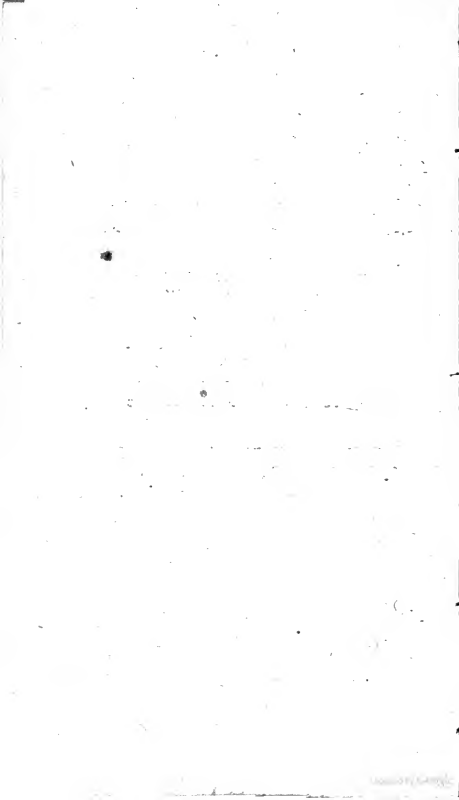


OEUVRES
DIVERSES

DE

M. THOMAS.

SECONDE PARTIE.



ŒUVRES

DIVERSES

DE

M. THOMAS.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.

M. DCC. LXXII.



É L O G E

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY,

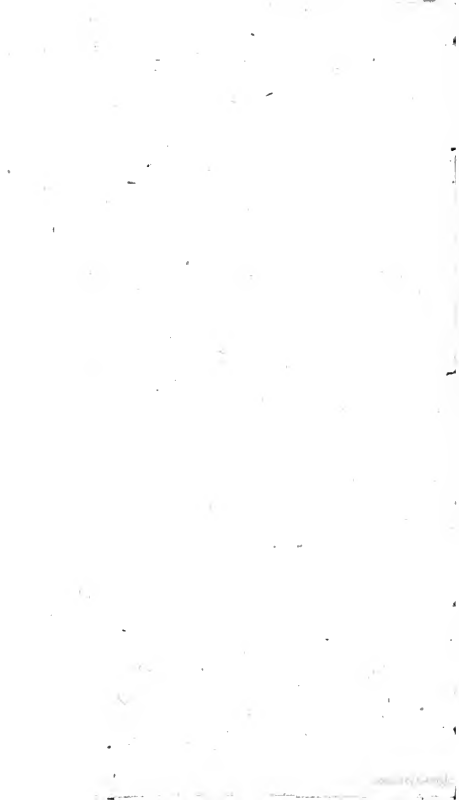
SURINTENDANT DES FINANCES,
principal Ministre sous HENRI IV.

Par M. THOMAS.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie
Françoise en 1763.

PART. II.

A





É L O G E
DE MAXIMILIEN
D E B Ê T H U N E
DUC DE SULLY.

U NE triste & honteuse expérience atteste à tous les siècles & à tous les pays , que le genre humain est injuste envers les grands hommes qu'il a sous ses yeux. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui est grand , accable notre foiblesse. La postérité plus juste dépouille ce caractère. Un tombeau met un intervalle immense entre l'homme qui juge , & celui qui est jugé. C'est là que l'envie se tait , que les persécutions cessent , que les petits intérêts s'évanouissent. Les passions , comme un limon grossier , se déposent insensiblement en roulant à travers les siècles ; & la vérité surnage. A mesure que la postérité a imprimé ses pas sur les cendres de SULLY , la gloire de ce grand homme a été plus reconnue. On a mieux vu le bien qu'il

a fait , lorsqu'on a cessé d'en jouir : on a plus admiré ses ressources , lorsqu'on a eu les mêmes besoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine est devenue ce qu'elle devoit être , semblable à ces arbres vigoureux qui naissent au milieu des orages , s'élevent avec lenteur , se fortifient par les secousses , & s'affermissent par le temps. Ainsi , pour louer ce grand homme , je n'aurai besoin que d'écouter la renommée. La voix des siècles & des nations me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'écrivain qui fait de l'art de penser un trafic infâme de flatterie ! Ce n'est point ici l'éloge d'un homme ; c'est une leçon pour les Etats & pour l'humanité entière. Mais surtout , s'il y avoit un pays sur la terre où les désordres & les malheurs fussent les mêmes, où les abus fussent changés en loix , les mœurs corrompues par l'avilissement des ames , les ressorts de l'Etat relâchés par la mollesse , ce seroit pour ce pays que j'écrirois. En développant les talens de SULLY , je montrerois de grandes ressources ; en peignant ses vertus , j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps malheureux où la sainte image de la vertu ne paroît plus qu'un fantôme menaçant , & où celui qui ose la louer , est regardé comme l'ennemi de son siècle : mais je serois indigne de parler de SULLY , si cette basse crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire , dans un siècle où si peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en sauront gré ; & l'indignation du vice sera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne serez point séparé de cet éloge , ô vous tendre ami de SULLY , vous le plus grand des Rois & le meilleur des maîtres , vous dont

un citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement. Ah ! si vos cendres pouvoient se ranimer, vous peindriez vous-même SULLY avec cette éloquence simple & guerrière qui vous étoit propre ; & SULLY seroit mieux loué sans doute qu'il ne pourra l'être par les plus grands orateurs,

PREMIERE PARTIE.

LE moindre des mérites de SULLY, fut d'être d'une naissance illustre [a]. Il tenoit d'un côté à la Maison d'Autriche, de l'autre à l'auguste Maison de France. C'en étoit assez pour corrompre une ame foible. La sienne ne trouva dans cet heureux hazard que des motifs de grandeur. Il y puisa cet orgueil généreux qui s'indigne des bassesses, & qui s'élance à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand ; car

(a) MAXIMILIEN DE BETHUNE, Baron de Rosni, Duc de Sully, Maréchal de France, & principal Ministre sous Henri IV, naquit à Rosni le 13 Décembre 1560, de François de BETHUNE, Baron de Rosni, & de Charlotte DAUVET, fille d'un Président de la Chambre des Comptes de Paris. La Maison de BETHUNE étoit illustrée & connue dès le dixième siècle. L'histoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croisades. Elle s'allia dans la suite avec différents Princes de la Maison de France, avec les Empereurs de Constantinople, les Comtes de Flandre, les Ducs de Lorraine, les Rois de Jérusalem, les Rois de Castille, les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre, avec la Maison d'Autriche, avec les Maisons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c. On peut dire du Duc de Sully qu'il souvint un si grand nom, ce qui est sans doute la première gloire après celle de le créer.

il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élève à Rosni dans toute l'austérité des mœurs antiques, déja croissoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant destiné à conquérir & à gouverner la France [b]. Le Ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'Etat : cependant ils étoient encore foibles ; & le sang couloit autour d'eux. Quatre batailles où les François s'égorgerent, servirent d'époque à l'enfance de SULLY [c]. De plus grands maux se prépa-

(b) Henri Roi de Navarre, qui avec le secours de Sully devoit faire tant de bien à la France, étoit plus âgé que lui de sept ans. Né le 13 Décembre 1553 à Pau en Béarn, il fut élevé dans un château parmi les rochers & dans les montagnes. Là, il étoit habillé & nourri comme les autres enfans du pays. On l'accoutumoit à courir & à monter sur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. Souvent même on le faisoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle contribua sans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuse & forte, qui en fit dans la suite un si grand Homme. Il seroit à souhaiter que nos mœurs nous permissent d'imiter de pareils exemples. La mollesse, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoiblissant les organes, détruit le principe des grandes choses, & fait, pour ainsi dire, mourir l'ame avant qu'elle soit née.

(c) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les Protestants & les Catholiques, celle de Dreux en 1562, celle de Saint Denis en 1567, celles de Jarnac & de Montcontour en 1569, enfin la Saint Barthelemi, plus meurtrière que dix batailles, en 1572. Sully étoit alors âgé de 12 ans, & avoit été élevé dans la Religion protestante. Il faisoit ses études au College de Bourgogne, mais il n'y demouroit pas. Sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches & les cris confus de la populace le réveillèrent. Il ne tarda point à être instruit de la cause du tumulte. Aussi tôt il résolut d'aller gagner le College de Bourgogne. Il prend sa robe d'écolier, & met sous son

roient encore. Oh ! quelle main pourra effacer du souvenir de la Postérité ce jour qui fut suivi de vingt-six ans de carnage & d'horreur, ce jour où la férocité du fanatisme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, & où d'un bout de la France à l'autre les autels furent inondés du sang des hommes ! Je te rends grâces, ô Ciel, de ce que HENRI IV. & SULLY ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes seuls eût été plus funeste à l'État que celle des soixante & dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de SULLY fut interrompue par ces

bras un gros livre d'Eglise à l'usage des Catholiques. En cet état il sort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de sang, il voit des troupes de furieux qui courroient de toute part, enfonçoient les maisons, & crioient à haute voix : *tue, tue ; aux Huguenots, aux Huguenots*. Ce spectacle, ces cris, tout augmente sa frayeur, & précipite ses pas. Trois corps-de-garde l'arrêtèrent successivement ; chaque fois le livre d'heures, qu'il portoit, le sauva. Arrivé enfin au Collège de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refusa deux fois l'entrée, & le laissa dans la rue à la merci des assassins. Heureusement le Principal du Collège fut son danger. C'étoit un homme de bien, & qui ne croyoit point qu'un assassin fût un acte de Religion. Il mena le jeune Sully dans son appartement : mais en y entrant, Sully trouva encore deux Prêtres inhumains, qui voulurent se jeter sur lui pour le mettre en pièces, citant les Vêpres Siciliennes, & disant que l'ordre étoit de tuer jusqu'aux enfants à la mammelle. Le principal l'arracha avec peine de leurs mains, & le fit conduire secrètement dans un cabinet écarté, où il l'enferma sous clef. A quoi tient le sort des Etats ! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le Prêtre charitable qui conserva la vie à Sully, en sauvant un enfant de douze ans, ne pensoit point alors qu'il étoit le bienfaiteur de la France.

affreux revers. Il se vit obligé de renoncer à l'étude des langues : mais l'histoire , en lui mettant sous les yeux la vie des grands hommes , lui fit sentir qu'il étoit né pour les imiter. Les Mathématiques accoutumerent son esprit à ces combinaisons justes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'Etat. Son siècle même l'instruisit. Les fureurs religieuses dont il fut le témoin , & presque la victime , lui inspirèrent l'horreur du fanatisme. Le saccagement des villes & des campagnes réveilla dans son cœur l'humanité. La faim , la soif , les périls & les travaux belliqueux formèrent son courage. Quoi ! l'orateur , en voyant les mœurs foibles & corrompues de son siècle , seroit-il réduit à envier ces tems malheureux des discordes civiles , où les Etats éprouvent des secousses , mais où les ames se fortifient par les épreuves ? SULLY n'est encore âgé que de seize ans , & déjà il commence à se signaler. Les premiers talens qu'il montra , furent ceux de la guerre.

Charles IX. étoit mort, Prince féroce & foible , esclave de sa mere , teint du sang de ses sujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine voluptueuse & cruelle , Reine barbare & femme superstitieuse , agitoit les rênes sanglantes de l'Etat. Les Protestants plus terribles par leurs pertes , couroient venger les meurtres de la S. Barthelemi. Henri avoit brisé ses fers : ce jeune Prince ardent & impétueux voloit de sa prison aux combats. Rosni le suit [d]. Impatient de

(d) La guerre civile qu'on avoit crue éteinte par les massacres de la Saint Barthelemi , recommença en 1574. Mais le Roi de Navarre ne recouvra sa liberté qu'en 1576. Rosni l'accompagna dans sa fuite. Il entra d'abord dans l'infanterie comme simple volontaire , & fit ses premières armes aux environs de Tours. Il se signala

vaincre , il sert sans autre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de sa valeur. Déjà il alarme le cœur sensible du Roi de Navarre : ce Prince loue son courage en blâmant sa témérité. Un drapeau lui est confié : ce doit être en ses mains l'étendard de la victoire. Il consacre à son maître le fruit de ses économies & l'or qui étoit le prix de son sang. Plusieurs gentils-hommes à sa solde font serment de combattre & de mourir avec lui [e]. Dès

dans plusieurs détachements. Le Roi de Navarre ayant appris qu'il se comportoit avec plus de témérité que de prudence, le fit appeler, & lui dit : « Rosni, ce n'est pas » là où je veux que vous hazardiez votre vie. Je loue » votre courage , mais je desirerai vous le faire employer » en une meilleure occasion ». La même année , M. de Lavardin son parent lui fit prendre l'enseigne de sa Compagnie Colonelle. Il est nommé pour défendre Périgueux , & ensuite Villeneuve en Agenois. A la prise de Réole il commande cinquante hommes. Au siège de Villefranche en Périgord , montant à l'assaut avec son drapeau , il est renversé par le choc des piques & des halberdiers, dans un fossé profond où il pensa périr. Au siège de Marmande , commandant un corps d'Arquebustiers , il est sur le point d'être accablé par un nombre trois fois supérieur. Le Roi de Navarre couvert d'une simple cuirasse, vole à son secours , & lui donne le temps de s'emparer du poste qu'il attaquoit.

(e) Les économies du jeune Rosni jointes aux profits militaires qu'il avoit faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à sa solde plusieurs Gentils-hommes , avec lesquels il ne s'attacha plus qu'à la seule personne du Roi. Quoiqu'il n'eût encore que seize ans, il mit un ordre si réglé dans son domestique, qu'il vint à bout de soutenir un état qui paroissoit au-dessus de sa fortune. Le Roi de Navarre le remarqua, & conçut dès ce moment pour lui une très-grande estime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractères par les petites choses. C'est ce que fit alors le Roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune Officier il vit déjà le Ministre & le Surintendant des Finances.

ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du Roi. C'étoit se dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. Henri seul avec quelques guerriers est enfermé dans une ville ennemie, & séparé de son armée. SULLY combat à ses côtés contre tout un peuple [f]; & le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats. Ici il est enveloppé, & ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs l'épée à la main il brave une armée [g]. Henri blâme en vain ces excès de va-

(f) Le Roi ayant surpris Eause, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou seize hommes qui le suivoient de plus près. Comme on abattit sur le champ la herse du pont, le reste de son armée ne put le suivre, & demeura hors de la ville. Aussi-tôt les habitants sonnèrent le tocsin, & vinrent attaquer cette petite troupe. On entendit plusieurs voix qui criaient: « tirez à cette jupe écarlate & à ce panache blanc, car c'est le Roi » de Navarre ». Ce Prince fondit, le pistolet à la main, sur plusieurs pelotons, & les dissipa: mais le nombre des ennemis augmenta, & le danger devint extrême. Le Roi adossé contre le portail d'une Eglise, combattit assez long-temps, pour que son armée eût le temps d'enfoncer les portes, & de venir à son secours. Rosni dans ce grand péril partagea l'honneur de défendre son maître, & de le conserver à la France.

(g) Devant Mirande, Rosni & le jeune Bethune son cousin se virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-temps sans autre espérance que celle de venger leur mort: déjà ils ne pouvoient plus soutenir leurs armes, lorsque le Roi de Navarre envoya à leur secours. Devant Nérac, ce Prince repoussa presque seul un gros de cavalerie, qui s'étoit avancé pour le surprendre. Rosni, à son exemple, alla le même jour avec douze ou quinze hommes, faire le coup de pistolet jusqu'à la portée de l'armée Catholique. le Roi, qui le remarqua, dit à Bethune: « allez à votre cousin le Baron de Rosni, il est étourdi comme un hanneton; retirez-le de

leur. Ce qu'il défendoit par ses discours, il l'autorisait par ses exemples : & SULLY dans les combats étoit encore plus porté à imiter son maître qu'à lui obéir.

La France déchirée & sanglante parut enfin se reposer. On vit les deux Cours passer en un instant de la guerre aux plaisirs. Étrange contraste de fureurs & de voluptés ! Ces guerriers encore teints de carnage s'occupoient de galanterie, de festins & de danses. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal observée. Le Roi de Navarre, à la tête quinze cents hommes, attaque une place importante & bien défendue. La hache enfonce les portes, mais dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent, arrêtent les vainqueurs [b]. C'est à l'histoire à peindre

« là & les autres aussi, car ils seront tous pris ou tués ». Rosni obéit, & le Roi qui vit son cheval blessé à l'épaule, lui reprocha sa témérité avec la colère de l'amitié.

(h) Siege de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici ; & l'on n'a rien exagéré. Rosni y fut renversé d'une grosse pierre qui avoit été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut blessé à la cuisse gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq jours & cinq nuits entières, pendant lesquelles personne n'osa quitter ses armes pour un seul instant. Les soldats de Henri IV, tout couverts de sang, pouvoient à peine se soutenir. À la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, à l'excèsive chaleur, se joignoient encore les blessures, qui achevoient de leur ôter ce qui leur restoit de forces. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que les habitants, qui étoient infiniment supérieurs en nombre, venoient de recevoir de nouveaux secours. Les principaux Officiers s'assemblent autour du Roi, & le conjurent de se retirer. Ce Prince, quoique blessé en plusieurs endroits, se tourne vers eux avec un visage riant, & leur dit d'un ton d'assurance : « Il est écrit là-haut ce qui doit être » fait de moi en cette occasion. Souvenez-vous que ma

SULLY , combattant ici à côté de son Roi , à chaque pas livrant de nouvelles batailles , montant à de nouveaux assauts , exposé au feu des batteries , à la grêle des mousquets , aux pierres qui rouloient du haut des maisons , restant ainsi pendant cinq jours & cinq nuits entières sans quitter ses armes , déroband à la hâte & sur le champ de bataille une nourriture ensanglantée , ne prenant de repos que debout adossé contre les maisons même dont les débris s'érouloient sur leurs têtes , en cet étar blessé & tout dégouttant de sang , mais combattant toujours , & d'une main attaquant les ennemis , tandis que de l'autre il défendoit son Roi.

La guerre de ces temps-là n'étoit pas semblable à celle qui se fait aujourd'hui , où cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redoutables qui s'étudient , s'observent , combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens , & balancent avec un art terrible & profond la destinée des Etats. Les armées beaucoup moins nombreuses se portoient par-tout avec plus de rapidité. L'enthousiasme des guerres civiles se communiquant aux esprits , y répandoit une chaleur qui osoit tout & bravoit tout. On voyoit plus de coups de main que d'actions combinées , plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquents avoient aussi moins d'influence. L'audace suppléoit à la foiblesse des moyens. Les villes étoient prises & reprises tour-à-tour. On négocioit , on combattoit en même-temps ; & par-tout l'intrigue se mêloit à la guerre.

» retraite hors cette ville , sans l'avoir assurée au parti ,
» sera la retraite de ma vie hors de ce corps ; il y va
» trop de mon honneur ; ainsi , qu'on ne me parle plus
» que de combattre , de vaincre ou de mourir.

Je ne suivrai point SULLY dans toutes les expéditions où il accompagna & servit Henri IV. On verroit par-tout les mêmes tableaux, des sieges, des combats, des périls, des bleffures (i). Je passe rapidement sur ces objets, & je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'étoit plus. Ce Prince malheureux étoit mort percé du poignard qu'avoit aiguisé sa foiblesse. Le Trône de la France vacant par un assassinat, étoit dis-

(i) En 1580, Rosni devant Marmande eut un cheval tué sous lui. Enfermé dans Nérac avec le Roi, il y fit plusieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au Roi que Rosni étoit pris & bleffé. Aussi-tôt malgré sa colere, il envoie des troupes pour le dégager, & il lui défend de sortir de la ville sans son ordre. Peu de temps après, s'étant rendu maître de Montségur, il charge Rosni de mettre cette place en état de défense. En 1586, Rosni est employé avec honneur dans différents sieges. A celui de Fontenai-le-Comte en Poitou, il conduisoit l'artillerie. En 1687, avec six chevaux seulement, il défait & emmene prisonniers quarante hommes. A la bataille de Coutras, il contribue à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie, qui ne consistoit qu'en trois canons; car en ce temps-là avec très-peu de forces on faisoit de grandes choses. En 1589, il met la ville de Tours en état de défense contre le Duc de Mayenne, qui vint y assiéger Henri III. Au combat de Fosseuse, journée très-sanglante & très-meurtrière, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui d'un coup de lance, & deux épées cassées entre ses mains. Enfin au premier siege de Paris, il se vit plusieurs fois environné de la mort. Mais le Roi de Navarre veilloit toujours à le retirer des dangers où le précipitoit son courage. Il me semble qu'on remarque dans la plupart des actions de ce temps-là un caractère extraordinaire, soit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandit cet esprit dans son armée, soit que ce fût un reste de l'antique Chevalerie, qui conservé encore dans ces temps de fanatisme & de trouble, mêloit je ne fais quoi de fier & de grand à l'atrocité naturelle des guerres de Religion.

puté par la révolte & par l'intrigue. Mayenne avoit pour lui le Sang de Lorraine, ses talents & le fanatisme des peuples: le Cardinal de Bourbon, un titre & le fantôme du pouvoir: Philippe II. l'or du Mexique, les foudres de Rome, & le génie du Duc de Parme: Henri IV. ses droits, ses vertus, son épée & SULLY.

Déjà SULLY l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes. Henri n'en a que trois mille, & il ose combattre (k). Il confie à SULLY un de ces postes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. SULLY combat & dispose.

(k) Bataille d'Arques le 20 Septembre 1589. Le Duc de Mayenne avoit trente mille hommes, & le Roi n'en avoit que trois mille: mais il crut qu'il falloit faire quelque coup d'éclat pour relever la foiblesse de son parti. Jamais il ne parut si serein, ni si tranquille. Quelques moments avant le combat, on lui amena un prisonnier de distinction. Le Roi alla à sa rencontre, & l'embrassa en souriant. Celui-ci qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoît au Roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. « Vous ne les voyez pas tous, » lui dit Henri IV avec la même gaieté; car vous n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'assistent ». Le poste de Rosni étoit au bas d'une chaussée, dont il falloit empêcher le passage. Mayenne y porta ses plus grands efforts. Rosni à la tête de 200 chevaux en attaqua d'abord 900 des ennemis, & les fit reculer. Il fut ensuite repoussé par quatre nouveaux escadrons qui vinrent se joindre aux premiers. Soutenu par quelques secours, il les fait reculer une seconde fois. Enfin il eut à soutenir avec sa petite troupe jusqu'à trois mille chevaux. C'est au sortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuse lettre: « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, » & tu n'y étois pas ». Il disoit aussi avant cette journée qu'il étoit Roi sans Royaume, mari sans femme, & guerrier sans argent.

Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes sont enfoncées ; il les rallie. De nouveaux ennemis succèdent à ceux qu'il a terrassés ; & ses soldats s'épuisent. Il vole à Henri IV & demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le Roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* SULLY revole à ses troupes ; il leur annonce un prompt secours. Il ne les trompoit pas : sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'État, son mépris pour la mort, son enthousiasme pour son Roi, toutes ses vertus enflammées & agrandies par le danger de Henri IV, voilà le secours qu'il leur apporte. Ces sentiments passent de son ame dans tous les cœurs ; les blessés ne voient plus leur sang qui coule ; les mourants se raniment, les bras se multiplient ; la nature a doublé ses forces ; & SULLY vainqueur assure la victoire de Henri IV.

Paris est assiégé. SULLY emporte un des faubourgs & va semer la terreur jusques dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le siège de Melan. Il défend contre une armée, une place sans murailles. Cependant les Espagnols se sont joints aux ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri. Une bataille va décider du sort de la France (1). Plaines d'Ivry, théâtre de gloire

(1) Bataille d'Ivry le 14 Mars 1590. Henri IV, sur le point de la livrer, écrit à Rosni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute sa diligence, ne put arriver qu'une heure & demie avant le combat. Le Roi voulut lui montrer la disposition des deux armées. « Suivez moi, lui dit-il, afin que vous puissiez apprendre votre métier ». Pendant la bataille, Rosni, qui combattoit à côté du Roi, eut deux chevaux tués sous lui, & reçut lui-même sept blessures. Il tomba dans son sang, & demeura évanoui. Revenu à lui

& de carnage, vous vîtes SULLY combattre avec intrépidité, jusqu'au moment où renversé, foulé aux pieds des chevaux, & percé de sept blessures, il demeura sans casque & sans armes, évanoui & abandonné sur le champ de bataille. Ce fut au sortir de ce combat, que Henri, penché sur ses blessures, lui donna devant toute son armée, le

long-temps après, il se trouva seul sur le champ de bataille, environné de morts, désarmé & sans domestiques. Il croyoit la bataille perdue, lorsque quatre des ennemis venant à lui, le prièrent de les recevoir pour ses prisonniers, & de leur sauver la vie. Ce fut ainsi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il se fit aussitôt transporter à Rosni, pour s'y faire guérir de ses blessures. Le Roi y étoit alors. Ce fut un spectacle assez singulier de voir Sully couché sur un brancard fait à la hâte de branches d'arbre, environné de ses domestiques qui portoient en triomphe les débris de ses pistolets, les tronçons de ses épées, & les lambeaux de ses panaches, accompagné de prisonniers, de drapeaux ennemis & de trophées d'armes, suivi de ses braves soldats, qui tous étoient décorés des marques honorables de leurs blessures, arriver à Rosni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il alla au-devant de lui, & lui parlant plus en ami qu'en Roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes sur sa santé. Rosni le remercia, & lui dit qu'il s'estimoit heureux d'avoir souffert pour un si bon maître. Alors Henri lui répondit : *brave Soldat & vaillant Chevalier, j'avois toujours eu très-bonne opinion de votre courage, & conçu de bonnes espérances de votre vertu ; mais vos actions signalées, & votre réponse modeste, ont surpassé mon attente . . . & partant, en présence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui sont ici près de moi, vous veux-je embrasser des deux bras.* Alors il se jettà à son cou, & le serra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choses pleines d'une sensibilité touchante ; & en se séparant de lui, *adieu, mon ami, lui dit-il, portez-vous bien & , soyez sûr que vous avez un bon maître.*

titre de brave & de franc Chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité : c'étoit le titre des héros. Nobles François, ce titre étoit celui de vos ancêtres : l'auriez-vous oublié ? On l'achetoit par le sang, on le soutenoit par les vertus ; il annonçoit l'honneur, & ne le suppléoit jamais. SULLY le méritoit sans doute. Il apprend que son Roi forme un second siege de Paris ; il s'y fait traîner. Ses pas chancelants ne peuvent encor le soutenir dans les combats ; son bras en écharpe ne peut manier l'épée ; mais sa tête peut servir son Prince : sa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ses blessures sera le signal du combat & l'exemple du courage. Bientôt son bras seconde sa valeur (m). Il prend Gisors, il vole au siege de Chartres, & peu s'en faut qu'il n'y périsse. Il concerte un projet

(m) En 1591, Rosni prend Gisors par le moyen d'une intelligence. Pendant le siege de Chartres, il fut presque assassiné au sortir d'un bois, par une troupe de Cavaliers qui tirerent sur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ses blessures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la ville de Mante. Le Chef des Ligueurs s'avançoit déjà, croyant avoir des intelligences sûres dans la place. Rosni qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de se trouver par-tout où il y avoit des périls & des combats, accourt aussi-tôt dans la ville, suivi de 40 hommes. Rosni l'apprend, court au-devant de lui, & d'un air fort ému : Pardieu, Sire, » lui dit-il, vous avez fait là une belle levée de bou- » clier, qui infailliblement empêchera le service que » nous voulions vous rendre. Hé quoi ! n'avez-vous » pas acquis assez de gloire & d'honneur en tant de » combats & de batailles, où vous vous êtes trouvé » plus que mille autres de ce Royaume, sans vouloir » faire ainsi le Carabin ? La colere de Rosni étoit assez bien fondée. En effet, on fut l'arrivée du Roi, & les ennemis se retirèrent.

pour faire tomber Mayenne entre ses mains; mais l'ardeur indomtable de Henri sauve le Chef de la Ligue. Au siege de Rouen (n), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déjà l'envie lui dispute la gloire de servir l'Etat. On ne lui enleva pas du moins celle de verser son sang à côté de son Maître. Le Duc de Parme étoit rentré pour la seconde fois en France (o). Le Roi,

(n) Siege de Rouen en 1591 & 1592. Rosni & le Maréchal de Biron y furent d'un avis opposé sur le lieu par où il falloit commencer l'attaque. Biron vouloit qu'on attaquât d'abord le Château ; Rosni qu'on s'attachât au corps de la place , selon cette maxime qu'il citoit souvent , *Ville prise , Château rendu*. Cependant l'avis du Maréchal l'emporta. Rosni ne réussit pas mieux à obtenir un poste dans l'Artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignoit déjà ses talents , & l'on eut l'adresse de lui donner l'exclusion. Il accompagnoit du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée , pendant une nuit très-froide du mois de Décembre , il fut renversé deux fois , & eut ses armes détachées & mises en pièces. Henri toujours impétueux s'étoit exposé dans cette action , jusqu'à faire désespérer de sa vie. Le lendemain Rosni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le Roi l'interrompit par ces paroles : « Mon ami , je ne puis faire autrement ; » car puisque c'est pour ma gloire & pour ma Couronne ne que je combats , ma vie & toutes choses ne me doivent rien sembler au prix.

(o) Alexandre Farnese , Duc de Parme , un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits , servoit par son génie la politique ambitieuse de Philippe II. Il combattoit dans les Pays-Bas des Peuples qu'il regardoit comme rebelles ; & il venoit soutenir des révoltés en France. Ces sortes de contradictions sont assez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV , qui assiégeoit alors la ville de Rouen , laissa la conduite du siege au Maréchal de Biron , & avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le Duc de Parme. Il prit seulement la précaution d'ordonner à 30 hommes qu'il désigna de ne point abandonner ses côtés en quelque occa-

qui ne comptoit jamais les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il ose en affronter trente mille : action étonnante, & qui, pour être crue, a besoin du nom de Henri IV. SULLY combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ses compagnons périssent à ses côtés ; & son bras avec quarante hommes soutient le destin de la France contre une armée.

La nature qui varie par des combinaisons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres physiques, avoit donné à SULLY le goût des sièges, & les talents

sion que ce pût être. On se doute bien que Rosni partagea la faveur de cet emploi honorable & dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, osa marcher au-devant d'elle avec cent chevaux seulement. Tous les Chefs furent consternés du péril où il alloit s'exposer. Mais personne n'osoit parler. Rosni, plus hardi que les autres, porta la parole. *Voilà un discours de gens qui ont peur*, lui dit Henri IV. *Je n'eusse jamais attendu cela de vous autres*. Rosni piqué de ce reproche lui repliqua : *Il est vrai, Sire, nous avons peur, mais seulement pour votre personne. Que s'il vous plaît vous retirer, & nous commander d'aller pour votre service mourir dans cette forêt de picques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la vôtre*. Ce discours toucha le Roi, mais sans l'ébranler. On fait qu'après avoir perdu soixante hommes des cent qui l'accompagnoient, il fit une fort belle retraite, & fut avec 40 chevaux en imposer à un ennemi habile, & qui étoit à la tête d'une armée de 30 mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit. Le Duc de Parme l'admira. La Reine Elisabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie si précieuse ; & Mornay lui écrivit cette Lettre si connue. *Sire, vous avez assez fait l'Alexandre ; il est temps que vous soyez Auguste. C'est à nous à mourir pour vous, & c'est là notre gloire ; à vous, Sire, de vivre pour la France, & j'ose vous dire, que ce vous est devoir, &c.*

pour l'attaque & la défense des places. Entraîné par cette impulsion de la nature, il avoit approfondi l'art du Génie, art utile & terrible, qui conserve & détruit, qu'on admire & qu'on redoute. Cet art étoit encore loin d'être perfectionné : & l'Europe attendoit Vauban (p) ; mais SULLY dans cette

(p) On n'exagère rien, en disant que Sully étoit l'homme le plus habile de son temps pour l'attaque & la défense des places. Dans l'attaque, bien disposer ses lignes, savoir à propos les resserrer ou les étendre, ne leur donner que l'espace nécessaire, appuyer leurs différentes parties par des postes, établir entre elles une communication sûre & rapide ; reconnoître les avantages ou les obstacles que présente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, sec ou marécageux ; choisir le lieu & l'instant le plus favorable pour ouvrir la tranchée ; marquer la distance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la manière de les construire ; donner au canon l'inclinaison la plus avantageuse pour que ses coups aient le plus grand degré possible de force, de justesse & de rapidité ; calculer pour la charge des mines, la somme des résistances & la qualité des poudres ; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire, se servir des ouvrages déjà emportés pour battre les autres avec plus de succès ; enfin varier les attaques selon les différentes constructions des places, & apprendre des règles même à s'en écarter, lorsque les règles sont forcées par des loix supérieures de lieux, de temps & de saisons : dans la défense, renverser les batteries de son ennemi par des batteries opposées ; détruire les travaux, ou les tourner contre lui-même ; juger par la vue de ses premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite ; connoître par leur progrès quel sera le moment de l'attaque ; distinguer les attaques feintes des véritables ; mettre dans les sorties une prudence active & une sage vigueur ; défendre chaque ponce de terrain, comme la place entière ; multiplier le siège en créant des obstacles ; être par-tout sur les pas des assiégeants, à la tranchée, à la breche, & jusques dans les entrailles de la terre ; opposer par-tout la mort à la mort, & s'armer des ruines même :

partie même eut la gloire qui caractérise le plus un grand homme , celle de dévancer son siècle. Au siège de Dreux ses ennemis osent insulter à ses mesures : son succès le venge (q). Il contri-

enfin épier les hasards plus forts quelquefois que les canons , les mines & les bombes : voilà quels étoient les principes & l'art de Sully. Il n'est pas inutile de remarquer que dans le siècle où il vécut , l'art lui offroit beaucoup moins de ressources pour la défense des places que pour l'attaque. Celle-ci , par l'invention de la poudre , acquit presque tout à coup une force supérieure , au lieu que l'autre ne se perfectionna que lentement & par degrés. Le canon foudroyoit les remparts avec une activité terrible , & l'on ne savoit pas encore que la résistance la plus forte consiste dans l'exakte combinaison des lignes parallèles , perpendiculaires & obliques , qui , foibles , quand elles sont séparées , perdent leurs défauts en se réunissant , & se fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignoroit encore l'art de se mettre à couvert de la bombe , à laquelle même aujourd'hui les batteries restent toujours exposées. La mine enfin qui des trois attaques est la plus terrible , la mine qui ébranle , renverse & déracine tout , faisoit déjà de grands ravages , & l'on ignoroit encore l'art de la combattre par des contremines , art qui même aujourd'hui est , dit-on , assez imparfait , & qui , plus perfectionné peut-être , pourroit rendre les places imprenables. Sully suppléoit , par l'intelligence & l'activité , à tout ce qui manquoit alors du côté de l'art & des connoissances.

(q) Siège de Dreux en 1593. Il falloit se rendre maître d'une tour qui étoit à l'épreuve du canon. Rosni promit au Roi de l'emporter. Ses ennemis osèrent trouver cette promesse ridicule. Le Roi lui-même doutoit un peu du succès. Cependant Rosni en vint à bout en six jours par la mine & la sappe. Siège de Laon en 1594. Rosni avoit la direction d'une batterie de six pieces de canon. Siège de la Fere en 1596. Il dura six mois. Par la vigilance & les soins de Rosni , rien ne manqua dans l'armée. Siège d'Amiens en 1597. Tout le monde sait comment cette Ville fut surprise par les Espagnols. Tandis que toute la Cour étoit consternée , Rosni s'occupoit des

bue à la prise de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les François. En entrant dans cette place, il eût volontiers brisé son épée, instrument fatal des guerres civiles : mais il espéroit la laver dans un sang ennemi, & qui lui coûtât moins de larmes. Henri a déclaré la guerre aux Espagnols. SULLY est appelé au siège de la Fere. Il le dirige par ses conseils ; il y pourvoit à la subsistance des troupes. Devant Amiens, il n'est pas moins utile à son Roi, Amiens dont la perte avoit presque ébranlé le Trône de Henri IV. La paix de Vervins termine enfin tant de secousses : mais bientôt la guerre se rallume aux pieds des Alpes. Le Duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une Puissance foible (r), attire

moyens d'avoir des troupes & de l'argent. Bientôt le Roi fut en état d'aller mettre le siège devant cette place. Rosni étoit partagé entre le soin de lever les deniers de l'Etat, & celui de les employer aux besoins de l'armée. L'abondance y étoit si grande, qu'on disoit alors que *Henri IV. avoit mené Paris devant Amiens*. Ce fut la première armée qui eut un Hôpital réglé, dans lequel les blessés & les malades eurent des secours qu'on ne connoissoit point encore. Rosni faisoit tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre se rallumoit alors plus que jamais. Un jour le Roi lui fit une réprimande sévère de ce qu'il s'étoit exposé, & lui défendit de se trouver à aucun poste où il y auroit du danger. Ces sortes de défenses honorent également le Roi qui les fait, & le sujet qui les reçoit.

(r) Guerre contre le Duc de Savoie en 1600, au sujet du Marquisat de Saluces. Ce Prince étoit venu à Paris en 1599 pour négocier lui-même son affaire. Ayant été à l'Arseuil où il devoit souper avec le Roi, il fut curieux de voir les magasins. Rosni le mena dans les ateliers où l'on faisoit des préparatifs immenses d'artillerie. Le Duc étonné lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de canons. *C'est pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le Duc un peu déconcerté prit le parti

sur lui les armes du vainqueur de la Ligue. Tout est prêt ; Henri s'avance , & SULLY par ses succès va terrasser à la fois les ennemis de la France & les siens. Il ose attaquer deux places situées sur un roc escarpé en précipices , & inaccessible de toute part. Un sentier étroit , bordé d'abîmes , étoit le seul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit ensuite le porter à force de bras sur la cime hérissée d'une montagne ; il falloit , pour établir les batteries , applanir & tailler les pointes des rochers ; il falloit découvrir dans la citadelle quelque endroit moins solide où le canon pût s'ouvrir un passage. Après tant d'obstacles , il en restoit encore un plus difficile à vaincre ;

de tourner la chose en plaisanterie. Montmélian passoit pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée , Sully conseilla au Roi de l'assiéger. Mais il se trouva le seul de son avis , & tous les Officiers s'y opposèrent. Pour déterminer Henri IV sur Montmélian , Sully alla mettre le Siege devant Charbonnières , place presque aussi forte , & située sur un roc inaccessible. Il y essuya des fatigues incroyables. Enfin après quelques jours de travail , il promit au Roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ses ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il exposoit sa vie , les Courtisans étoient occupés à censurer ses opérations. L'un d'eux dit hautement que , s'il étoit dans la place , il sauroit bien empêcher qu'elle ne fût prise d'un mois. *Allez donc* , leur dit-il à tous , excédé enfin de leurs discours , & *si je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui , je veux passer pour un fat*. En effet la place se rendit le même jour. Même après ce succès , Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permission de prendre Montmélian. Il y avoit des hommes dans le Conseil , qui redoutoient les succès de Sully , autant que le Duc de Savoie lui-même. A la fin le zele l'emporta sur l'envie. Montmélian fut assiégé , & Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien servie , il n'y a plus de place imprenable.

c'étoit la jalousie des courtisans. SULLY triompha de tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, Henri IV à l'estimer encore plus, & les courtisans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu sur les actions militaires de SULLY. Ce qui suffiroit pour l'éloge d'un autre, est à peine le commencement du sien; & je traite ce grand homme, comme a fait la postérité, qui a presque oublié le guerrier pour ne se souvenir que de l'homme d'État. Jettons un coup d'œil rapide sur ses négociations comme sur ses combats; & nous contemplerons ensuite le grand spectacle que nous présente son ministère.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV les barrières du Trône, ce Prince jetta ses regards au dedans & au dehors de la France, pour voir ce qu'il avoit à craindre ou à espérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible sous Edouard VI, inondée de sang sous Marie, florissante & tranquille sous Elisabeth, jettoit alors les fondemens de sa grandeur, & paroissoit disposée à soutenir en France un Roi protestant. La Hollande, avec les débris de ses chaînes, combattoit contre ses tyrans, & voyoit dans leur ennemi un allié nécessaire. L'Allemagne avilie sous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans, & n'avoit que peu d'influence sur ses voisins. La Suisse libre & guerrière avoit besoin par sa pauvreté de vendre ses citoyens & son sang. L'Espagne agrandie d'un nouveau monde avoit englouti le Portugal, menaçoit l'Angleterre & désoloit la France. La Savoie observoit la France embrasée, & se tenoit au bord
de

de l'incendie, pour épier l'occasion d'enlever quelques débris. Rome avoit lancé ses foudres. La Suède & le Dannemark n'étoient pas encore liés aux affaires du Midi. La Pologne n'étoit qu'un séjour de barbares. La Russie n'existoit pas. Au dedans du Royaume étoit cette ligue protégée par l'Espagne, autorisée par les Papes, & qui combattoit au nom de Dieu contre les Rois. On voyoit d'un côté ce Mayenne, sage dans les conseils, lent dans l'exécution, excellent chef de Parti, plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent, impétueux, bravant les Rois & la mort; Nemours assez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur, philosophe au sein de la révolte, & humain dans les guerres civiles; Brissac esprit romanesque & singulier, voulant créer l'ancienne Rome sur les débris de la France; le Cardinal de Bourbon, qui par sa foiblesse avoit été forcé de devenir Roi; Guise redoutable par son nom seul; d'Epernon qui n'avoit que de l'orgueil, & n'inspira jamais que de la crainte; Villars (s), fier & emporté, plein de franchise & de valeur; Joyeuse dévot par caprice, & guerrier par fanatisme; Villeroi honnête homme, & homme d'Etat; enfin ce Président Jeanin, trop vertueux pour un rebelle, aimant son pays, ennemi de l'Espagne, haï des Seize, l'ame du parti malgré le parti même, dont il modéroit la passion & la fureur. On voyoit de l'autre côté d'Aumont sujet fidele & intrépide guerrier: Biron qui avoit commandé en chef dans sept batailles; son fils à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux; Givri aussi habile dans les lettres que dans la guerre; Crillon dont

(s) Brancas-Villars, Amiral.

le nom étoit celui de la valeur; Lesdiguières, de simple soldat devenu Connétable, dans des temps où tous les hommes par leur propre poids se mettent à leur place; Montmorency digne de porter un si grand nom; Mornai, le seul peut-être qui ait été extrême dans la Religion, sans être fanatique; Sanci, Magistrat, Guerrier, Négociateur & Ministre; Harlai qui eut la gloire de souffrir pour son Roi; Bouillon, génie inquiet & ardent, qui joignoit toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le Comte d'Auvergne avide de cabales & de plaisirs; le Comte de Soissons, brave, mais inconstant, peu attaché à son maître, jaloux de sa gloire, aveugle dans ses desirs, ayant besoin d'être agité, se tourmentant sans objet. Tels étoient au dedans & au dehors les dispositions, les talents, les vices ou les vertus de ceux qui combattoient ou servoient Henri IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de passions, subjuguier tant de haines, c'étoit peu de vaincre, il falloit encore négocier. SULLY, guerrier & politique, secondoit le Roi par ses talents, comme il le servoit par sa valeur.

A peine la Ligue commençoit à se former, qu'Henri l'avoit envoyé à la Cour de France pour en observer tous les mouvements. Il avoit vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, observe, prend des mesures (1),

(1) Sully fut aussi habile Négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avoit étudié l'art de manier les esprits, & de connoître les hommes. En 1583, temps où la ligue commençoit à se former, le Roi de Navarre l'avoit envoyé à la Cour pour en suivre tous les mouvemens. Il y avoit vu Catherine de Médicis ne paroissant occupée que de plaisirs, & creusant des fouterreins sous le trône; les Guises populaires, comme

où les amitiés se changent en partis , où les haines deviennent factions , où tous les intérêts particuliers pèsent sur l'Etat, où les petits cessent d'être étonnés du poids de la grandeur souveraine , & où les grands commencent à trafiquer

le sont d'abord tous les tyrans , flattant le peuple pour écraser le Roi ; les Favoris impérieux & avides , poussant d'une main imprudente l'ame altière des Guises vers des situations extrêmes ; le Roi souffrant d'abord la ligue par indolence , l'autorisant ensuite par faiblesse , & bientôt se débattant contre elle , après s'être enveloppé dans ses pièges. Sully attentif à tout ce qui se passoit autour de lui , en donnoit des avis exacts au Roi de Navarre. En 1585 , il fit un second voyage à Paris, qui avoit encore le même but. Henri III venoit de se déclarer chef de cette ligue armée pour le détrôner. Sully s'adressa dans cette occasion à tous les François qui aimoient encore l'Etat. Enfin en 1588 , après les barricades , monument singulier d'audace de la part d'un sujet , & de faiblesse de la part d'un Roi , il suivit par ordre de son maître le Comte de Soissons , pour étudier ses démarches , & observer le nouveau système qu'on alloit suivre à la Cour. C'est sans doute dans ces différentes circonstances que Sully acquit cette connoissance supérieure des hommes , qu'il a montrée toujours depuis. En effet pour apprendre à les connoître , il ne faut pas les étudier dans des temps de calme , & lorsque toutes les passions sont endormies. Un masque uniforme & trompeur couvre alors tous les visages. C'est dans les temps orageux ; c'est dans le flux & reflux des grands intérêts , dans le choc des partis , dans la fermentation des crimes , qu'il faut les voir. C'est alors que les ames se développent ; que toutes les passions ont leur activité ; que tous les hommes sont eux-mêmes. Dans ces moments d'agitation , la nature hardie , irrégulière & forte a un grand caractère : & tous ses traits sont mieux marqués. Telle avoit été l'école de Sully. Ceux qui ont lu les Mémoires savent d'ailleurs qu'il avoit toute la pénétration & tout le sang froid dont on a besoin pour bien observer & juger les hommes.

de leur foi , & à mettre un prix à leur probité. Il avoit suivi toutes les révolutions de la Cour , & les progrès de ses différents systêmes. Il avoit négocié , au péril de sa vie , le traité qui unit ensemble les deux Rois ; semblable à ces canaux qui , à travers les précipices & les montagnes , vont réunir deux fleuves ou deux mers (u). La mort de Valois lui ouvre une carrière plus vaste. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puissance dispoisoient des forces de l'Etat , ou qui par leur nom influoient sur la fidélité des peuples Villars, maître d'une place importante , lui oppose un courage fier, & une colere aveugle (x); SULLY par le sang froid, par la modération,

(u) En 1586, Sully avoit déjà négocié un traité entre les deux Rois ; mais l'indécision, vice de toutes les ames foibles , entraîna bientôt le Roi Henri III d'un côté opposé : & le traité devint inutile. Enfin en 1589 , après l'assassinat des Guises , Henri III ayant tâché vainement d'appaîser le Duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à son Roi , il fut moins éloigné de s'unir avec le Roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité , non point avec la grave lenteur de la plupart des Plénipotentiaires , mais avec l'activité d'un homme qui vouloit sauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation , & sans prendre aucun repos , le firent tomber dangereusement malade. Le Philosophe Mornay eut l'adresse de profiter de l'état de Sully , pour obtenir la gloire & la récompense du traité.

(x) Brancas-Villars , Amiral de France , Gouverneur de Rouen pour la ligue , fut un des hommes les plus estimables de son temps. Il étoit brave , désintéressé , plein d'audace , incapable de dissimulation , indigné contre tout artifice , mais emporté , ayant d'ailleurs plusieurs traits de ressemblance avec Henri IV. Il estimoit beaucoup le Roi , & n'en étoit pas moins estimé. Sully en 1594 négocia avec lui pour le détacher de la ligue. Cette négociation fut d'abord secrète , ensuite elle fut traversée par des intrigues. Enfin , comme tout

par la franchise, triomphe de cette ame altiere, & rend un citoyen à l'Etat. Ombre des Guises, l'héritier de votre nom vient combattre pour soutenir ce même Trône ébranlé par vos mains, & teint de votre sang (7). La voix de ce sang qui arma tant de Ligueurs pour sa vengeance, n'est plus entendue. Celle de SULLY, plus impérieuse & plus forte, les ramene aux pieds de leur Maître. Profiter de leur jalousie pour les diviser, de leur haine mutuelle pour leur inspirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richesses, la vanité par des éloges; estimer par le caractère & par l'impétuosité des passions, le prix que chacun met à sa haine ou à sa vengeance; calculer ce que chacun peut valoir à son nouveau Maître, & quelle portion il entraînera avec lui, en se détachant de l'édifice; flatter les puissants, par la gloire de décider du destin de l'Etat, les petits, par l'honneur de prévenir

étoit sur le point d'être conclu, on persuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de sa personne, pour le faire assassiner. Villars à cette nouvelle, sentit toute la fureur qu'une trahison doit inspirer à une ame hante & d'une droiture austere. Il arracha le traité des mains de Sully, le déchira en mille pieces, & le jetta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportements de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'imposture, & signa son traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à son Roi une place importante, un brave guerrier, & un fidele sujet.

(7) La même année Sully conclut un traité au nom du Roi avec le Duc de Guise. C'étoit le fils de celui qui avoit été assassiné à Blois. Il n'eut ni les talents, ni les vices, ni la malheureuse célébrité de son Pere. On pourroit peut-être le comparer à Richard fils de Cromwel, tous deux nés d'un pere qui avoit ébranlé & gouverné un puissant Etat, moururent sujets obscurs, dans un pays dont ils avoient pensé être les souverains.

les grands ; persuader à chacun que c'est dans lui qu'on a le plus de confiance ; les engager tous à se hâter , pour ne pas se voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes ; tel étoit l'art que SULLY employoit avec ces factieux obscurs qui forment la populace des partis , & n'ont d'autre politique que celle des passions : mais avec les hommes d'un ordre supérieur , son art de négocier n'étoit que celui de présenter la raison armée de toute sa force. Il pesoit les intérêts de la France , balançoit les droits , détaillait les forces , jugeoit l'avenir , peignoit les maux présents , retraçoit l'horreur des guerres , la nécessité d'un Chef , les vertus du Roi ; il faisoit retentir au fond des cœurs la voix de la patrie gémissante qui redemandoit ses citoyens ; & déployoit avec toute la hauteur de la vertu , cette éloquence mâle , qui naît moins des lumières de l'esprit , que de la vigueur des sentiments.

Dans ces temps déplorables la fidélité même étoit factieuse. En travaillant à ramener les Ligueurs , il falloit affermir dans le devoir le parti de Henri IV. L'obéissance sembloit être un bienfait , & non pas un devoir. Les catholiques jaloux des protestants , & corrompus par l'Espagne , formoient des complots qu'ils croyoient sacrés , parce qu'ils y mêloient le nom de la religion. Les Grands , accoutumés à l'indépendance , craignoient de faire un Roi sous lequel ils cesseroient d'être tyrans. Les Protestants animés de cet esprit républicain , que les guerres civiles , l'exemple de la Hollande , & la persécution même fomentoit ; d'abord appuis de Henri IV , mais le servant plutôt en conspirateurs qu'en sujets ; indignés ensuite de partager avec des catholiques l'honneur de combattre pour lui ; frémissant bientôt de le voir prêt à leur échapper ; cherchant

par-tout des barrières contre l'autorité royale qui aprochoit pour les écraser ; dans l'Edit de Nantes , regardant tous les privileges comme droit , tous les refus comme injustice ; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avoit triomphé d'eux , formoient au sein de l'Etat un peuple redoutable , indépendant par habitude & factieux par caractère , toujours réprimé par l'autorité , & toujours luttant contre elle. C'étoit le génie de SULLY que Henri IV opposoit à tant de factions (z). Ce grand homme veilloit sans cesse autour de ces volcans réu-

(z) On ne sauroit croire combien Henri IV avoit de cabales à étouffer même dans son parti. Le fanatisme & l'ambition tournoient toutes les têtes. Quand Sully ne combattoit pas , il négocioit. En 1594 il quitte le siege de Laon , pour aller dans Paris appaiser la fermentation des esprits agités par l'affaire des Jésuites. Peu de temps après Henri IV l'envoie auprès du Duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir , & observer les complots qui se formoient à Sedan. En 1595 il va à Rouen dissiper les brigues du Duc de Montpensier. En 1597 il est chargé d'écrire aux Chefs des Protestants , qui pendant le siege d'Amiens cherchoient à inquiéter le Roi , pour en arracher de nouveaux privileges. En 1598 il va dans la Bretagne qui n'étoit pas encore bien remise des secousses de la guerre civile ; & tient les Etats à Rennes , pour hâter la levée des sommes qu'on avoit promises. En 1603 il fait un voyage en Poitou , y dissipe les factions , & ramene au Roi le cœur des Protestants. En 1606 il fait échouer les desseins des Calvinistes qui demandoient un Synode national ; il concilie à la Rochelle le Clergé & les Protestants divisés. Enfin en 1614 il travaille par ordre de la Régente à prévenir ou appaiser les troubles excités par les Princes & les Grands du Royaume. On lui doit cette justice , que ces talens ne servirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux ; elle fut adroite sans être fausse , & vertueuse sans être rigide : c'étoit la politique d'un honnête homme qui dit toujours la vérité , & qui est assez estimé pour la faire croire.

nis ou dispersés, qui tantôt avoient une fermentation sourde, tantôt éclatoient au dehors par des tremblements violents. Souvent il annonçoit de loin l'embrasement toujours moins terrible lorsqu'il est prévu; souvent il le détournoit, soit en étouffant les flammes, soit en leur offrant une matiere étrangere qui absorboit leur activité, & les empêchoit de consumer le Trône.

Quelles sont ces assemblées où des sujets paroissent avoir des intérêts différents de ceux de l'Etat? Je reconnois le corps des Protestants; assemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces; parce que toutes les haines, toutes les jalousies, toutes les fureurs mêlées ensemble, y forment une masse terrible; parce que toutes ces passions concentrées dans un espace étroit, deviennent plus actives, & fermentent en s'unissant. Il eût été plus utile sans doute de proscrire ces assemblées; mais il ne restoit à l'autorité encore chancelante que la ressource de les permettre, pour laisser croire qu'elle auroit pu les défendre (a). Pour en prévenir les fu-

(a) La principale de ces assemblées du corps Protestant fut celle de Châtelleraut en 1603. Sully fut nommé par le Roi pour y présider. Jamais son Maître ne lui donna une plus grande marque de confiance; & si l'on fait attention qu'il étoit Protestant, on verra que jamais il ne se trouva dans une circonstance si délicate. Le plan de conduite qu'il se traça à lui-même, fut de ne trahir ni sa religion, ni son Prince, & de remplir en même-temps les devoirs de Protestant zélé & de Sujet fidele. Il marcha toujours entre ces deux lignes, sans s'en écarter. Aussi dans toute cette assemblée il joua le rôle d'un sage: au lieu que Mornay, avec son zele veugle & impétueux, ne parut qu'un enthousiaste qui veut armer des fanatiques. Sully présida encore deux fois

nestes effets , il falloit un homme qui y présidât au nom du Roi , & qui dirigeât tous les mouvemens en ne paroissant que les suivre ; un homme qui fût assez ferme pour y soutenir l'honneur du Trône , assez sage pour ne pas pousser trop loin des esprits emportés & extrêmes , qui eût de la souplesse pour manier les caractères , de la dignité pour en imposer , du sang froid dans le tumulte des querelles , de l'activité dans la poursuite des complots , de l'adresse pour diviser , de l'éloquence pour réunir , l'art de tout pénétrer , beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme étoit SULLY. Il sut calmer les défiances , dissiper les bruits que répandoit l'animosité , arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuses , prévenir les autres sourdement & en silence , retenir les uns par la crainte , les autres par l'intérêt , quelques-uns par la honte , d'autres par l'honneur. Il n'y avoit pas une passion , pas un vice , pas une vertu dont il ne tirât quelque avantage pour assurer la tranquillité publique. Ainsi , peut-être dans l'assemblée immense des êtres qui composent l'univers , il n'y a pas un grain de poussière que l'Eternel ne fasse servir à l'équilibre du monde.

Cet art de commander aux esprits n'étoit pas renfermé dans le bornes de la France. Partout où Henri IV avoit des intérêts à discuter, SULLY portoit le même empire. Je laisse à d'autres le soin de peindre ce grand Homme , négociant avec la Suisse , la Savoie , Rome & Florence. Mon sujet

à de pareilles assemblées ; l'une à la Rochelle en 1607 , & l'autre à Gergeau en 1608 : & dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat & au Roi.

m'entraîne, & je m'arrête à la fameuse Ambassade en Angleterre^(b). Elifabeth n'étoit plus; & le fils de Marie Stuard occupoit son Trône. Henri IV avoit formé le projet d'abaissér la Maison d'Autriche. Son génie fier & ardent, irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots ambitieux de Phî-

(b) Sully en 1586 traite avec les Suisses, & en obtient une promesse de vingt mille hommes pour son Maître. En 1599 il négocie le mariage du Roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape & Médiateur pour le Duc de Savoie. En 1604 il termine en faveur du Roi une contestation avec le Pape sur la propriété du Pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre qu'il développa des talents supérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avoit envoyé à Douvres où il avoit eu un secret entretien avec Elizabeth sur les moyens d'abaissér la Maison d'Autriche. Cette Reine Protestante, ennemie implacable d'une puissance qui avoit voulu la détrôner, occupée déjà des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, étoit par estime, par admiration & par intérêt l'alliée & l'amie de Henri IV; & tous deux n'attendoient que le moment d'exécuter leurs vastes desseins : mais elle mourut en 1603. Henri IV sentit combien la mort d'une telle femme pouvoit influer sur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raison que le nouveau Roi d'Angleterre ne fût pas aussi disposé qu'elle à entrer dans ses vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour le fixer dans son parti, & armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires mêmes tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'état, cette activité d'esprit qui donne presque toujours les succès, ce coup d'œil qui démêle les objets même au milieu du trouble, & qui fait le grand Négociateur, comme le grand Général. On y remarquera sur-tout cet ascendant qu'un homme de génie fait prendre sur les caractères foibles, & sur les âmes à petites passions.

lippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, & celui de ses propres injures, s'é-
çoit pour venger la France, l'Europe & lui-même,
& terminer enfin cette grande querelle. Il falloit
enchaîner l'Angleterre à un projet qui devoit
armer la moitié du monde contre l'autre. Ce
grand intérêt est remis à SULLY. Il part, instruit
par son Roi. En arrivant à Londres, il ne voit
que des obstacles; une nation fiere, magnanime,
capable des plus vastes desseins, mais ennemie
d'un peuple rival, concentrant ses projets &
ses forces dans sa propre grandeur; une Cour
orageuse & divisée en factions; les partisans de
la France se choquant contre ceux de l'Espagne;
d'autres également jaloux de ces deux Puissan-
ces; quelques-uns séditieux, avides de nou-
veauté, n'étant attachés à aucun parti, mais
s'agitant dans tous les sens pour voir s'ils ne
pourroient rien ébranler; des Ministres ardents
pour leur fortune, peu occupés de celle de
l'Etat, se refusant à un projet dont ils n'étoient
point les auteurs; une Reine hardie, entrepre-
nante, passionnée pour le parti catholique, bra-
vant par fanatisme & par orgueil l'autorité d'un
époux & d'un maître; un Prince juste, mais
foible & irrésolu, plus Théologien que Roi,
faisant des livres au lieu de combattre, sans
fermeté au dedans, sans politique au dehors.
Le génie de SULLY s'élève au milieu de ces diffi-
cultés. Tel qu'un Général d'armée qui doit livrer
une grande bataille d'où dépend la destinée de
plusieurs Etats, & qui n'a, pour combattre,
qu'un terrain inégal & défavantageux, promène
par-tout ses regards, & observe autour de lui
quels sont les postes qui peuvent l'appuyer, les
bois qui peuvent le couvrir, les hauteurs d'où il
peut foudroyer ses ennemis; tel SULLY arrivé à la

Cour de Londres, observe tout ce qui peut traverser ou seconder sa négociation. Il juge la foiblesse du Roi ; il apprend à se défier des Ministres ; il combat les intrigues des Espagnols ; il réveille dans les Députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans ; il excite la Suede & le Dannemark à déployer leur politique sur le Midi ; il enflamme Venise par l'espoir de recouvrer son ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient ensuite sur le Roi, il l'attaque, il le presse ; il lui présente les vastes desseins de Henri IV approuvés par Elizabeth ; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions ; d'un côté, l'Empereur qui n'a que des titres & de la foiblesse, le Pape esclave honorable de l'Autriche ; l'Espagne dévorée par l'Amérique, la Flandre Espagnole ébranlée des secousses qu'elle éprouva sous Philippe II, la Savoie referrée entre les grandes Puissances qui l'écrasent, les petits Etats d'Italie faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter ; de l'autre, la France pleine de ressources, & renaissant plus terrible du milieu de ses cendres, l'Angleterre puissante par ses flottes & plus encore par son génie, la Suede féconde en fer & en héros, le Dannemarck fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe, Venise commerçante comme Tyr, & conquérante comme Carthage, la Hollande déjà célèbre par quarante ans de victoire, enfin les Etats protestants de l'Allemagne & de la Suisse, enthousiastes de leur liberté comme de leur religion. Il passe au détail des projets ; il expose les moyens ; enfin il intéresse la vanité de Jacques, en lui peignant les Rois d'Angleterre & de France à la tête de cette vaste entreprise, remuant le monde, faisant le destin des Rois, & disposant du sort des

Empires. Tel le pere des fictions sublimes peint l'Être qui gouverne tout, tenant à la main une chaîne d'or à laquelle sont suspendus tous les Dieux, & attirant à lui l'univers. Mais, ô foible des grands Hommes ! Torrent inévitable de la fatalité qui entraîne tout ! Que sert à SULLY de triompher de tant d'obstacles, & d'unir par des nœuds solennels l'Angleterre avec la France contre l'Autriche ? La mort de Henri IV devoit rendre inutiles tant de soins. Une partie de ce vaste plan étoit réservée à Richelieu ; l'autre ne devoit jamais être exécutée ; & presque tout ce qui a été fait, devoit encore être détruit par de nouveaux événements. Ainsi dans la suite immense des siècles, le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'est arrivé de bouleversement sur la surface du globe.

Quelque talent qu'eût SULLY pour négocier, le President Jeannin & le Cardinal d'Osât pouvoient peut être lui disputer cette gloire : mais il en est une où il n'eut point de rivaux ; c'est celle du ministère ; il y éclipsa tout ce qui avoit paru jusqu'alors ; il mérita de servir de modele à la postérité.

TROISIEME PARTIE.

FOIBLES Orateurs relégués par nos constitutions modernes dans l'ombre des cabinets, est-ce à nous à traiter ces sujets sublimes qui embrassent tout le système politique des États ? Ce seroit aux Orateurs des anciennes Républiques, ou plutôt, s'il y avoit un homme qui pût s'élever au dessus de la terre, planer sur les Empires, voir de la hauteur de l'aigle tous les lieux & tous les temps, suivre l'origine, l'agrandisse-

ment, la décadence & la chute de tous les Royaumes, connoître enfin toutes les causes & tous les effets, ce seroit à lui à parler d'un Ministre, & d'un homme d'Etat. Qui entreprendra de le peindre ? Toutes les qualités qui sont nécessaires pour le former, viennent se présenter en foule, & se pressent sous mes pinceaux. Si je lui donne la sagesse & l'activité, l'étendue & la profondeur, l'esprit de détail & le génie du grand ; si je dis qu'il doit régir les Etats, comme Dieu régir le monde, par des principes invariables & simples ; bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entière ; calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres, & de chacune sur le tout ; saisir la multitude des rapports entre des intérêts qui paroissent éloignés ; voir d'où tout vient, & où tout va ; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre, & comprimant chacun d'eux par les poids environnants ; faire concourir les divisions même à l'harmonie du tout ; diriger au meilleur but les biens physiques par la puissance, & les biens moraux par l'opinion ; multiplier les forces par les vertus ; tirer le plus grand parti du caractère national ; connoître dans la révolution marquée pour les empires, à quel point du cercle est parvenu l'Etat qu'on gouverne, le fixer, s'il est heureux, le faire remonter en arrière, s'il est déchu : si je dis qu'un Ministère doit employer le moins de force possible pour chaque opération ; éviter, presque autant que le mal, les demi-remèdes dans les grands maux ; marcher au but sans trop voir les obstacles ; considérer les choses & dans leur principe & dans leur effet ; distinguer

celles qui ont besoin de tout le poids de l'autorité, & celles qui ne sont jamais mieux administrées, que lorsqu'elles ne le sont point du tout; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour son état naturel; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvénients de détail; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui seroit le pire de tous; ne pas causer le malheur d'un Etat pour le bien d'une ville, ni les maux d'un siècle pour l'intérêt d'un instant: si j'ajoute qu'un Ministère doit reculer, le plus qu'il est possible, les limites du bien, & retrancher sans cesse de la somme inévitable des maux qu'entraînent dans l'administration, l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, l'empire des usages, les nécessités de moment, la mollesse ou la corruption des sous-ordres, le choc & le contraste éternel du possible physique & de l'impossible moral; je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'Etat. Les opérations de SULLY le peindront mieux que tous les discours. C'est en le voyant agir que nous mesurerons l'étendue de son ame.

Il n'étoit pas encore Surintendant, & déjà son maître le destine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte ses regards sur toute l'étendue du Royaume, & il voit un Etat ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'Etat. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suisse & la Hollande, qui avoient fourni à Henri IV des troupes, des vaisseaux, du fer & de l'or, pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre, dont le service & le

sang n'avoient pas encore été payés; avec les Traitants qui forçoient l'Etat à payer sa ruine; avec tous les Officiers des différents Ordres du Royaume, qui reclamoient leurs gages & leurs pensions de plus de vingt années; avec les anciens esclaves des favoris à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le sang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'Etat de capitaux immenses, dévoroient dans l'oisiveté le fruit des travaux & des sueurs de la nation; enfin avec les chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. O honte ! O infamie ! Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traîné, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte, comme si l'ineestimable honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenses. Toutes ces dettes réunies formoient une somme de trois cents trente millions [c]. SULLY passe à l'examen des revenus; il y porte toute la lumière du talent, & toute l'activité du travail. Je souhaiterois que mon siècle pût être étonné en apprenant que le Roi ne recevoit que trente millions, tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les sources de cet incroyable désordre ? La faiblesse des Rois, la rapacité des sujets. Outre les subsides imposés pour les besoins de l'Etat, chaque Officier ou de guerre ou de justice ou de finance, levoit des droits sur le peuple qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'Etat, soit étrangers, soit sujets,

[c] L'argent étoit alors à 22 liv. le marc. Ainsi la dette de l'Etat répondoit à 810 millions de notre monnaie actuelle.

se payant par leurs propres mains , avoient jusques parmi les fermes du Roi , des fermes à leur profit , & leurs brigands , sous le nom de commis , qui disputoient à ceux du Prince le droit de dévorer le Royaume. Les Fermiers généraux établissant des sous-fermes , & celles-ci étant subdivisées en d'autres qui se partageoient encore en d'autres branches , les revenus de l'Etat s'épuisoient en passant par tant de mains , semblables à ces masses d'eaux , qui précipitées d'une grande hauteur , & roulant de cascade en cascade , de rochers en rochers , se dissipent en poussière , sont emportées par les vents sur des plaines éloignées , & trompent le bassin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés presque sans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été ou usurpée par les grands , ou vendue au plus vil prix par ceux même qui furent employés à en constater l'état. Mais la plus grande source du désordre étoit les brigandages des Officiers de finance. Qui pourroit retracer tous ces affreux mystères ? Qui pourroit détailler toutes les ruses qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'Etat ? On diminueoit les recettes ; on augmentoit les dépenses ; on multiplioit les frais ; on enflait les émoluments des charges ; on faisoit de doubles & de triples emplois ; on falsifioit des articles ; on en supprimoit d'autres. SULLY porte le flambeau dans toutes ces mines sourdes & profondes , où les receveurs puisoient l'or de la France. Il parcourt tous les registres , compare tous les états , vérifie tous les comptes ; il les rapproche ; il les combine. Je ne craindrai pas de le dire , ce travail obscur est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à SULLY. L'ame d'un grande

Homme conçoit un plaisir secret, lorsqu'il s'agit dans un Conseil de braver, pour l'honneur de la vertu & le bien de la patrie, un peuple d'ennemis; son génie s'élève avec transport, lorsque dans le cabinet il forme ces combinaisons puissantes qui doivent influer sur le système du monde: mais s'enfouir dans des détails qui rabaisissent continuellement l'effort du génie, & exigent toutes les petites attentions d'un instinct laborieux; consacrer dans de longues nuits à de pénibles & arides calculs, cette même main accoutumée à conduire des bataillons & à lancer la foudre, tout ce travail, dont les difficultés sont immenses, le fruit incertain, & où l'imagination n'est point soutenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte & plus vigoureuse que les opérations les plus éclatantes du ministère.

SULLY poursuit l'examen de la France. Il observe dans tout le Royaume les effets de ces abus. Il voit l'industrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou sans valeur, le peuple plongé dans la misère, le crédit anéanti, nulle ressource pour le présent, une ruine presque inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en se débattant sous le glaive qui l'égorge, inquiète & tourmentée, s'agitoit dans ses convulsions, pour trouver un remède à ses maux. On avoit créé un Conseil de finances, espèce d'hydre encore plus funeste à l'Etat que le Surintendant qu'elle remplaçoit [d]. Les

[d] François d'O, Surintendant des Finances sous Henri III & au commencement du regne de Henri IV, avoit tout ce qui auroit dû lui donner l'exclusion de

membres qui composoient ce Conseil, livrés à la corruption universelle, augmentoient encore les maux qu'ils devoient réformer. On les vit sous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du Royaume, se faire adjuger au plus vil prix tous les baux des grandes entreprises, forcer par d'indignes délais les créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs sommes, & les porter ensuite toutes entières sur les comptes.

cette charge. Il étoit dissipateur, indolent, passionné pour le jeu, tout occupé de ses plaisirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités insensées, ne se refusant rien, tandis que le Roi manquoit de tout. Voilà l'homme qui gouvernoit les Finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laissant l'Etat endetté de huit cents dix millions de notre monnoie actuelle. A sa mort, la charge de Surintendant fut supprimée; & le Roi créa un Conseil de Finances composé de huit personnes. Sully n'approuva point cette forme d'administration, parce qu'il est bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un seul. Sa façon de penser ne fut que trop justifiée. Les huit Conseillers ne furent que huit concussionnaires à brevet. Les dissipations & les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, dans la guerre contre l'Espagne, ayant besoin de huit cents mille écus pour faire le siège d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a besoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir. *Je suis, écrivoit ce Prince à Sully, fort proche des ennemis, & n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; & depuis deux jours je dine chez les uns & les autres: parce que mes Pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant les huit Conseillers des Finances tenoient à Paris des tables voluptueuses, & leur luxe insultoit à la misère publique. Il n'est pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on sache jusqu'où peut aller l'audace de la déprédation dans un Etat mal gouverné depuis long-temps.

On les vit refuser pour les besoins de la guerre ; ces mêmes trésors qu'ils prodiguoient pour leur luxe ; & jouir à la fois de l'indigence du Roi , de la misère du peuple , & du désordre de l'État. Tels notre siècle a vu dans une ville embrasée par les flammes , & renversée par les secousses d'un tremblement de terre , des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines , & remercier le Ciel du renversement de la patrie. C'en étoit fait de la France sans le génie de SULLY. Tandis que toutes les mains se réunissoient pour la pousser dans le précipice , c'est lui qui l'arrêta & suspendit sa chute. Pour achever de s'instruire , il parcourt lui-même une grande partie des Provinces du Royaume. O vous , qui voulez connoître & guérir les maux d'un Etat , sortez de vos Palais. Assis à vos tables voluptueuses , vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les Cours & autour du Trône , le peuple est toujours heureux , un Royaume est toujours florissant : c'est lorsqu'on voit les sillons de la campagne abandonnés , les charrues brisées , les chaumières désertes ou qui tombent en ruine ; c'est lorsqu'on foule l'herbe qui couvre les rues solitaires des villes ; c'est lorsqu'on rencontre sur les grands chemins des peres , des meres , de jeunes enfants qui fuient tous ensemble le doux sol de leur patrie , pour aller chercher des aliments sous un ciel plus heureux ; c'est alors que l'humanité s'éveille , que le cœur se serre , que les larmes coulent ; c'est alors que l'on commence à concevoir que la Cour n'est point l'Etat , & que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le spectacle qui frappa les regards de

SULLY. Mais avec l'ame du citoyen, il portoit l'œil du Philosophe [e]. En observant les maux, il étudioit les ressources. Il ne faut point que la postérité ignore que SULLY dans ses recherches

[e] La première opération de Sully fut de se transporter en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, & d'envoyer dans les autres des hommes de confiance, pour en connoître les forces & les revenus. En 1598 il fit un second voyage pour vérifier ses recherches ébauchées seulement dans le premier. Son attention s'étendoit à tout, il examinoit le climat de chaque Province, les différentes especes de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou supposées, leurs causes ou passagères ou constantes, la proportion entre les frais & le revenu, la qualité & le prix commun des denrées, la facilité des consommations, le nombre des habitants, leur caractère, la valeur de chaque homme dans les différents pays, les ressources des villes, le produit des manufactures, l'étendue & la qualité du commerce. Il observoit sur les lieux mêmes ce que payoit chaque Province, la nature des impositions; celles dont la ressource est en même-temps la plus étendue & la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, & rapporte le plus; celles qui se combinent le mieux avec le climat, le sol, l'industrie des habitants, & celles qui sont plus à charge au peuple, qu'elles ne sont utiles à l'Etat. Il calculoit par tout la somme des richesses: il étudioit tout ce qu'une Province reçoit, & tout ce qu'elle donne, comment y vient & par où s'écoule l'argent, quels sont les canaux ouverts, & ceux qui sont engorgés, enfin quelles sont les Provinces où la Capitale ne renvoie point les suc qu'elle en reçoit, & où se trouve interrompue cette heureuse circulation entre la tête & les membres, qui fait la vie du Corps politique. Sully, sur tous ces objets, ne s'en rapportoit qu'à lui-même; car il faut des yeux pour voir. On sait que le Duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne put se procurer une connoissance exacte des Provinces par les Intendants mêmes.

éprouva de la part des Financiers presque autant de difficultés & d'obstacles, que son maître en avoit éprouvés de la part des Ligueurs, lorsqu'il avoit fallu conquérir chaque ville. [f] L'homme

[f] Dès que les membres du Conseil apprirent que Sully devoit faire des visites dans les Provinces, ils n'épargnerent rien pour le traverser. L'opération étoit trop utile pour qu'ils n'en fussent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les Receveurs généraux, Trésoriers, Contrôleurs, Greffiers & jusqu'aux moindres Commis furent prévenus. Les uns s'absenterent, & laissèrent leurs Bureaux fermés; d'autres firent voir des ordres qui leur défendoient de communiquer leurs registres & leurs états. En même-temps on semoit dans les Provinces les bruits les plus odieux contre Sully : on profitoit de son absence pour le noircir auprès du Roi : on l'accusoit d'ignorance, de dureté, d'étourderie : on le peignoit comme un tyran qui alloit sucer le sang du peuple, & qui abusoit de l'autorité du Prince, pour le rendre odieux à ses Sujets. Enfin le cri général fit impression sur le Roi lui-même; & Sully reçut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte absence, l'embrassoit toujours avec transport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de servir les Rois loin d'eux. Il eut à se justifier des plus cruelles calomnies; & il en vint aisément à bout; mais il falloit encore éviter les soupçons pour l'avenir. Cinq cents mille écus qu'il avoit ramassés dans ses voyages, & qui sans lui eussent été perdus pour le Roi, furent déposés dans le Trésor Royal. En même-temps il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette somme ne fût dissipée. On ne tarda point à sentir combien ces précautions étoient nécessaires.

Sanci, un des membres du Conseil & le plus absolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un despote, quatre-vingt-dix mille écus pour payer les Suisses. Sully savoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette somme. Il refusa. Son refus excita entre lui & Sanci une vive querelle qui éclata en présence du Roi. Peu de temps après Sully surprit encore les membres du Conseil à vouloir détourner deux cents mille

de bien triompha ; il parcourut avec des vues également éclairées & bienfaisantes tout ce Royaume désolé ; semblable à l'esprit de fécondité qui à travers la confusion & la nuit se promenoit sur l'abîme du chaos & couvoit les germes du monde.

L'instant de la création est arrivé. Tous les éléments sont prêts , & la lumière va naître sur la France. SULLY est armé de l'autorité de son Roi , & de toute l'énergie d'une ame qui veut faire le bien ; il commence par réformer les abus. Les Officiers & les Grands n'ont plus le droit de lever des contributions sur les Provinces ; & le peuple affranchi de ses tyrans , se félicite de n'avoir plus à payer que les subsides ordonnés par son Roi. Fier & impétueux d'Epernon [g] , en vain dans le Conseil tu oses soutenir la

écus du Trésor Royal. Heureusement il avoit gardé entre ses mains de quoi les confondre ; & dans le moment qu'ils croyoient triompher , en rejetant sur lui la dissipation de cette somme , il les convainquit lui-même , en présence du Roi , de cet odieux brigandage. Ce fut là l'essai des contradictions & des noirceurs que Sully eut à essuyer au commencement de son ministère. Ces détails de la méchanceté humaine ne sont indifférents pour aucun siècle. On s'étonne quelquefois qu'il se fasse si peu de bien dans les Etats : le Philosophe qui pèse les obstacles doit peut-être s'étonner davantage de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

[g] Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations , qui rendirent le Roi propriétaire de ses revenus , & mirent le peuple à l'abri des concussions des Sujets puissants. Ce qu'il y a de singulier , c'est que tous les tyrans qui voloient le peuple se plaignirent avec audace , comme si on les eût dépouillés d'un bien légitime ; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injustice comme un de leurs droits. Le Duc d'Epernon , par ces

cause de ces redoutables concussionnaires ; ce n'est point à SULLY à trembler. Comme Ministre, il écrase l'injustice ; comme Guerrier, il brave les menaces. Il poursuit sa carrière au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucuns droits sur les fermes. Par cette Ordonnance les revenus de l'Etat furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, de Florence, de Venise, & de tous les hommes les plus puissants du Royaume. Henri IV est épouvanté lui-même de la nouvelle tempête qui s'élève contre SULLY. Mais ce grand Homme est inébranlable. Il casse dans les fermes la multitude des sous-baux, qui, multipliant les frais à l'infini, engraissoient de la substance de l'Etat une foule d'hommes inutiles. Il dresse un état général de finance qui prévient désormais tous les moyens honteux de s'enrichir. Il prescrit aux Receveurs de nouvelles formules de comptes. Les souterrains profonds

sortes de violences, se faisoit tous les ans un revenu de près de quatre cents mille francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit passer la Déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus brigand ni concussionnaire ; & il se rendit au Conseil, bien résolu de l'empêcher. Là, au défaut de raisons, il eut recours aux insultes ; & son insolence naturelle, aigrie encore par les réponses fières de Sully, osa s'emporter jusqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui est accoutumé à ne rien craindre ; & tous deux en même-temps portèrent la main sur la garde de leurs épées. La salle du Conseil eût peut-être été ensanglantée, si on ne se fût jetté en foule au devant d'eux. Le Roi instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de Sully, & lui écrivit à l'heure même de sa main, *lui offrant*, disoit-il, *de lui servir de second contre d'Epernon.*

qu'avoit

qu'avoit creusés l'avarice, sont découverts au grand jour, & les tigres qui s'y retiroient, pour y dévorer sourdement les entrailles du peuple, cessent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injustes sont citées à des tribunaux [h]. L'avarice est forcée à venir rendre compte de ses pillages. L'or qui s'est égaré hors des canaux publics, revient fertiliser la patrie. Si l'Etat ne retira point de ces établissemens sévères tout le fruit qu'il en pouvoit espérer, si plusieurs des grands criminels échapperent à la poursuite des Loix, n'accusons point SULLY : accusons & les intrigues de la Cour, & la vénalité des ames, & la foiblesse de la nature pour le bien, & l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or qui est la source des crimes, sert lui-même à les couvrir; & où à force d'être coupable on devient innocent.

[h] Il y eut sous le ministère de Sully trois Chambres de Justice établies pour faire des recherches contre les Financiers qui avoient malversé dans leurs emplois, l'une en 1601, l'autre en 1604, & la troisième en 1607. Cette dernière fut établie contre l'avis de Sully. Il avoit reconnu par l'expérience des deux premières, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelqu'avantage de ces poursuites; c'est que les loix commencèrent enfin à paroître quelque chose; l'idée des mœurs fut réveillée; le peuple s'aperçut que le Gouvernement s'occupoit de lui; la noblesse apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur; la nation commença à soupçonner que la pauvreté honnête pouvoit avoir un prix. Au reste, Sully dans ses Mémoires est d'avis de supprimer entièrement ces Chambres de Justice, comme des moyens inutiles. Ce n'est presque toujours que l'occasion d'un trafic honnête entre ceux qui ont besoin de protection, & ceux qui en ont à vendre.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes sont doublées ; les étrangers en sont exclus ; les courtisans n'ont plus d'influence , & cessent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs : car , j'oserais le dire , ce qui est protégé , n'est presque jamais ce qui doit l'être : d'ailleurs celui qui corrompt, est déjà corrompu ; & celui qui achète les autres , quel prix peut-il être estimé lui-même ? Le temps de la tyrannie & des usurpations n'est plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. SULLY passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'Etat. Leur source , leur hypothèque , leur capital , l'époque de leurs différentes créations , tout est connu. Chaque engagement est discuté ; chaque degré d'injustice ou de fraude est calculé. On éteint les unes , on rembourse les autres , on réduit celles qui devoient être réduites. L'équité sévère présida à tous ces jugemens ; & une opération , qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers , servit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les sommes immenses qui passoient chez les nations voisines : mais les loix ne suffisent pas ; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. SULLY eut recours à différents moyens , mais tous insuffisans [i]. Louons ce grand Homme du bien

[i] Il faut convenir que toutes les opérations de Sully sur les monnoies furent peu avantageuses. En 1601 il fit défendre d'employer dans le commerce les monnoies étrangères. Le commerce fut interrompu par cette défense , parce que le crédit en fut affecté. Ces especes étrangères se trouvoient en France en très grande quantité : on les resserra par la répugnance de

qu'il voulut faire, & rejettons sur son siècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les paiements les facilita. A chaque partie de la dépense est appliquée une partie des revenus. Les deniers ne sont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les assignations n'ex-

tes porter à la Monnoie, à cause des droits considérables qu'on devoit y retenir. Peu de temps après, Sully fit rendre une Déclaration qui défendoit de transporter hors du Royaume aucune espece d'or ou d'argent, sous peine de confiscation. On sent assez combien une pareille Ordonnance est inutile. Ce n'est point par des Déclarations que l'on peut retenir dans un pays les especes d'or & d'argent; c'est par une administration sage qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant senti combien cette Déclaration étoit insuffisante, crut y remédier par une Ordonnance du mois de septembre 1602, qui haussa la valeur numéraire des especes. L'expérience n'a que trop prouvé que c'est une mauvaise opération de toucher aux monnoies d'un Etat. Tout changement dans cette partie, porte des plaies mortelles au commerce, par l'extinction de la confiance, par le resserrement des bourses, par les embarras & le désavantage du change, par le renversement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'est qu'il s'imagina que le haussement de la valeur numéraire feroit cesser le transport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet; la proportion de l'or à l'argent en France n'étoit pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Espagne elle étoit de 1 à 13 un tiers, en Angleterre de 1 à 13 dix-neuf quarantiemes, en Allemagne de 1 à 12 un sixieme. Ainsi les étrangers avoient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à 11 un sixieme, parce que Sully en haussant la valeur de l'or, avoit en même temps haussé les monnoies d'argent. Ainsi le désordre resta le même; & en 1609 on s'aperçut qu'il étoit encore devenu plus grand, parce que les autres Etats avoient encore haussé leur proportion.

cedent plus la portée de la recette. Un Edit sévère défend de reculer les paiements , & prévient ces traités infâmes , où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de sa dette , pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails , qu'il sache que les choses les plus petites en apparence , influent sur le gouvernement économique , & que ce sont les fibres obscures , cachées dans les entrailles de la terre , qui portent & qui nourrissent ces forêts majestueuses , qui sont un des principaux ornements du monde. Tout , dans les réformes de SULLY , tendoit au soulagement du peuple. Les villes & les provinces sont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations sourdes , les formalités odieuses , les remèdes devenus plus cruels que les maux , sont supprimés. Les privilèges souvent injustes & toujours dangereux , sont réduits à leur juste nombre ; & la répartition plus égale rend les recouvrements plus faciles.

C'est ici le moment de développer les principes économiques de SULLY , principes où il fut si bien secondé par l'humanité & par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes , qui avoient passé une grande partie de leur vie sur les champs de bataille , se trouverent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner ? Est-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes ressources ? Ou bien , est-ce que les motifs brillants , la gloire , les fatigues , les grands spectacles , la destinée des nations que l'on a entre ses mains , élèvent l'humanité , & agrandissent l'ame par l'exercice vigoureux de tous ses ressorts ?

N'allons pas confondre la science du gouvernement économique avec la simple admi-

nistration des finances. Celle-ci n'est qu'un mécanisme d'ordre & d'inspection : l'autre est la science de l'Etat. Elle pénètre à la source des richesses ; elle les augmente ; elle les dirige ; elle les distribue. Les listes de la vanité sont surchargées de noms de Surintendants de Finances : les fastes de la patrie ne comptent que SULLY.

Par quel art funeste le système des impôts est-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la famine & la peste. Si les campagnes sont dépeuplées ; si une partie des terres sont en friche ; si le cultivateur est découragé ; si la France a perdu la moitié de ses revenus ; si tous les ressorts sont affoiblis & languissants , quelle en est la cause ? C'est qu'on arrache des mains du laboureur les richesses destinées à reproduire les richesses , & que les revenus épuisés dans leur source , ne peuvent plus rentrer dans le sein de la terre pour en faire germer d'autres. Aussi une des premières opérations de SULLY fut de remettre aux Provinces vingt millions d'arrérages de taille ; & depuis il diminua d'année en année cet impôt de deux millions. Ce grand Ministre regardoit la taille comme un impôt vicieux de sa nature , surtout cette taille arbitraire qui rend les possessions incertaines , & abandonne la propriété aux caprices des tyrans (k). Ce n'est point à

(k) Sully s'étoit convaincu par l'étude de l'histoire & par les réflexions , que l'agriculture est la base des Etats & la source des revenus publics. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat , & qu'il ait désiré changer entièrement a forme de cette imposition. Il savoit que la terre étant

l'Orateur à entrer dans des discussions économiques qui sont étrangères à son sujet : mais jetez les yeux sur les campagnes , vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer son industrie , tremblant d'améliorer sa terre ,

la source des revenus , doit être aussi la source des impôts , mais qu'ils doivent porter sur le produit , & non sur le travail. Or le produit total des terres se divise en deux parties. L'une est la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation ; cette partie doit être sacrée pour le fisc , puisque c'est cet argent même qui est la source de la fécondité. L'autre portion est bénéfice ; c'est elle qui constitue le revenu : c'est sur elle seule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne retrouvera point de bénéfice en sus de ses avances , & de la somme dont il doit payer la protection du Souverain , il faudra nécessairement qu'il s'intéresse moins à la culture , que par conséquent cette culture diminue , & avec elle , les revenus de l'Etat. Mais que seroit-ce si bien loin de retirer aucun bénéfice de son travail , l'impôt lui enlevait une partie même de la somme destinée à l'exploitation de sa terre ? Alors il ne faudroit point s'étonner , que la profession la plus malheureuse de toutes fût presque abandonnée , qu'une partie des terres restât en friche , & que tout l'ordre économique se trouvât dérangé par la suppression des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y auroit de plus effrayant , c'est que le désordre iroit toujours en augmentant , parce que l'impôt dirigé toujours sur le même plan , diminueroit d'année en année la somme destinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres sur cette matière ; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne sont pas les lumières qui nous manquent. Il faut détruire les passions , qui sont un obstacle presque invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de l'humanité , est d'être entraîné par l'habitude. Il est bien difficile de regarder comme un mal , ce qu'on a vu de tout temps. Que de choses excellentes on ne fait point , parce qu'on ne les a jamais faites !

faisant au Ciel des vœux meurtriers pour que la moisson ne devienne pas plus fertile, n'osant augmenter sa dépense de peur que la richesse ne soit un crime ; vous verrez le pauvre écrasé sous le poids de son travail, obligé de porter encore le fardeau du riche ; les exemptions vendues aux uns, devenir une source de terreur pour les autres ; la fécondité d'une terre, punie de la stérilité des champs voisins ; vous verrez des oppresseurs barbares enlever d'une chaumière désolée, les vils meubles que l'indigence laissoit à la nécessité, le lit sur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de dessus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés sur la poussière en se débattant, poussant des hurlements sous leur cabane, & disputant, avec la force du désespoir, la dernière gerbe qu'ils avoient cachée pour les besoins de leurs enfants. Quoi donc, les habitants de la campagne sont-ils des ennemis de l'Etat, dévoués à l'oppression & à la tyrannie ? Malheur à vous, ames étroites & cruelles, qui osez soutenir qu'il est de la politique que le paysan soit misérable ; comme si des paysans n'étoient pas des citoyens ; comme s'ils n'étoient pas les bienfaiteurs de l'humanité ; comme s'ils n'avoient pas droit comme vous à toute la protection de la patrie ; comme si le découragement & le désespoir excitoient plus au travail que l'aisance & la liberté. Telles étoient cependant les maximes que SULLY avoit tous les jours à combattre dans le Conseil. On le vit s'élever de même contre une autre espèce d'impôt établi sur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle surcharge sur les terres. On le vit déployer

toute son indignation contre la Gabelle (1), espece de monstre qui a droit de ravager certaines Provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de

(1) Sully en plusieurs endroits de ses mémoires se recrie contre la Gabelle. Il trouvoit une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Personne n'ignore que certaines Provinces sont assujetties à l'impôt sur le sel, tandis que d'autres en sont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On prescrit l'usage qu'on en doit faire. Il est défendu de revendre ce que l'on a au-delà de ses besoins. Les troupeaux, qui ne peuvent être préservés de plusieurs maladies que par le sel, languissent & meurent, parce que le payfan ne peut pas leur donner ce secours. On va même jusqu'à interdire à ces animaux mourants les bords de la mer, où l'instinct de leur conservation les conduit. Le commerce de la pêche est considérablement diminué par les formalités odieuses qui gênent la salaison. L'Agriculture perd une quantité prodigieuse de bras, qui sont occupés au faux-saunage. Ces hommes, qui ne sont que de brigands, auroient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de Commis, dont l'unique fonction est de faire la guerre aux sujets du Roi, qui gardent les bords de fleuves, des rivières & jusqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi, qui souvent soutiennent & livrent des batailles, où ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, & où ceux qui sont tués sont des sujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les emprisonnements, les saïses, les ventes, la diminution du commerce & du travail : ajoutez les frais de régie qui sont énormes ; car chaque million pour le Roi en coûte un autre au peuple, soit en frais, soit en non valeurs. On ne cherche point ici le triste & vain plaisir de censurer ce qui est établi : mais dans un ouvrage qui est consacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une imposition que Sully, Richelieu, Colbert, & tous nos plus habiles Ministres ont également condamnée. Si elle a subsisté jusqu'à présent, c'est sans doute parce qu'il est bien plus facile

pain , ne marche comme les spectres mena-
 çants qu'au bruit des chaînes , empoisonne l'air
 qu'il respire , & flétrit l'agriculture par-tout
 où il imprime ses pas. « SIRE , disoit SULLY
 » à Henri IV , vous avez extirpé du sein de
 » vos Etats la guerre civile , mais vos sujets
 » ne sont point encore en paix ; des armées
 » de pirates assiegent leurs maisons , & y font
 » couler le sang avec les larmes ; délivrez-les
 » enfin de leurs véritables ennemis , & faites
 » cesser des fléaux plus meurtriers à la France
 » que les batailles de Saint-Denis , de Jarnac ,
 » de Montcontour & de Coutras. » Je ne m'ar-
 rêterai pas sur les corvées qui ravissent au la-
 boureur , non plus son argent , mais ses bras ,
 & qui pour épargner à l'Etat le salaire de
 quelques ouvriers , lui coûtent par le dépéris-
 sement de l'agriculture une partie de ses reve-
 nus. Je ne m'arrêterai point sur la maniere de
 lever l'impôt , plus onéreuse au peuple que
 l'impôt même (m). Par-tout le mal s'est glissé
 avec le bien. Par-tout l'abus est né de la Loi.

de voir les abus que de les réformer. Dans tout change-
 ment politique , lors même que l'avantage est le plus
 assuré , les obstacles sont toujours immenses. Il n'y a
 que le mal qui se fasse aisément.

(m) Ce n'est pas assez d'examiner la nature des impôts
 en eux-mêmes & par rapport à la culture des terres ,
 il faut encore les comparer les uns aux autres. Il est
 des impôts qui se nuisent : il est des besoins qu'on ne
 peut satisfaire qu'aux dépens d'autres besoins. Que
 droit-on d'un homme qui , en construisant une machi-
 ne , multiplieroit les roues sans choix , & ne prendroit
 point garde que le mouvement des unes doit néces-
 sairement ralentir l'action des autres ? C'est cependant
 ce qu'ont fait plusieurs prétendus politiques. La juste
 répartition des impôts est encore un des grands objets

Rois, Princes, Ministres, écoutez tous le grand principe de SULLY. L'agriculture est la base de la puissance. C'est l'agriculture qui crée & qui entretient les flottes ; ce sont les champs ensemencés, qui semblables à ceux de Cadmus, enfantent les armées ; c'est dans les champs couverts d'épis que germe la victoire.

de l'homme d'Etat. Pour y parvenir, il faut connoître la valeur respective des Provinces, connoissance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenses que l'Etat y fait. Il faut que les non valeurs entrent toujours dans les calculs ; que la quotité de l'impôt soit toujours déterminée par la masse des revenus & que l'une soit le thermometre fidele de l'autre ; que les Provinces ne payent pas au souverain plus qu'elles n'en reçoivent ; que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre ; que chaque espece de biens soit imposée selon sa qualité ; que l'imposition dans les villes soit plus forte que dans les Campagnes, & que le pauvre qui, dans la constitution sociale, est déjà écrasé par l'insolence & l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la patrie, & de détester le nom de citoyen. Une chose sur-tout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres. Car les rapports qui paroissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzieme levé sur un petit produit, & un douzieme levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les contribuables : le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, & sur-tout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure seroit sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le peuple, seroit au profit de l'Etat. Mais il faut se souvenir que les impôts sont régis par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des Sujets pour le faire passer au Prince.

Athènes & Rome défireoient des guerriers & des savants. SULLY, pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres (n).

(n) Une des maximes de Sully étoit que le labour & le pâturage étoient les deux mammelles d'un Etat. Telle fut la base de son système, & le principe de ses opérations. Il fit un grand nombre de réglemens utiles pour encourager l'Agriculture ; mais tous avoient pour but de procurer de l'aisance au cultivateur. En effet c'est là le principal ressort. Il seroit bien digne d'un siècle aussi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette classe d'hommes si utile, de l'état vil & malheureux où elle a été jusqu'à présent. L'ancienne Grece de ses premiers cultivateurs fit des Dieux. Il seroit à souhaiter que parmi nous on les traitât seulement à peu près comme des hommes. Quoi ! faut-il être à la fois nécessaire & avili ? Ce seroit aux Grands à donner l'exemple ; car ils peuvent donner l'exemple en tout, surtout dans une Monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'est qu'ils ne peuvent subsister sans le laboureur, au lieu que le laboureur peut subsister sans eux. C'est une coutume assez générale par-tout de placer des bataillons sur le passage des Rois. Un Roi d'Angleterre, en traversa t son pays, vit un autre spectacle : c'étoit deux cents charrues que les Habitants d'une Campagne vinrent ranger sur son passage. Ce trait est d'une éloquence sublime, pour qui fait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos sciences & notre orgueil, nous ayons poussé la véritable science du Gouvernement aussi loin que les Chinois. On sait que leur Empereur, pour donner aux citoyens l'exemple du respect qu'on doit au labourage, tous les ans, dans une fête solennelle, manie la charrue en présence de son peuple. Nulle part l'agriculture n'est aussi honorée. Il y a même des places de Mandarins pour les paysans qui réussissent le mieux dans leur Art. Par-tout les hommes sont les mêmes. On les mena toujours par les distinctions & les récompenses. Mais avant qu'un paysan sache ce que c'est que l'honneur, il faut qu'il sache ce que c'est que l'aisance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autres sentimens que celui de sa misère.

Il encourage tous ces hommes utiles ; il propose des récompenses à ceux qui remettrent en valeur des terrains incultes ; il va par-tout chercher des bras pour fertiliser les terres. Sa voix appelloit dans la France les huit cent mille Maures que la superstition chassoit alors de l'Espagne. Par un Règlement sage, il garantit les gens de la campagne de l'oppression des gens de guerre. « Soldats & laboureurs, » leur dit-il, d'où naissent ces divisions ? Ceux » qui défendent la patrie, doivent-ils s'armer » contre ceux qui la nourrissent ? Le fer qui » est entre vos mains, soit qu'il renverse les » bataillons ennemis, soit qu'il sillonne & » fertilise la terre, mérite également l'hommage du citoyen. » Il défend les cultivateurs contre une espèce d'ennemis encore plus redoutable, contre ceux qui venoient, au nom de la Loi, leur enlever au milieu d'un sillon les bœufs, compagnons de leur travail, & jusqu'aux instruments du labourage. Tout change ; l'agriculture renaît ; les campagnes deviennent fécondes ; la douce joie & la sérénité reparoissent sous le toit du laboureur. O jours de notre postérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitants, nourrissoit une partie de l'Europe : alors nos bleds inondoient l'Angleterre, qui se voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne sçauoit trop répéter, surtout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (o).

(o) La liberté des grains étoit liée nécessairement au système de Sully. Aussi la soutint-il dans toutes les occasions avec la plus grande vigueur. En 1607, un Juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire,

Ce n'est pas que dès ce temps-là même, il n'y eut de ces hommes, qui, chargés d'une

pour avoir défendu la sortie des bleds hors du Royaume. Tout semble nous inviter aujourd'hui à revenir à des idées si sages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raisons, nous avons plusieurs excellents Livres où l'utilité de ce système est démontrée. Tout le monde d'ailleurs, est en état de voir par lui-même que la concurrence de l'étranger, entretenant un profit certain pour le prix des blés, & prévenant leur non valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, & par conséquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre & notre propre expérience. Sully, devenu Ministre, rétablit par ce moyen l'Agriculture qui étoit entièrement déperie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe. Elle jouit de cet avantage sous les regnes de Henri IV, de Louis XIII, & dans les premiers temps du regne de Louis XIV. L'abondance & le bon prix du bled entretenoient les richesses de la Nation. Car le prix commun du bled en France étoit souvent vingt-cinq livres & plus de notre monnoie, ce qui formoit annuellement une richesse dans le Royaume de plus de trois milliards, c'est-à-dire environ 1200 millions de ces temps-là. Cette richesse est diminuée aujourd'hui de cinq sixiemes. En 1661, Colbert voulant favoriser les Manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que la subsistance des ouvrages étant à bas prix, la fabrication & la main d'œuvre se trouvassent moins cheres que chez l'Etranger. On ne tarda point à sentir les effets de ce changement. Le prix des grains dans les années communes fut à 7, 8, 9 & 10 livres. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaises terres, la valeur des productions n'équivaloit plus à la dépense. On prit donc le parti de les abandonner. Peu à peu les campagnes ont déperlé; & la France qui produisoit autrefois 70 millions de septiers de bled, aujourd'hui en produit à peine 40. D'un autre côté, l'Angleterre avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, étoit souvent obligée d'acheter des bleds étrangers, parce

petite partie de l'administration , mais incapables de voir & d'embrasser le tableau général , tournent sans cesse dans le cercle étroit

qu'elle n'en recueilloit point assez pour ses propres besoins. Mais elle adopta mes principes à peu près dans le temps que nous y renoncâmes. En 1689 on proposa des récompenses à tous ceux qui vendroient des blés aux étrangers. En peu de temps l'Agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant plusieurs années ; & elle est en état de vendre des blés à toutes les autres Nations. C'est peut-être là l'époque de sa grandeur. Il a été prouvé dans les derniers temps , que l'exportation des grains lui avoit valu en quatre années 170 millions 330 mille livres de France. La seule objection raisonnable contre ce système , est la crainte des disettes dans les mauvaises années. Mais il est prouvé que les disettes sont infiniment plus rares dans les pays où la liberté des grains soutiennent l'Agriculture. En 1709 le septier de bled valoit en France 100 liv. de notre monnoie. Il ne valoit en Angleterre que 43 liv. ou environ , c'est-à-dire , le double du prix ordinaire de ces temps-là. Dans la disette de 1693 & 1694 le bled coûtoit moitié moins en Angleterre qu'en France , quoique l'exportation ne fût établie en Angleterre que depuis trois ou quatre ans. Voilà des faits auxquels il est difficile de répondre. Ils ne sont ni supposés ni exagérés. Une partie de la Nation a étudié & approfondi ces matieres. Il ne nous reste plus qu'à profiter de nos connoissances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conserver dans un Etat. Mais il en est d'autres qui en sont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'Agriculture. On ne parle que d'encourager les laboureurs , que de défricher des terres : mais tant que nos ports seront fermés , gardons-nous bien d'étendre notre culture. Qu'avons nous besoin de moissons ? qu'avons-nous besoin de nouvelles terres ? Nos récoltes plus abondantes ne feroient qu'anéantir parmi nous la valeur du bled. Les avances ne seroient plus remboursées par les produits ; & les terres deviendroient un fonds stérile pour les Propriétaires & pour le Souverain.

de leurs préjugés, faisoient avidement l'occasion de décider d'une matière d'Etat, & pour l'intérêt de quelques bourgades font le malheur d'un Royaume entier. Ces hommes osèrent défendre la sortie des bleds de leurs Provinces; SULLY déploya sur eux cette autorité qui est toujours bienfaisante, quand elle n'est sévère que pour être utile. « *Si chaque Officier, écrit-il au Roi, en faisoit autant, votre peuple seroit bientôt sans argent, & par conséquent votre Majesté.* » Paroles mémorables, & qui mériteroient d'être écrites sur les Trônes des Rois !

La liberté est l'ame du commerce; il parcourt l'univers, fuyant les lieux de l'oppression. SULLY l'appelle & tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits, que les Grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu éclairée. Les monopoles qui se présentent toujours sous une fausse idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avoient substitué ceux de l'oppression. SULLY combat tous les tyrans avarés (p). Il établit un Conseil de Commerce,

(p) Sully dans le cours de son administration fit plusieurs choses utiles pour le commerce. Il s'opposa sur-tout avec beaucoup de vigueur à une foule d'Edits burseaux portant création de mille petits droits sur différentes parties du commerce. Ces Edits n'étoient pas pour le Roi; c'étoit des gratifications qu'il accordoit à ses Courtisans, & qu'on lui arrachoit par importunité. Il envoya un jour à Sully jusqu'à 25 Edits pareils. Sully n'en approuva aucun, & sortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la Marquise de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposoit ainsi à la bonne volonté du Roi. *Tout ce que vous*

institution nécessaire, mais qui ne deviendra utile, que lorsque le négociant y sera réuni avec l'homme d'Etat. Le premier y portera les lumières de l'expérience; le second fera surnager les grands principes sur les petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivières navigables. Il fait percer & construire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'esclavage pût se communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre; mais pour épancher l'abondance & porter les richesses. Il anime & protège l'industrie, mais il la tient au second rang, où elle doit être (q). En

dites, Madame, lui dit Sully, seroit bien, si Sa Majesté prenoit l'argent dans sa bourse. Mais lever cela de nouveau sur les Marchands, Artisans, Laboureurs & Pasteurs, il n'y a aucune apparence. Ce sont eux qui nourrissent le Roi & nous tous. Ils ont bien assez d'un maître, sans avoir encore tant de gens, à entretenir. Ces paroles remarquables peignent en même temps & le caractère & la politique de Sully. En 1603 le Comte de Soissons, Prince du Sang, obtint la permission de lever un droit de quinze sols par ballot de toile qui sortiroit du Royaume. Il avoit eut l'art de persuader au Roi que c'étoit tout au plus un objet de 30 mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'étoit gueres moindre que de 300 mille écus, & il empêcha l'exécution de l'Edit. Le Comte de Soissons irrité voulut faire périr le Surintendant; & Sully dans cette occasion eut la gloire d'avoir exposé sa vie pour le peuple, comme il l'avoit exposée pour le Roi.

(q) La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'est d'avoir donné aux Manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts & métiers qui ne sont que les moyens d'ouvrir la matière première; & s'occupa peu de l'Agriculture, qui fournit cette matière première à l'Etat. Cependant

observant les nations , il avoit vu l'or prendre sa source dans le Pérou , de-là se répandre dans l'ancien monde , une partie aller s'engloutir dans les Indes , la plus grande portion rester en Europe ; là ce fleuve immense emporté d'un mouvement rapide , circuler sans cesse , mais dans son cours se détourner des climats stériles , & couler par une pente naturelle, sur les pays que l'agriculture rend féconds.

La fabrication n'est utile que par le prix qu'elle donne , & le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle étoit la façon de penser de Sully. C'étoit là une des branches de son système. C'est pourquoi il fit toujours marcher l'Agriculture avant l'industrie. Mais doit-on le louer ou le blâmer de son opposition aux Manufactures de soie ? Ce procès fut d'abord décidé contre lui. Depuis quelque temps la Nation est revenue sur ses pas , & aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la prospérité d'un Royaume par son éclat apparent , ceux qui s'imaginent que le luxe & la grandeur , & qu'une Nation parée de tissus d'or & d'argent est la Nation la plus riche , n'hésiteront plus à condamner Sully : mais ceux qui à travers les surfaces pénètrent dans l'intérieur des Etats , ceux qui pèsent , qui calculent , qui mesurent , ceux qui savent que le luxe des soies a parmi nous fait tomber les laines , que l'avilissement des laines a porté sur le nombre des troupeaux , que la diminution des troupeaux a altéré une des sources de la fécondité ; ceux qui savent que l'Agriculture en France ne rend aujourd'hui qu'un sixième de ce qu'elle rendoit alors , & que pour gagner quelques millions à fabriquer & à vendre de belles étoffes , nous avons perdu des milliers sur le produit de nos terres ; ceux enfin qui ont calculé que deux millions de cultivateurs peuvent faire naître un milliard de productions , au lieu que trois millions d'Artistes ne produiront à l'Etat que 700 millions en marchandises de main d'œuvre , ceux-là sans doute ne seront pas si prompts à condamner un grand homme.

Il jugea dès-lors que le produit des terres est la véritable richesse , que le trafic peut enrichir de petits Etats , mais que le Commerce de propriété convient seul à une grande Monarchie ; il n'encouragea donc que les manufactures de laine , soit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux , elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité , soit parce que le principal avantage de l'industrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la consommation , les manufactures les plus grossières sont aussi les plus utiles.

Tel qu'un Navigateur , qui poussé par les vents à une distance prodigieuse des terres , s'avance dans l'Océan , & à mesure qu'il en a parcouru une partie , voit un autre horizon aussi vaste que le premier s'étendre & se développer devant lui ; tel l'Orateur dans ce grand sujet , découvre sans cesse de nouvelles matières qui se présentent. Pour les parcourir toutes , il me faudroit la rapidité de ces coursiers immortels , qui en trois pas avoient atteint le bout de l'univers. Le peuple , à qui tout ce qui est grand en impose , admire les grandes villes & les capitales immenses ; le sage n'y voit que des colosses fastueux , qui paroissent servir à la décoration des Etats , & qui les écrasent sous leur poids. SULLY regardoit comme un des principes du gouvernement économique , de veiller à la diminution de ces grandes masses. Il vouloit faire aimer à chacun l'héritage de ses peres ; il vouloit sur-tout que le laboureur conçut un noble orgueil de sa profession , & préférât l'honneur de régner sur les campagnes , à la honte de vendre sa misère

dans les villes (r). Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'Etat au

(r) Sully regardoit les grandes villes comme les tombeaux des Etats, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachoit donc à repeupler les Bourgs & les Villages. Il desiroit sur-tout que la Noblesse habitât dans ses Terres. On a trop loué Richelieu de ce qu'il avoit attiré tous les grands Propriétaires à la Cour. Cette politique a ruiné l'Etat. Elle a été du moins la première époque de la décadence de l'Agriculture. Un homme qui souvent est inutile à Versailles, pourroit être dans sa Terre le bienfaiteur de la Nation. Et croyez-vous que loin du manège & des intrigues son amen'eût point quelque chose de plus vigoureux & de plus mâle ? Croyez-vous que dans les combats il eût moins de sang à verser pour la Patrie ? C'étoit bien là le sentiment de ce bon & généreux Henri IV. Ce Roi qui avoit plus de vues politiques, que sembloit n'en promettre d'abord sa gaieté franche & militaire, déclara aux Nobles qu'il vouloit qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de leur bien, & à faire valoir leurs Terres par eux-mêmes. Il rioit de ceux qui venoient étaler à la Cour des habits magnifiques, & qui portoient, disoit-il, leurs moulins & leurs bois de haute futaie sur le dos. Je fais que le luxe insolent & dédaigneux a fait un nom ridicule de ce nom de Gentil-homme de campagne ; mais je fais bien aussi que ces Gentils - hommes de campagne, respectables en effet, seroient alors respectés, parce que tous seroient utiles, & que plusieurs seroient grands. Je fais que l'honneur françois se ressusciteroit dans leurs Châteaux, que les ames, en devenant plus simples, deviendroient plus fortes, que les terres seroient mieux cultivées, les Villages plus riches, l'Agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes maisons plus assurées, les revenus de l'Etat plus considérables. Je fais qu'en moins de 50 ans peut-être un pareil changement feroit une révolution dans nos mœurs, & qu'on ne verroit plus des hommes sourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïsme & de dévouement pour la Patrie.

nombre des fléaux publics (s) : SULLY voit le point où finit la nécessité, & où commence l'abus ; & il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écrasait les Nobles sous le poids des dettes, & nourrissoit la paresse du peuple : cet intérêt fut réduit (t) ; les terres reprirent leur valeur ;

(s) *La multiplicité effrénée des Offices*, dit Sully, est la marque assurée de la décadence prochaine d'un Etat. Elle surcharge le peuple par le payement des gages attribués à tant d'Officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les privilèges qui les exemptent de partager les fardeaux : elle nuit sur-tout, parce qu'elle achève de répandre l'esprit de mollesse ; la honte du travail, le goût des grandes Villes, l'indépendance & l'esprit facieux de corps, enfin la trop grande estime de l'or, qui procure en même temps deux choses qui ne devroient jamais être réunies, de l'oïveté & des distinctions. Ce fut en 1603 que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert fit la même opération, qui de son temps étoit devenue encore plus nécessaire. En 1664 ce Ministre fit dresser un état général de tous les Officiers du Royaume. On en trouva 45780, tandis que 6000 auroient suffi. Et depuis ce temps-là le nombre en est encore beaucoup augmenté parmi nous.

(t) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 & 12 au denier 16, en 1701. Le préambule de l'Edit contient d'excellents principes sur cette matière : & les plus habiles Ecrivains parmi les Anglois le proposerent depuis comme un modele à imiter chez eux. Le Cardinal de Richelieu en 1634 réduisit l'intérêt du denier 16 au denier 18, & dans son Edit ne manqua pas de citer celui qui avoit été rendu sous Henri IV. Enfin en 1665 Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations sous trois regnes différens furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt étoit un appât qui engageoit les Particuliers à

la classe active des citoyens trouva des ressources. C'est par le même principe qu'il remboursa pour cent millions de rentes : son œil étoit blessé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oisifs. Ce grand Ministre voyoit tout le corps politique entraîné par l'enchaînement invincible du physique avec le moral (u) ;

placer leur argent en contrats de rente, & à vivre dans l'oisiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures & au commerce. La réduction força les Citoyens à enrichir l'Etat & à s'enrichir eux-mêmes par le travail : elle fut encore un secours pour les Nobles, qui purent s'acquitter plus aisément de leurs dettes, & pour la partie industrieuse de la Nation qui trouva des fonds. Il est vrai que le Prince n'est le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'est-à-dire, de cette portion qui est aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reste dans la circulation pour les entreprises d'agriculture, de commerce ou d'industrie, c'est une marchandise dont le prix doit hausser ou baisser, selon qu'elle est plus ou moins commune. Si l'argent étoit rare, la diminution de l'intérêt légal ne produit d'autre effet que de resserrer les bourses & de faire disparaître les prêteurs. Aussi les trois grands Ministres qui firent successivement cette réduction, avoient déjà commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aisance nationale, sans laquelle ils eussent vainement essayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'est nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces sortes de réductions ; & aujourd'hui nous sommes obligés de proposer à notre Patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les Nations voisines payent l'intérêt de l'argent moins cher que nous. Elles ont maintenant sur la France le même avantage que la France avoit autrefois sur elles, c'est pour nous une raison de plus de faire une réduction, que tant d'autres causes ont rendue nécessaire.

(u) Sully voyoit, avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le désordre des finances

il travailloit donc à réprimer les vices , & surtout le luxe ; ce luxe plus fatal que les séditions & les guerres civiles , parce que celles-ci

avoit faite aux mœurs. Il avoit là-dessus les principes des anciens législateurs ; & le Surintendant de Paris eût été Licurgue à Sparte , & Caton à Rome. Que nous sommes loin de cette façon de penser ! Politiques d'un jour , nous avons tout réduit en calcul ; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population , le commerce , l'industrie , les arts peuvent ajouter à un état ; & nous ne parlons pas des mœurs ; des mœurs qui sont le ressort principal d'un Gouvernement , la vie & l'ame de ses loix. On se plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple où l'or est le premier des biens ; où l'esprit mercénaire anéantit tout principe noble ; où tout est marchandise , jusqu'à la vertu ; où dès qu'on a fait une bonne action , s'il s'en fait encore , on se hâte d'en demander le salaire en argent. Voilà le germe de la destruction. Point de mœurs , point d'Etat. Que l'or d'une part , & l'honneur de l'autre soient remis chacun à leur place. L'or n'est qu'un moyen ; vous perdez tout , si vous en faites une récompense. Vos vils métaux ne font que rétrécir les âmes : la considération & l'honneur les élèvent & les agrandissent. Aussi le sage Ministre de Henri IV étoit indigné de voir les grands Seigneurs de son temps , avides , pendant les guerres civiles , d'indépendance & d'autorité , éblouis , pendant la paix , du luxe des Financiers , se rabaisser jusqu'à ne désirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence de l'âme il s'exprime dans ses Mémoires sur le luxe , sur la mollesse , sur le prix que nos passions mettent à l'or , sur le dépérissement du vieil honneur , la supériorité que la généreuse noblesse devoit avoir sur les gens de fortune , la barrière qu'il faudroit élever entre ces deux ordres de citoyens , pour que l'exemple corrupteur d'une opulente oisiveté ne vienne pas frapper de trop près des âmes qui ne doivent être occupées que de travaux , de combats , de sang versé pour la Patrie , de sacrifices pour l'Etat & pour le Roi. Son style alors s'élève & s'enflamme. Ce sont par-tout les expressions

ne donnent que des convulsions passagères à l'Etat, au lieu que l'autre le mine sourdement, en détruisant les vertus.

C'est par une administration fondée sur ces principes, que SULLY en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eût point amorti si promptement trois cent cinquante millions de dettes ; il n'eût point laissé quarante millions dans les coffres de son Roi, si à tous ces moyens il n'en eût joint un autre encore plus puissant ; c'est l'économie. L'économie ! A ce nom sacré, tout Etat appauvri & accablé sous le poids de ses dettes, doit tressaillir, comme un malheureux tressaille au nom d'une Divinité bienfaisante. Mais prenez garde ; je n'entends pas seulement cette économie frivole qui consiste à retrancher quelques dépenses nécessaires peut-être à la Majesté du Trône, & qui ne portant que sur de petits objets, ne procureroit à l'Etat que de petites ressources ; j'entends cette économie réelle & toute puissante, qui gouverne les trésors d'un Empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les dissipations, & qui applique tout entier aux besoins de l'Etat, ce qui est la substance & le

d'un guerrier philosophe, qui a l'ame également austère & grande, qui sent la vertu avec transport, & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattoit les ennemis un jour de bataille. Ces sortes de détails se trouvent sur-tout dans les anciens Mémoires, bien moins agréables sans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils ressemblent à ces médailles antiques que les connoisseurs aiment à retrouver, & qui sont toujours supérieures aux plus belles estampes que l'on a gravées d'après elles.

sang de l'Etat même. Rendons graces à SULLY, au nom de tous les peuples de l'univers, de ce qu'il a donné aux Ministres cet exemple d'une économie courageuse (x) ; & si cela nous est permis, faisons des vœux pour qu'un si grand exemple ne demeure pas inutile à la terre.

Tant de vues, de soins & de travaux dans la partie économique, n'occupoient pas SULLY tout entier. Son puissant génie parcourt également toutes les parties du Ministère. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout est l'objet de ses travaux & de ses succès (y). Que dis-je? ce

(x) Il n'est pas inutile d'observer que Sully entra dans le Ministère des Finances en 1595, & que le Roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eût réduit les droits intérieurs & autres petites impositions à la moitié, quoique les dépenses extraordinaires de l'Etat & du Roi montassent à plus de trente-huit millions, cependant toutes les dettes de l'Etat formant une somme de trois cents dix millions, furent acquittées; les revenus furent encore augmentés de quatre millions; & il se trouva dans les coffres du Roi, soit réellement, soit en crédit, plus de quarante & un millions. Je laisse à décider la question, s'il est utile aux Etats que les Rois amassent des trésors. Si c'est une faute; ce fut celle de trois de nos plus grands Princes, de Charles V, de François I, & de Henri IV. Pour moi, il me suffit de montrer l'effet rapide & incroyable d'une économie bien ménagée.

(y) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier Ministre, cependant il travailla sur toutes les parties de l'administration. Aucune des manières de faire du bien à l'état, ne lui étoit étrangère. En 1599, il fut nommé Grand Maître de l'Artillerie. Il la trouva dans un état aussi déplorable que tout le reste. Aussi-tôt
grand

grand Homme servit la France même lorsqu'il n'étoit plus. Il prépara le siècle de Louis XIV, &

il y donna ses soins ; & dès 1604, l'Arsenal se trouva garni de cent pieces d'artillerie , de deux millions de livres de poudre , de cent mille boulets , & de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plupart des fortifications des places tomboient en ruine ; il les fit réparer , & en fit construire de nouvelles. Il n'y avoit ni ordre , ni discipline dans les troupes. On retenoit souvent la solde des soldats ; & les Officiers eux mêmes étoient mal payés. Sully fit assurer le paiement. Il établit un Hôpital militaire pour les Invalides. Il forma le plan d'une Ecole militaire pour la jeune Noblesse. De ces deux établissemens , le premier , comme on sait , a été perfectionné par Louis XIV. Le second n'a été exécuté que sous Louis XV. Ainsi les idées que jette un homme de génie , sont des germes qui souvent ne sont développés que par les siècles. Il dressa plusieurs plans de réforme pour les troupes , soit dans la guerre , soit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places & côtes de Bretagne. La Marine avant lui étoit entièrement négligée , ou plutôt elle n'existoit pas. Il conseilla au Roi de la rétablir. Il commença par faire visiter les côtes , examiner les ports , prendre des mesures pour les réparations. Il fit chercher des matelots & des pilotes , dont il excitoit l'industrie par des récompenses. On répara le petit nombre de vaisseaux qui restoient encore ; on en construisit de nouveaux. En peu de temps la France eut un très-grand nombre de galeres sur la Méditerranée. Dans l'intérieur du Royaume , Sully veilloit à une autre espece de travaux ; c'étoit ceux des bâtimens & des ponts & chaussées. Il fit réparer les grands chemins dans presque toute l'étendue du Royaume , & les fit orner d'arbres , qui subsistent encore en différens endroits où on les nomme des *Rosnis*. Le Berry lui dut un grand nombre de chaussées & de ponts qui faciliterent le commerce dans des lieux jnsqu'alors impraticables. C'est lui qui donna l'idée du canal de Briare ; & qui le fit exécuter. En 1737 , en travaillant aux écluses de ce canal , on trouva

forma Colbert. Colbert & SULLY ! Quels noms !
C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces

des médailles d'argent & de cuivre , dont l'une est empreinte des armes du Duc de Sully : une autre porte cette inscription ; 1607 , *Maximilien de Bethune, Duc de Sully, sous le regne de Henri IV, &c.* A Saint Germain , il fit bâtir le Château neuf , étendre les Jardins jusqu'aux bords de la Seine , & construire ces belles terrasses. Il présida de même aux embellissemens que le Roi fit faire à Monceaux & à Fontainebleau. Dans Paris , le Louvre fut fort augmenté. La grande Gallerie fut commencée en 1603. La place & la rue Dauphine , le Pont-Neuf , une partie de ce qui fait aujourd'hui le Pont-au-Change , un grand nombre de rues , plusieurs Quais , furent achevés ou construits. Nous jouissons aujourd'hui de tous ces travaux utiles , que Sully dirigea comme Surintendant des Bâtimens & Grand Voyer de France. Il n'y a gueres eu de grand homme d'Etat qui n'ait protégé les Lettres. Sully fit donner une pension à Casaubon qui étoit un des plus savans hommes de son siècle. En même-temps , il s'occupoit du soin de contenir deux Religions rivales , d'éteindre les restes du fanatisme , d'appaîser les dernières secousses d'un parti puissant , & qui avoit longtemps ébranlé la France. En 1604 , il fit un Mémoire dont le but étoit de réunir les Protestans & les Catholiques dans les points qui les divisoient. S'il eût réussi , il eût épargné bien du sang à la France ; & le dernier siècle n'eût pas vu des millions d'hommes porter notre industrie à nos voisins. Attentif à tout ce qui pouvoit intéresser la gloire de son maître , il veilloit même au dehors. C'étoit lui qui étoit le dépositaire des vastes projets de Henri IV. Il dirigeoit avec lui ces négociations sourdes & profondes , qui avoient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606 , il engagea les Vénitiens à prendre le Roi pour arbitre dans leur fameux démêlé avec Paul V. La même année , il conseilla au Roi de se rendre médiateur entre l'Espagne & les Pays-Bas. En 1609 , il composa un Mémoire sur l'ouvrage de la succession de Cleves , où il discute les droits de tous les Princes intéressés à

deux Hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, & peut-être dans le gouvernement des nations.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au Ministère à peu près dans les mêmes circonstances. SULLY parut après les horribles déprédations des favoris & les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit causés le regne orageux & foible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, & le Roi privé de la plus grande partie de ses revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux Princes qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant de faire de grandes choses, l'un pour la France, & l'autre pour lui-même. Tous deux commencerent par liquider le dettes de l'Etat, & les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils furent également

cette grande affaire. C'est ainsi que les vues & les soins de Sully s'étendoient à tout. Si l'on pense en même-temps aux travaux immenses qu'il faisoit pour les Finances, à tous les soins qu'il donnoit à la police intérieure du Royaume, à cette foule prodigieuse de Mémoires & d'états qu'il composoit sans cesse pour l'instruction du Roi, aux audiences qu'il donnoit tous les jours, à tous les conseils où il assistoit, à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire, à ce grand nombre de conversations si longues & si intéressantes qu'il avoit avec Henri IV, ou aura de la peine à concevoir comment un seul homme, dans un si court espace de temps, a pu exécuter tant de grandes choses.

combina la nature des divers impôts : mais SULLY ne fut pas en tirer tout le parti possible ; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de justes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception , bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichissoit & avilissoit la Cour , ôtèrent aux courtisans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser l'horrible confusion qui régnoit dans les recettes , & les gains immenses que faisoient les Receveurs ; mais dans toutes ces parties Colbert n'eut que la gloire d'imiter SULLY , & de faire revivre les anciennes Ordonnances de ce grand Homme. Le Ministre de Louis XIV , à l'exemple de celui de Henri IV , assura des fonds pour chaque dépense ; à son exemple il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications : mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc , dont SULLY n'avoit eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches & sur les habitants des villes , les remises accordées aux campagnes ; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit , cette partie importante des richesses publiques , qui fait circuler celle qu'on a , & qui supplée à celles qu'on n'a pas , paroît n'avoir pas été assez connu par SULLY , & assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des Traitants furent réprimés par tous les deux ; mais SULLY connut mieux de quelle importance il est pour un Etat de rapprocher les gains des finances , de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture. Les monnoies attirèrent leur attention : mais SULLY n'aperçut que les maux , ou ne trouva que des remèdes dangereux , Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières

qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvoit influer sur l'aisance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que SULLY ne put que désirer. L'un dans un temps d'orages, & sous un Roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devoit estimer les sciences; l'autre, Ministre d'un Roi qui portoit la grandeur jusques dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir & de développer tous les talents. SULLY entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'étoit beaucoup en sortant de la barbarie: nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le Commerce fut protégé par les deux Ministres; mais l'un vouloit le tirer presque tout entier du produit des terres; l'autre des manufactures. SULLY préféroit, avec raison, celui qui étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, & qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire: Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, & qu'il peut passer, avec les Artistes, dans tous les pays du monde. SULLY fut donc supérieur à Colbert dans la connoissance des véritables sources du commerce: mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité & des calculs politiques dans cette partie; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du Royaume, que SULLY augmenta quelquefois, par son habileté à combiner les droits d'entrée & de sortie; opération qui est peut-être un des plus savans ouvrages d'un Législateur, & où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'Etat. Il sera difficile d'égaliser Colbert dans les détails & les

grandes vues du commerce. Il sera difficile de surpasser SULLY dans les encouragements qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands Hommes, & n'ayons pas la ridicule manie d'être toujours extrêmes dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de SULLY, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes ; il diminua les tailles ; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire ; il protégea par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux ; il encouragea la population par des récompenses : mais faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles ; il n'y avoit point de richesse réelle ; l'Etat parut brillant, & le peuple fut malheureux ; l'or que le trafic faisoit circuler, ne parvenoit point jusqu'à la classe des cultivateurs ; le prix des grains baissa sans cesse, & l'on finit enfin par la disette. Tels furent & les principes & les succès différens de ces deux grands Hommes. Si maintenant nous comparons leur caractère & leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse & de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution : mais SULLY peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre de cette politique des anciens Législateurs, qui voyoit tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaste & compliquée, où il falloit sans cesse remonter de nouvelles roues ; le plan de SULLY étoit simple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes ; SULLY

attendoit plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les ressources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dût avoir d'abord plus d'éclat ; celle de SULLY dût acquérir plus de solidité. A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame , sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien , ni beaucoup de mal dans un Etat : mais la politique de l'un se sentoît de l'austérité de ses mœurs ; celle de l'autre , du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être hais , mais l'un des Grands , l'autre du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert , de la hauteur à SULLY ; mais si tous deux choquerent des particuliers , tous deux aimerent la nation. Enfin si on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils servoient, on trouvera que SULLY faisoit la loi à son maître , & que Colbert recevoit la loi du sien ; que le premier fut plus le Ministre du peuple , & le second plus le Ministre du Roi ; enfin , d'après les talents des deux Princes , on jugera que SULLY dût quelque chose de sa gloire à Henri IV ; & que Louis XIV dût une grande partie de la sienne à Colbert (x).

(x) Le parallele qu'on a osé faire entre Colbert & Sully , est fondé tout entier sur les faits. Car ce n'est que par les faits , qu'on peut connoître & juger les hommes. Tant que les Ministres sont vivants, on n'écrit gueres sur eux que des panégyriques ou des satyres. Ils sont trop puissants pour n'être ni flattés, ni hais. Mais il vient un temps où l'on discute , où l'on blâme le mal sans aigreur , où on loue le bien sans enthousiasme. Il y a même dans le Gouvernement économique , des opérations qui ne peuvent être jugées tout de suite , & dont les effets , pour être apperçus , ont besoin de temps. On convient assez généralement aujourd'hui que Colbert avoit pris une fausse route ; que le système des

On ne connoîtroit point SULLY tout entier, & l'on ignoroit que ses vertus égalerent ses talents. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même son portrait sans s'en appercevoir! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui domte la nature, qui résiste à la volupté, & se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. SULLY avoit adopté ces vertus autant par principe que par caractère (a). A la Cour il conserve l'antique

manufactures, poussé trop loin, est devenu pour la France une cause de destruction. Mais si cette erreur d'un grand homme nous faisoit fermer les yeux sur tout le bien qu'il a fait, & sur celui qu'il a voulu faire, la Nation ne mériteroit pas de l'avoir eu pour Ministre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallele. Cette matiere est immense; elle demanderoit un volume entier; & l'on ne peut ici présenter que des résultats. On remarquera seulement une différence essentielle entre les deux Ministeres. Sous celui de Sully, les Financiers ne jouirent d'aucune espece de considération ni d'autorité dans l'Etat. Sous Colbert ils furent honorés & puissants; marque certaine qu'ils étoient devenus nécessaires. Les hommes justes seront toujours en droit de reprocher à ce Ministre qu'il ait ôté à Mézeray sa pension d'Historiographe, pour n'avoir point parlé des Financiers avec assez de ménagement. Cet Ecrivain exact & rigide, dont tout le crime étoit d'avoir mis dans ses Ouvrages les principes austeres qui étoient dans son cœur, n'auroit pas sans doute été puni par Sully.

(a) Sully nous apprend lui-même dans ses Mémoires, quelle étoit sa maniere de vivre depuis qu'il fut Ministre. Il se levait à quatre heures du matin été & hiver. Les deux premieres heures étoient employées à lire & à expédier les Mémoires qui étoient tous les jours mis sur son bureau. A six heures & demie il étoit habillé

frugalité des camps. Le riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table ; mais les Cuesclins & le Bayards seroient venus s'y asseoir à

& se rendoit au Conseil qui commençoit à sept pour finir à neuf, à dix & quelquefois à onze. Il passoit le reste de la matinée avec le Roi, qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. Au sortir de là, il revenoit dîner. Sa table n'étoit, pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plupart des Seigneurs de la Cour. On lui en fit souvent des reproches. Il répondoit toujours par ces paroles d'un Ancien : *Si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis, jusqu'à un simple Paysan. L'audience étoit libre, & la réponse étoit toujours prompte. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer ses portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & se livroit au doux plaisir de la Société, avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son Ministère. Henri dans plusieurs occasions loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'Arsenal, il demanda en entrant où étoit Sully. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses Courtisans, & leur dit en riant : *Ne pensiez-vous point qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse, ou avec des Dames ?* Une autre fois, étant allé à l'Arsenal dès sept heures du matin, il trouva Sully avec ses Secrétaires occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là ?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin,* répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure,* dit Henri IV, en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là ?*

côté de lui. Le travail austere remplissoit ses journées. Chaque portion de temps étoit marquée pour chaque besoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portoit son tribut à la patrie. Ses délassemens même avoient je ne sais quoi de mâle & de sévere, c'étoit du repos sans indolence, & du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avoit formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'Etat. Ses ennemis louerent sa probité. Sa justice eût étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la Cour. Il servit la Reine qui l'opprimoit. En entrant dans les finances (b), il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens. En sortant de place, il osa défier son siècle & la postérité. Les présents qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme Ministre, il ne reçut rien des sujets; comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui étoit empreint du sceau sacré des Loix (c). On a déjà vu son in-

(b) Sully, dans ses Mémoires, donne le détail des biens qu'il possédoit lorsqu'il devint Ministre. Il vouloit que tout homme d'Etat en entrant en place en fit autant. En 1611, après s'être démis de ses Charges, il rend compte de tous ceux qu'il avoit acquis pendant son Ministère, & des moyens par lesquels il les avoit obtenus. Profession admirable & digne d'un Ministre vertueux !

(c) Il pensoit qu'un Ministre ne doit jamais rien recevoir des sujets. En 1594, il remit au Roi un présent considérable que lui avoit fait la ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du Roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des Comptes. En 1597, un Traitant eut l'audace de lui offrir un

domtable fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui , pour l'empêcher de sauver la France : il résista à tout ; il eut le courage d'être haï. La Noblesse , qui n'inspire que de la vanité aux petites ames , lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur , dont l'enthousiasme fit nos antiques Chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux (d) : il terrassa la calomnie

diamant de six mille écus pour lui , & un autre de deux mille pour son épouse. On se doute bien que c'étoit pour obtenir l'agrément d'une injustice. L'indignation fut la réponse de Sully. En 1599 , le Duc de Savoie , qui négocioit à la Cour de France pour obtenir la cession du Marquisat de Saluces , tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600 , ce Prince eut encore recours au même moyen , & tâcha de soutenir sa cause d'un portrait enrichi de diamants , qui pouvoit valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait , loua beaucoup la boîte , & les diamants , & les refusa. Il est bon de rappeler de temps en temps à notre siècle ces sortes d'actions , pour qu'on sache encore qu'elles sont possibles.

(d) Il est humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme , sans avoir à parler des complots de l'envie. Jamais personne n'y fut plus exposé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite ; mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir toute la confiance du Roi. Les Femmes , les Courtisans , les Ministres , tous se liguerent contre lui. C'est une chose remarquable qu'un Serviteur si fidele , un si tendre ami de son Maître , ait été douze à quinze fois sur le point d'être disgracié. En 1601 , on l'accusa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire , & en badina même avec lui. En 1602 , on jeta dans l'esprit du Roi des soupçons qui firent une impression plus profonde. *Car , dit Sully , il n'y a rien dont il jete plus d'effroi de se défendre , que d'une calomnie travaillée de main*

par ses vertus; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit au-

de Courtisan. Cependant il vint aisément à bout de rassurer son maître. Il ne se passa point d'année où ses ennemis ne renouvellassent les mêmes attaques; mais ce fut en 1605 qu'ils lui portèrent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis secrets, discours empoisonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obscurs & bas, inventés par la foiblesse & par la haine, furent employés pour le perdre. Insensiblement le poison agit sur le cœur du Roi, & ce Prince qui étoit trop environné d'ingrats pour ne pas soupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étoient pas, alla jusqu'à croire que Sully vouloit se faire Chef de parti. Alors l'envie loua ce Ministre pour la première fois. Elle exagéroit ses talents pour qu'ils parussent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui se passoit, hésita sur ce qu'il devoit faire. Cette fierté secrète que la vertu inspire lui faisoit regarder comme une honte, de se justifier. Cependant il prit le parti d'écrire au Roi. Sa Lettre étoit simple, mais noble, sans orgueil & sans bassesse, telle qu'un homme sûr d'être vertueux devoit l'écrire. La réponse du Roi fut courte, froide & circonspecte. Il ne lui donnoit que le titre de *mon cousin*; il avoit retranché le terme d'*ami*. Sully après cette Lettre resta tranquille, & continua à servir l'Etat, en attendant sa disgrâce. Trois mois se passèrent ainsi, pendant lesquels on fit agir de nouveaux ressorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre Sully, ne se vérifioit, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince étoit vif, mais il étoit bon & revenoit aisément sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire, jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Tous deux étoient dans la situation de deux cœurs sensibles, qui, après s'être long-temps aimés, croient avoir à se plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur est un état de tourment. Henri IV ne put le

cune occasion de leur faire du bien. Les méchants trouvoient en lui une ame inflexible & rigide, les malheureux y trouverent une ame sensible & compatissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme, & tolérant sans indifférence, il étoit l'organe du Roi auprès des protestants; il étoit le protecteur des catholiques auprès du Roi: il fut adoré à Geneve, il fut estimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon pere de famille (e); il donna un plus grand spectacle

soutenir davantage. Il étoit à Fontainebleau; & son cœur agité depuis plusieurs jours, ne cherchoit qu'à se soulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclaircissement. Sully se justifia. Le Roi lui nomma tous ses ennemis, & lui montra le plus violent des libelles qui avoient été faits contre lui. Cet entretien qui étoit également nécessaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il se passa dans une des allées du jardin. Les Courtisans qui ne pouvoient entendre, observoient de loin: on peut juger de leur agitation. Ils tâchoient de prévoir par les gestes & par l'air du visage, quel seroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il sortit de l'allée, en tenant Sully par la main, & demanda à tous les Courtisans assemblés, quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. *Je vois ce que c'est*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosni plus que jamais; & vous, mon ami*, poursuivit-il, *continuez à m'aimer & à me servir comme vous avez toujours fait.* Ces terribles paroles firent pâlir bien des visages: car ce n'étoit point là ce qu'on attendoit. Il est affreux de penser que, si dans ce moment le Roi eût disgracié Sully, les trois quarts de la Cour s'en seroient réjouis, & en eussent fait compliment au Roi.

(e) Les titres de fils, de pere, d'époux, ne sont point si tout indifférens dans l'éloge d'un grand homme. Ce

an monde , il fut l'ami d'un Roi [f]. O Henri IV ! O SULLY ! O doux épanchements des cœurs !

Sont les vertus privées qui sont presque toujours les vertus publiques ; & un homme est à la tête de l'Etat ce qu'il est dans l'intérieur de sa maison. Les premiers sentimens de la nature sont ceux qui forment l'ame : & la vertu qui gouverne , n'est que cette première honnêteté appliquée à de plus grands objets. On sent bien qu'il n'est pas ici question des talens. Il n'est que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumieres avec beaucoup de vices.

(f) L'amitié de Henri IV & de Sully est un des plus beaux spectacles que présente l'Histoire. C'est un objet attendrissant au milieu des guerres civiles , & parmi l'atrocité des factions. Sully n'avoit encore que onze ans , lorsque son pere le présenta au Roi de Navarre qui en avoit dix-huit. Le jeune enfant , un genou en terre , promit d'être toujours attaché à son nouveau Maître. On ne se doutoit point alors de tout ce que signifioit cette promesse. Sully dans les combats le servit de ses conseils , de son sang & de ses biens. En 1585 tous les chefs Calvinistes vouloient faire de la France reformée un Etat Républicain. Sully dans tous les conseils soutenoit la nécessité d'avoir un chef unique , qui donnât plus d'activité aux forces en les réunissant. Henri IV , au sortir d'un de ces conseils , le tira à part & lui dit : *M. le Baron de Rosni , ce n'est pas tout que de bien dire ; il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble ? Il n'est plus temps d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur emploient la moitié de leurs biens pour sauver l'autre. Je m'assure que vous serez des premiers à m'assister. Non , non , Sire ,* lui répondit Sully , *je ne veux point que nous mourions ensemble , mais que nous vivions , & que nous cassions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre , que j'emploierai à cela. Oh bien , mon ami ,* lui dit le Roi de Navarre en l'embrassant , *retournez-vous en donc chez vous , faites diligence , & me venez retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez , & n'oubliez pas vos bois de haute futaie. C'est*

Soins consolants de l'amitié ! C'étoit auprès de SULLY que Henri IV alloit oublier ses peines ;

ainsi que s'exprimoient ces ames naïves & guerrières. Henri sans troupes , sans argent , sans secours , ne tarda point à recevoir de Sully 40 mille livres. Peu de temps apres cet ami fidele , ayant fait un second voyage dans ses terres , lui rapporta encore 10 mille francs de la vente de ses bois. On a vu , dans les notes précédentes , comment il le servoit de son épée , & dans les négociations. On ajoutera seulement ici qu'en négociant avec un ligueur qui étoit maître d'une place importante , Sully , pour avancer le traité , sacrifia une Abbaye d'un revenu assez considérable , dont il jouissoit. Henri IV avoit un cœur fait pour sentir tout le prix de l'amitié , mais la politique lui faisoit presque un devoir de paroître indifférent. Les Catholiques étoient jaloux qu'il aimât un Huguenot ; les Protestans , qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV & Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réserve , & de ne se parler qu'avec froideur. Souvent même le Roi se cachoit pour l'entretenir , mais dans le particulier il régnoit entr'eux la plus douce familiarité. En 1592 Sully détermina le Roi à se faire Catholique ; car il étoit persuadé qu'on peut se sauver également dans les deux Religions. Henri IV affermi sur le Trône n'en aima pas moins celui qui l'avoit aidé à y monter. Ce bon Prince n'avoit pas besoin d'être malheureux , pour être sensible. Les Lettres seules qu'il écrivit à Sully sur les affaires , sont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquoit tous ses chagrins , tous ses plaisirs , & jusqu'aux plus petits détails de sa vie. *Mon ami , lui mandoit-il un jour , venez me voir , car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein , pourquoi j'ai affaire de vous.* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau : *Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'acheterois beaucoup votre présence , car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur , & par les conseils duquel je reçois du soulagement.* On ne se lasseroit point de transcrire tous ces témoignages de la sensibilité d'un Roi. Il pre-

c' étoit à lui qu'il confioit toutes ses douleurs. Les larmes d'un grand Homme couloient dans

uoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit Sully & sa famille. Un jour il fut qu'un des fils de Sully étoit malade , il lui envoya aussi-tôt son premier Médecin , & lui écrivit : *Vous savez que je ne vous aime point assez peu , pour que je n'y allasse moi-même si ma présence y étoit nécessaire.* Sully de son côté aimoit le Roi comme l'ami le plus tendre. Il s'empressoit à le consoler dans tous ses chagrins. On sait que Henri IV en eut de toute espece. Outre l'embarras des affaires , & l'ennui du trône , il essuya toutes sortes de peines , & par les complots de sa Cour , & par l'ingratitude de ses Sujets , & par les orages mêmes qui troubloient sa maison. Il eut plusieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adoroit. C'étoit dans ces moments-là que Sully suspendoit toutes les affaires pour consoler son ami. Dans ses maladies il ne le quittoit point. En 1598 on crut que le Roi mourroit. Il avoit une fièvre terrible , avec des redoublements. Ce Prince crut lui-même qu'il n'en réchapperoit pas. *Mon ami* , disoit-il à Sully dans un de ces moments , *je n'appréhende point du tout la mort ; vous le savez mieux que personne , vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'étoit si facile de m'exempter ; mais je ne nierai pas que je n'aie regret de sortir de la vie sans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étoient mes enfants , en les déchargeant d'une partie des impôts , & en les gouvernant avec douceur.* Tels étoient les sentiments que Sully recueilloit de la bouche de ce bon Roi mourant. Une réflexion bien naturelle en lisant tout ceci , c'est que ce fut un grand bonheur pour la France , que ces deux ames se soient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV , est connue de tout le monde. Il n'étoit pas moins austere pour son maître que pour lui-même. On en trouve mille traits dans ses Mémoires ; je n'en citerai qu'un , c'est celui de la promesse de mariage faite par le Roi à Mademoiselle d'Entragues. Le Roi la lui montra pour lui demander son avis. Sully la prit , la lut & la mit en pieces sans rien dire. *Comment morbleu* , dit Henri IV , *que pré-*

le sein d'un ami. La franchise guerrière & la douce familiarité assaisonnaient leurs entretiens. Il n'y avoit plus de sujet ; il n'y avoit plus de Roi ; l'amitié avoit fait disparaître les rangs. Mais cette amitié si tendre étoit en même-temps courageuse & sévère de la part de SULLY. A travers les murmures flatteurs des courtisans , SULLY faisoit entendre la voix fiere & libre de la vérité. Il estimoit trop Henri IV , il s'estimoit trop lui-même , pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un & corrompu l'autre , étoit indigne de tous deux. Aussi osa-t-il souvent déplaire à son maître. Je n'entrerai point dans le détail & de ses actions & de ses paroles. Il en est qui ne sont pas faites pour être senties dans des siècles corrompus. Les ames foibles les appelleroient téméraires ; les ames basses les jugeroient criminelles ; mais l'homme vertueux les honorera toujours , comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que l'idée seule de SULLY étoit pour Henri IV, ce que la pensée de l'Etre suprême est pour l'homme juste ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce si sublime ait été si-tôt interrompu ! Faut-il qu'un tel Roi & un tel Ministre aient si peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où SULLY entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le Roi est assassiné ; le Roi n'est plus ; où un serviteur fidele,

tendez-vous donc faire ? Je crois que vous êtes fou. Il est vrai , Sire , lui répartit Sully , je suis fou ; & plutôt à Dieu que je le fusse tout seul en France. Voilà qui peint mieux un caractère que tous les discours du monde.

témoin du patricide, lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de sang ! où SULLY à travers les cris , les sanglots , les gémissements & les larmes d'un peuple immense, se précipita vers le Louvre , pour y voir , pour y embrasser encore une fois le corps de son ami & de son maître ; où il serra dans ses bras , où il inonda de ses pleurs , où il pressa mille fois contre sa poitrine palpitante , le jeune enfant , foible héritier de ce malheureux Prince ! Mais quels furent ses sentiments , lorsque dans le Palais dont toutes les murailles étoient couvertes par le deuil & la mort , dans ce même Palais où étoient encore déposés les déplorables restes du Roi , presque aux pieds de sa tombe , & à la lueur des torches funebres , il aperçut la joie de la nouvelle Cour , joie plus cruelle pour lui , que s'il avoit vu enfoncer le couteau , & le sang de Henri IV couler sous ses propres yeux ! Dès ce moment il prévint tout ; il vit que la France étoit assassinée avec son maître. Cependant il aimoit trop l'Etat pour l'abandonner à ses nouveaux tyrans. Il lutte ; il combat encore ; il ose prononcer les noms de devoir & de justice : mais tout étoit changé ; les choses en étoient venues à ce point , où les vertus d'un grand homme ne font que rendre son siècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal , il ne lui reste que la gloire de n'en pas devenir complice [g]. Il se dépouille

(g) Henri IV fut assassiné le 14 Mai 1610. Dès ce moment toute l'administration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraser le peuple pour enrichir les Grands. Les finances amassées par l'économie , furent dissipées par les profusions. La Cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles , d'intrigues , de bassesses & de noir-

de ses charges ; il quitte la Cour , & emporte avec lui ses vertus , ses services & l'ingratitude des hommes.

L'histoire a peint des Sages dans la retraite , des Héros dans l'oppression ; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de SULLY dans le malheur. C'étoit la dignité de la vertu même , sur laquelle & les hommes , & les Cours , & les Rois ne peuvent rien. La grandeur , qui étoit

œurs politiques. Sully pénétré de chagrin , voulut se retirer : mais sa famille qui étoit bien aise d'avoir un homme puissant , l'en empêcha. Enfin ses yeux se lassèrent de voir tant de maux. Le 16 Janvier 1611 , il se démit de ses charges de Surintendant des Finances & de Gouverneur de la Bastille. Il quitta pour jamais la Cour , & se retira dans ses Terres. La faveur publique le suivit dans sa chute. En sortant de Paris , il fut accompagné de plus de trois cents chevaux qui l'escortèrent par honneur. C'étoit le triomphe de la vertu en partant pour l'exil. Le 27 qui étoit le lendemain de sa démission , la Reine en considération de ses services , lui envoya un brevet de cent mille écus. Il sembloit que ce fût le prix dont on vouloit payer sa retraite. Il eût été honteux à Sully de l'accepter. Aussi le refusa-t-il. A peine eut-il passé quelques jours dans sa Terre , qu'il apprit qu'on songeoit à profiter de sa retraite pour le perdre. On osoit parler de lui faire son procès. Il fallut qu'un homme qui s'étoit pendant vingt ans immolé à l'Etat , descendit à se justifier. Il écrivit à la Reine ; & la Reine par bonheur épargna un outrage à la Nation. Plusieurs années après , un homme de la Cour lui ayant acheté pour 1200000 liv. de terres qu'il ne paya point sur le champ , n'eut pas honte , lorsque la guerre fut déclarée aux Protestants , de demander au Roi la confiscation de tous ses biens. Voilà de ces traits qui pourroient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes , si rien pouvoit dégoûter le vrai citoyen. Colbert ne fut-il pas aussi abhorré de la France ? Et le peuple ne voulut-il pas le déterrer , pour le trainer dans les rues ?

dans son ame, se répandoit sur toute sa maison. Un nombre prodigieux de domestiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes, un luxe non de frivolité, mais de magnificence, un appareil imposant & majestueux, le respect de mille vassaux, la subordination d'une famille illustre, des appartements immentes, & où les belles actions de Henri IV étoient représentées avec celles de son Ministre, des parcs où régnoit la simplicité & la grandeur; au milieu de tous ces objets, SULLY en cheveux blancs, conservant les modes antiques, portant sur sa poitrine l'image sacrée de Henri IV, la sainte gravité de ses discours, la majesté de ses regards, le siege plus élevé qui le distinguoit au milieu de ses enfants, l'accueil honorable que recevoient dans sa maison tous les vieillards, le silence mêlé de crainte, & le respect religieux des jeunes gens que leurs peres conduisoient par la main pour voir ce grand Homme; tout cela réuni, sembloit offrir quelque chose de plus qu'humain, & portoit dans les cœurs je ne sais quelle émotion involontaire qui élevoit l'ame en l'étonnant. O cœurs trop différentes des nôtres! C'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite, sans se plaindre des hommes, ni de leur injustice, pleurant son ancien Roi, fidele au nouveau, estimé & haï de Richelieu, ayant survécu à tout, excepté à la vertu. Elle descendit avec lui dans sa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'État, & le reste auroit pu l'être [h].

(h) La retraite de Sully dura trente ans, pendant lesquels il ne parut presque jamais à la Cour. Louis XIII,

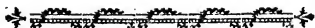
Un mausolée élevé à sa cendre nous a conservé les traits & la figure de ce grand Homme ;

L'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires , il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtisans cherchèrent à le tourner en ridicule sur son habillement qui n'étoit plus de mode , sur son maintien grave & sur ses manières. Sully s'en aperçut , & dit au Roi : *Sire , quand le Roi votre pere , de glorieuse mémoire , me faisoit l'honneur de me consulter sur ses grandes & importantes affaires , au préalable il faisoit sortir tous les bouffons & baladins de Cour.* Quel homme ! Il étoit né le 13 Décembre 1560. En 1580 il fut fait Chambellan du Roi de Navarre , avec 2000 liv. d'appointements. En 1594 Secrétaire d'Etat. En 1596 Membre du Conseil des Finances. En 1597 Gouverneur de Mante. En 1599 Surintendant des Finances, Surintendant des fortifications & des bâtimens, Grand-Voyer , & Grand Maître de l'Artillerie. En 1601 Gouverneur de la bastille. En 1603 Ambassadeur en Angleterre & gouverneur du Poitou. En 1606 Duc de Sully , Pair de France , & Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine. En 1611 il quitta la Cour & le ministère des Finances. En 1634 il fut fait Maréchal de France. Il mourut à Villebon le 22 Décembre 1641 , âgé de quatre-vingt-un ans. La Duchesse de Sully son épouse , lui fit ériger en 1642 une statue d'un très-beau marbre blanc , exécutée par un des plus fameux Sculpteurs d'Italie. Elle est placée dans un Cabinet du Château de Villebon. Ce n'est pas là , sans doute , qu'elle devoit être. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût dans la Capitale exposée aux yeux de tous les citoyens ? La même année , on lui éleva un Mausolée à Nogent-le-Rotrou , dit le Bethune. C'est-là qu'il est enterré avec la Duchesse de Sully , son épouse , qui mourut à Paris en 1659 , âgée de quatre-vingt-dix-sept ans.

Qu'il me soit permis en finissant de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été assassiné , & qu'il eût vécu selon le cours ordinaire de la nature , il auroit pu régner aussi long-temps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des Finances ;

mais la partie la plus noble de lui-même nous a été transmise par un monument plus durable & plus auguste. Son ame éternellement empreinte dans ses mémoires, ira à jamais étonner & instruire les siècles. C'est-là que son génie respire. Là brûle encore ce feu sacré qui l'animoit pour la patrie. C'est de là que ce feu s'est répandu dans l'ame de Colbert. C'est de là qu'aujourd'hui encore partira peut-être une étincelle, pour aller embraser quelque-une de ces ames que la nature tient en réserve pour chaque siècle. Les titres & les terres de SULLY ont passé à ses descendants : ses vertus sont un héritage qui appartient à tout le monde. Il est à celui qui osera s'en saisir. Qui parmi nous aura ce courage ? S'il en est un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille, & à cette faveur populaire, qui est l'idole des ames foibles. Il faut qu'il sache qu'un grand Ministre est la victime de l'État, & que l'art de faire le bien n'est que trop souvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il est digne de sauver la patrie, il aura d'autres récompenses, qui peut-être méritent d'être comptées ; il aura, comme SULLY, le suffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage honorable de son propre cœur, les justes éloges de la postérité, & le regard de l'Etre éternel.

Louis XIII n'eût pas régné ; Richelieu probablement n'eût pas été Ministre ; il fût resté peut-être dans la classe des hommes obscurs ; la face de l'Europe eût été changée ; & sans offenser le génie d'un grand Homme, la France eût été bien plus heureuse, parce que ce qui est utile, est toujours au-dessus de ce qui est grand. Il n'y auroit eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le ministère de Sully & celui de Colbert.



É L O G E

D E R E N É

D E S C A R T E S.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie
Françoise en 1765.

LORSQUE les cendres de DESCARTES, ne en France & mort en Suede, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stockholm à Paris; lorsque tous les Savants rassemblés dans un temple, rendoient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, & qu'un Orateur se préparoit à louer devant cette assemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet Eloge funebre. Sans doute on pensoit alors que les Grands seuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de donner à la Nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la distinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet Eloge. Puisse-t-il être digne & de celui à qui il est offert, & des Sages qui voudront l'entendre! Peut-être au siècle de DESCARTES on étoit encore trop

près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les Philosophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES, mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces Rois détrônés qui, sur les ruines même de leur Empire, paroissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie & la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoissances, & recréé l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoissance, par intérêt même; car si la vérité est un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce seroit aux pieds de la statue de Newton qu'il faudroit prononcer l'Eloge de DESCARTES, ou plutôt ce seroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui seroit capable de mesurer la carrière parcourue avant lui? Aussi simple qu'il étoit grand, Newton nous découvroit toutes les pensées que les pensées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités stériles & pour ainsi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature: il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Anglois, vous avez été plus loin que DESCARTES; mais DESCARTES vous a frayé la route. Quoi! parce que Magellan a fait le tour du globe, compterez-vous pour rien les travaux de Colomb, parce qu'il n'a découvert que les bords du nouveau monde?

Tout dans cet ouvrage sera consacré à la vérité, à la philosophie, à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma Nation, qui ne me pardonneroient point l'Eloge d'un Philosophe vivant; mais DESCARTES est mort,

&c

& depuis cent quinze ans n'est plus ; je ne crains ni de blesser l'orgueil , ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES , pour voir ce que l'esprit d'un pauvre homme a ajouté à l'esprit humain , il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie & des sciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma , & comment elle prépara cette étonnante révolution qui influera sur le reste des siècles. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées. Ses erreurs même auront je ne fais quoi de sublime & de grand. On verra l'esprit humain frappé d'une lumière nouvelle , se réveiller , s'agiter & s'élancer sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout du monde à l'autre. Cependant au milieu de ce mouvement général nous reviendrons sur DESCARTES ; nous contemplerons l'homme en lui ; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur , & nous finirons peut être par répandre des larmes sur ceux qui , pour le bien de l'humanité & leur propre malheur , sont condamnés à être de grands Hommes.

La Philosophie (1) , née dans l'Égypte , dans l'Inde & dans la Perse , avoit été en naissant pres-

(1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature ; on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui avant Descartes s'étoient élevées & écroulées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances ; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes ; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes ; comment ces idées se sont

que aussi barbare que les hommes. Dans la Grece , aussi féconde que hardie , elle avoit créé tous ces

perfectionnées peu-à-peu ; quels sont les siècles dans lesquels la Philosophie a fait quelques pas ; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir , il faut le placer entre tous les Philosophes qui l'ont précédé , & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il tient des uns , & ce que les autres tiennent de lui : ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes. La philosophie née de nos besoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime , est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête , & sentit autour de lui la nature , il sortit de lui-même , il voulut voir & observer. Dès ce moment des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connoître. L'Egypte eut ses Prêtres philosophes , la Perse ses Mages , l'Inde & l'Ethiopie ses Gymnosophistes , l'Assyrie les Chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares , & les Celtes sauvages eurent , comme les Orientaux , des Prêtres de la nature qui cherchoient la philosophie dans les forêts & sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein , portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des observations astronomiques. Les Disciples d'Atlas découvrent par les phases de la Lune le principe de sa lumière. On partage le temps , & l'on règle l'année sur le cours du Soleil. La Géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde & la Perse deviennent aussi le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards autour de lui. Il commence à distinguer les propriétés des corps , & jette les fondemens de l'Histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance , n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces , n'est qu'ambitieux & foible ; il s'élance , il retombe , & chaque effort est suivi d'une chute. Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit , avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit , ne lui donne l'idée , ni de création , ni d'anéantissement. On n'ad-

systèmes fameux qui expliquoient l'univers , ou par le principe des éléments , ou par l'harmonie

mit donc qu'une seule substance éternelle & infinie , indivisible , quoique divisée , dont le fond étoit immuable , mais qui avoit des modifications passageres. La partie la plus pure formoit l'Etre suprême : les corps célestes & les génies étoient la seconde émanation de cette essence : enfin la lie de la matiere avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchainement nécessaire de causes & d'effets. La terre ensevelie sous les eaux , masse informe & bourbense , pénétrée par le Soleil , & agitée par les secousses de l'air , se découvre , devient féconde , développe ses germes & produit des masses organiques. Mais la terre s'épuise & se consume. Elle éprouve des révolutions & des embrasemens. Tout se déboîte & redevient chaos. Là finit la grande année du monde , qui doit être suivie d'une renaissance générale de l'univers. Telle étoit la philosophie des Orientaux , adoptée en partie par les Egyptiens , gravée en hiéroglyphes sur des colonnes , ou déposée dans les Temples sous la garde des Dieux. Bientôt par des voyages savants elle est portée de l'Egypte dans la Grece. Thalès le premier a l'esprit de système , & rassemble en un corps toutes les connoissances isolées. Il avoit lu dans les cieux , il avoit perfectionné la géométrie ; il osa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foiblesse dans l'esprit humain. Il commence par donner à la matiere la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame invisible & active qui organise ses moindres parties. Il admet l'eau pour principe universel. Cet élément est la source de la fécondité , & la base de tous les corps. La Secte Ionique soutient , altere ou modifie les sentimens de son Maître. L'univers est l'infini ; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini est immuable & tout. Les êtres créés n'agissent point. L'ordre éternel ne fait que se développer ; & chaque être est entraîné par le mouvement général. L'eau , l'air , le feu , la terre sont tour-à-tour admis comme souverains de la nature , & quelquefois tous quatre ensemble. Sous Anaxagore la philosophie entrevoit une

des nombres , ou par les idées éternelles , ou par des combinaisons de masses , de figures & de

Intelligence suprême. Plus de hazard ni de fatalité aveugle. La matiere est partagée par Dieu même en des millions de particules , éléments inaltérables des corps & semblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties similaires , mais divisées , tendent à se réunir pour former les différents êtres dont elles sont les principes. Tandis que Thalès éclaire l'Ionie , Pythagore porte dans l'Occident les lumieres de l'Inde & de la Perse. Il enseigne le vrai système de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le Soleil est immobile , que la terre tourne , que les étoiles fixes sont autant de Soleils dispersés dans l'espace , & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préside aux cours des astres , & les regle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit , premier fruit d'une fausse application de la géométrie à la physique : & l'esprit humain , pendant des siècles , croit voir dans de vains calculs arithmétiques , l'essence même de Dieu , & les mysteres les plus profonds de la nature. L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité , mais qui désespérant de la trouver dans les cieux , la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution : esprit supérieur à son siècle comme Descartes , ennemi comme lui de la science des mots , comme lui secouant les erreurs , bravant les opinions , cherchant l'évidence , comme lui créateur d'une méthode , & inventeur d'une philosophie nouvelle. Mais l'homme trop ignorant & trop hardi , ne pouvoit consentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pithagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime , élevé au-dessus des sens & de la matiere , dessinant un monde intelligible , image & production du premier Etre, son idée incréée, plan & modele de tout ce qui existe & qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle , manifestée au dehors. L'être intellectuel est inaltérable &

mouvements , ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matiere. Dans Alexandrie , & à

parfait. L'être matériel incapable d'une stabilité d'essence , change , tombe , s'élève , naît , meurt , se détruit & se reproduit sans cesse. De ce mouvement continu & rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matiere. On ne peut donc ni la saisir , ni la connoître : la vérité n'est que pour Dieu , la vraisemblance pour l'homme. Dès ce moment , l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain , comme une vague flottante , est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matiere est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la Secte Éléatique , toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît , rien ne vit , rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette Secte , & il proscriit également toutes les vérités physiques ou morales. Nouvelle révolution. Les mouvements renaissent. Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions , & errants dans le vuide , se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe , que tous les corps qui ont un mouvement circulaire tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvements. De l'assemblage des atômes resultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes : Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif & divin. La vie circule avec le mécanisme , & les mondes s'arrangent. Cependant , tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un Empire qui doit s'élever & tomber avec lui , le Précepteur d'Alexandre en fondeoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît. Tout change. La matiere , la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matiere , sujet éternel & passif , tend sans cesse au mouvement : elle appelle la forme , principe actif , qui vient s'unir à elle , & constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la

la Cour des Rois , elle avoit perdu ce caractère original & ce principe de fécondité que lui avoit

matiere devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature , comme une forme invisible , est répandue dans la masse universelle ; elle la domine , elle l'agite , elle l'assujettit impérieusement à toutes les formes & se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent & se détruisent tour à tour. De-là les changements des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieus. Mille vertus secretes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systêmes que la Grece enfanta sur l'univers. Mille Sectes rivales naissent de ces principales Sectes ; elles se subdivisent comme de petits Etats formés d'une grande Monarchie. Au milieu de tant d'opinions , la philosophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'observer , on cherchoit la premiere essence des choses. Les hommes de génie égarés par des idées métaphysiques brillantes , déduisoient d'un principe arbitraire toute la constitution du monde. Loin de s'assujettir à la marche de la nature , ils commandoient à la nature de suivre la leur. La foule des Disciples n'étoit que des troupeaux obéissans. On respectoit un Maître qu'il eût fallu juger. Toutes les Ecoles se combattoient. De-là les disputes éternelles , les questions frivoles ou obscures , les arguments captieux , l'entêtement des préjugés , la fureur des partis , l'orgueil de paroître savant plutôt que de l'être , tous obstacles invincibles à la découverte de la vérité. Cependant Athenes , le séjour & le centre de la Philosophie , dégénere ; son gouvernement se corrompt ; les révolutions amènent l'esclavage. La Philosophie se tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'Histoire des Philosophes Grecs , on les explique , on les commente , sans aller au-delà. Dans Rome , même stérilité. La langue formée par des Orateurs & des Conquérans , se refuse même aux idées abstraites. Les Philosophes honorés & avilis , bannis & rappelés , égorgés ou placés sur le thrône , au milieu de tant de révolutions & de sang , conservent

donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des esclaves, elle avoit été également sté-

le dépôt des connoissances sans l'augmenter. On a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les Ecclésiastiques naissent dans Alexandrie. On choisit sans inventer ; & il se forme une philosophie nouvelle, du débris de toutes les anciennes. La superstition s'étend avec l'esfroï qu'inspirent les Tyrans. La philosophie théurgique élève sa tête hideuse. On prodigue les enchantemens & les mystères. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies inventés par Platon s'étend ; & on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieus ou les enfers. Un Platonisme plus pur s'insinue dans l'Eglise naissante ; & les ouvrages du Disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel à côté des Livres sacrés. Bientôt après, l'Empire se divise. Rome tombe. L'Europe est en proie aux Barbares. La philosophie s'anéantit dans l'Occident. Elle se soutient encore dans l'Empire de Byzance. Mais cet arbre desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des Philosophes Grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir. Les révolutions se succèdent, & les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes. Alors la connoissance des cieus renaît. De nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparoissent. La chymie commence à analyser les corps. Pendant quatre siècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde ; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînoit les esprits. Platon avoit soumis les premiers Chrétiens ; Aristote subjugué les Arabes. Accoutumés à croire & à servir, ils se soumettent aux Livres d'Aristote, comme ils s'étoient soumis à l'Alcoran. Ils adoroient ce Philosophe, comme ils adoroient leurs Califes. O avilissement de l'esprit humain ! Il semble que sa liberté soit un poids qui l'accable. Aristote regne sur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perse, comme en Afrique & dans l'Espagne.

rile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter l'imbécille curiosité des Princes, ou à lire dans les astres la

Vers le onzieme siecle, la Scholastique s'étend sur tout l'Occident. Elle y prend naissance au milieu de la barbarie. Aristote s'empare encore de ce nouvel Empire. Mais on n'en fait pas même assez pour adopter ses erreurs. Ses sentiments défigurés par les Arabes, sont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mélange des plus méprisables subtilités, les obscurcit encore. Cet état dura cinq siecles. Heureusement il se fit une révolution. Des Tartares en précipitant les Goths sur l'Occident, y avoient étouffé la philosophie. D'autres Tartares sous le nom de Turcs la font renaître. La chute de Constantinople donne une secousse, & fait refluer les Grecs sur l'Italie. La nature se réveille après mille ans. De nouvelles lumieres se répandent. Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais sous tant de ruines, la route de la vérité s'est perdue. On se tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les mysteres de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Aristote s'affermit de nouveau; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le seul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philosophie jusqu'au commencement du dix-septieme siecle, époque à peu près de la naissance de Descartes. On voit que la connoissance générale du monde étoit très-peu avancée, si même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoissances certaines sur plusieurs objets. De ce nombre étoient les observations astronomiques faites en Grece, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'astronomie, il suffit de bien voir & de calculer: Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siecle en siecle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvoient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimede, Pappus & Diophante: En mécanique, plusieurs inventions admirables d'Archimede:

chûte des Tyrans. Dans les premiers siècles de l'Eglise, vouée aux enchantements & aux mystères, elle avoit cherché à lier commerce avec les Puissances ou célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave & par sa Religion & par son Gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde & insensé, que consacroit le fanatisme & qu'adoroit la superstition. Enfin, à la renaissance des Lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, pros crit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux Nations ce qu'elles devoient croire. Ses Ouvrages étant plus connus, les erreurs étoient plus adorées. On négligeoit pour lui l'Univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à se

En médecine, les ouvrages d'Hipocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art : En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles : Enfin sur l'Histoire naturelle, le Livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail ; & surtout le Traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savants hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit avec orgueil des mots obscurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit faits pendant trente siècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps cinq ou six hommes qui ont pensé & créé des idées; & le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'artisan, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité, il y a eu des Nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la pensée originale se perd, comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'abyme sous terre, & qui ne reparoit qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieus & sur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penser par soi-même est-il réservé à un si petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaisons d'idées sont-elles bornées par la nature, & s'épuisent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général de toutes les facultés, il falloit un homme qui remontât l'espece humaine, qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement; qui se feroit du don de penser; qui vît ce qui étoit fait, ce qui restoit à faire; & pourquoi les progrès avoient été suspendus tant de siècles; un homme qui eût assez d'audace, pour renverser, assez de génie pour reconstruire, assez de sagesse

pour poser des fondemens sûrs, assez décla-
 pour éblouir son siècle & rompre l'enchantement
 des siècles passés, un homme qui étonnât par
 la grandeur de ses vues; qui se crût capable de
 composer ou de décomposer le monde, de juger
 sa constitution, d'entrevoir ses principaux res-
 sorts, de suivre leur enchaînement & leur liai-
 son avec les ressorts particuliers; un homme en
 état de rassembler tout ce que les sciences avoient
 imaginé, ou créé, ou découvert dans tous
 les siècles, & de réunir toutes ces forces disper-
 sées pour en composer une seule force, & com-
 me un levier unique avec lequel il remuât l'Uni-
 vers; un homme d'un génie actif, entreprenant,
 libre, étendu, profond, qui désignât le but &
 qui traçât la route, qui seul & sans guide fran-
 chît par-dessus les précipices un intervalle immen-
 se, & entraînât après lui le genre humain. Cet
 homme devoit être DESCARTES. Ce seroit sans
 doute un beau spectacle de voir comment la na-
 ture le prépara de loin & le forma; mais qui peut
 suivre la nature dans sa marche étonnante? Il y a
 sans doute une chaîne des pensées des hommes
 depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne
 qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande,
 que celle des êtres physiques. Les siècles, ont in-
 flué sur les siècles, les Nations sur les Nations,
 les vérités sur les erreurs, & les erreurs sur les vé-
 rités. Tout se tient dans l'Univers. Mais quel au-
 tre que Dieu peut tracer la ligne, & marquer les
 points de communication du premier Philosophe
 du monde, soit de l'Inde, soit de la Chaldée,
 jusqu'à DESCARTES? L'homme du moins peut
 entrevoir ce rapport général, il peut dire que
 sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le mon-
 de, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé
 la route de la vérité. Ainsi chaque philosophe

en s'égarant avançoit le terme fixé par la nature. Mais laissant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le siècle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former en influant sur son génie.

Et a'abord j'apperçois dans l'Univers une espèce de fermentation générale. La nature semble être dans un de ces moments de crise où elle fait les plus grands efforts. Tout s'ébranle, tout s'agite. On veut par-tout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la sphere humaine (2).

(2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en apperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième & le dix-septième furent marqués par de grands changements & de grandes découvertes. Navigation, Commerce, Politique, Sciences, Belles-Lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans & actifs, qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vasco de Gama en 1497. Conquête du Mexique par Cortez en 1518; du Pérou par Pizarre en 1525. Expédition de Magellan vers les Terres australes en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etablissement du Protestantisme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai système du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, Gentilhomme Danois dépensa plus de cent mille écus à l'Astronomie; mort à Prague en 1601. Képler Astronome Allemand, Auteur des fameuses loix sur le cours des planettes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, Religieux. Le premier Téléscope formé par Jacques Mélius, Hollandois en 1609. Galilée, Auteur de plusieurs belles

Valco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare subjuguent des Contrées immenses & nouvelles. Magellan cherche les Terres australes. Drak fait le tour du monde. L'esprit de ces découvertes anime toutes les Nations. De grands changements dans la politique & les Religions ébranlent l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Cette secousse se communique aux sciences. L'astronomie renaît dès le quinzième siècle. Copernic rétablit le système de Pythagore & le mouvement de la terre ; pas immense fait dans la nature ! Tycho - Brahé ajoute aux observations de tous les siècles ; il corrige & perfectionne la théorie des Planètes , détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes , démontre la région que les Comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le Législateur des cieux paroît ; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui , & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit encore de plus grands secours. Les temps sont arrivés. Les verres concaves & convexes , inventés par hasard au treizième siècle ,

découvertes en Astronomie , & de la théorie du mouvement dans la chute des corps , mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon , Baron de Vérulam , né à Londres en 1560 , mort en 1626 ; on fait tout ce que les sciences lui doivent , & quelles vues il avoit , principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là , & les travaux de tous ces hommes célèbres ont contribué à former Descartes. Quelques Auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les Ouvrages de Bacon ; & il nous dit lui-même dans une de ses Lettres , qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est , il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

sont réunis trois cent ans après & torment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands Navigateurs faisoient sur les mers : il aborde à de nouveaux mondes. Les Satellites de Jupiter sont connus. Le mouvement de la terre est confirmé par les phases de Vénus. La géométrie est appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chute des corps est mesurée ; on découvre la pesanteur de l'air ; on entrevoit son élasticité. Bacon fait le dénombrement des connoissances humaines & les juge. Il annonce le besoin de refaire des idées nouvelles , & prédit quelque chose de grand pour les siècles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant sa naissance ; & comme par la boussole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe , par le télescope rapproché de la terre les dernières limites des cieux ; par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les esprits , d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit disposé pour une révolution. Déjà est né (3) celui qui doit faire ce grand change-

(3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'Eloge, naquit à la Haie en Tourraine le 30 Mars 1596. de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit en dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves Gentils-hommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fideles au Roi & à l'Etat. Son pere, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe, profession qui n'est mise au-

ment. Il ne reste à la nature que d'achever son ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordi-

dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails ; c'est pour honorer la famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des peres aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres ? Depuis que le pere de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendants y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des Charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Chateaugiron dernière de la famille vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec le fameux Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, niece du Philosophe, célèbre par les graces de son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

(4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible ; & les Médecins ne manquerent pas de dire qu'il mourroit très jeune : cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mere presqu'en naissant, il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui fit une pension viagere qui lui fut payée exactement jusqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croient que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son pere ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes alloit au-devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déjà on l'appelloit le Philosophe. Il demandoit les causes & les effets de tout, & savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut

naires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point

mis au College de la Flèche. Son imagination vive & ardente fut la premiere faculté de son ame qui se déploya. Il cultiva la poésie avec transport. Il créoit des images en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature ; & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours, & peu de temps avant sa mort il fit des vers françois à la Cour de Suede. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, & que Leibnitz eut avec lui. Il aimoit aussi beaucoup l'Histoire, & passoit les jours & les nuits à lire ; mais cette passion ne devoit pas durer long-temps. On a une premiere avidité qu'on se hâte de satisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Descartes. Il étoit encore à la Flèche en 1610, lorsque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la Chapelle des Jésuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre Gentilshommes qui allerent au devant de ce triste dépôt. Il étudioit alors en philosophie. Il y fit des progrès qui annoncerent son génie ; car au lieu d'apprendre, il doutoit. La logique de ses Maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles, ou dangereux ; il s'occupoit à l'en séparer, comme le Statuaire, dit-il lui-même, travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui est informe. Leur métaphysique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur physique par l'obscurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques seules le satisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme qui avoit besoin de connoître. Quelques Auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au College, la mesure *analyse*. Ce seroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-

d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui même ; elle consiste presque toujours à détruire la première. DESCARTES, par celle qu'il reçut, jugea son siècle. Déjà il voit au-de-là. Déjà il imagine & pressent un nouvel ordre des sciences. Tel, de Madrid ou de Genes, Colomb pressentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit sur cette ame & la dispoisoit insensiblement aux grandes choses, y

cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes étoit déjà assez avancé pour voir qu'il ne savoit rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommoit Savants, il apprit à mépriser ce nom. De-là au mépris des sciences il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres, & l'étude ; & celui qui devoit créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connoissances. Voilà à peu près tout ce que nous savons des premières années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'esprit humain, après cinq ou six mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne seroit peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des Hommes célèbres. Ce seroit une espèce de physique expérimentale sur les ames qui auroit son utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes, & peut-être à la fin pourroit-on former un système complet qui auroit ses règles générales & particulières selon les Gouvernements, les Religions, les climats, la force ou la faiblesse des organes, la trempe des caractères & des esprits, les rangs des citoyens, & les différents buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi éloigné d'un pareil système, qu'on l'est du système général du monde. Tout ce qui tient à l'homme est presque aussi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

avoit mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut là peut-être son premier ressort. Elle y ajoute ce desir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles & à toutes les nations ; desir qu'on ne s'étoit point encore avisé de calomnier. Elle lui donne ensuite, pour tout le temps de sa jeunesse, une activité inquiète (5) ; ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame immense que rien ne remplit encore, & qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promene dans l'Europe entière, & fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spectacles (6). Elle lui pré-

(5) Il étoit impossible que Descartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614, il fit à Paris l'essai d'une liberté dangereuse ; mais son génie lui donna bientôt une secousse en sens contraire. Tout à coup il rompt avec ses amis & ses connoissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du Fauxbourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne de sa retraite, & y passe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude & inconnu presque à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'un ami le rencontra par hazard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusques chez lui, & le entraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce seul trait du caractère de Descartes, & de la passion que lui inspiroit l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes fassent jamais rien de grand.

(6) Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands Philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie & à s'instruire en Egypte. Solon recueillit des connoissances chez tous les peuples savants. Pythagore étudia sous Phérocide & sous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la

sente, en Hollande, un peuple fier qui brise ses chaînes & devient libre, le fanatisme germant au

Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crete, tout le Péloponese & les principales Villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs Villes de Grece, fit le voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ses voyages des connoissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres; & l'Imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliotheque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? Les idées acquises par une réflexion froide & lente au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives & aussi fortes que celles qui naissent du grand spectacle du monde? L'homme qui lit, croit sur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même; il interroge la nature, & peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modele. Ajoutez que chacun a sa maniere de voir & de saisir les grands résultats; & la maniere de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son ame à bien voir & à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de son génie: on ne la connoît dont point, si on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit-là la grande maxime de Descartes. Il seroit à souhaiter que tous les Philosophes & les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe seroit parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physiques, seroit des progrès immenses; l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, seroit enfin commen-

sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'État; en Allemagne, le choc de la Ligue Protestante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années: aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse; en Flandres, le contraste de dix Provinces opulentes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept Provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valtelline, les mouvements de l'ambition Espagnole, les précautions inquiètes de la Cour de Savoie; en Suisse, des loix & des mœurs, du fer au lieu d'or, une liberté sans orages; à Gènes, toutes les factions des Républiques, tout l'orgueil des Monarchies; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée; à Rome, toutes les Nations rassemblées par la Religion, spectacle qui vaut peut-être bien celui des statues & des tableaux; en Angleterre, le droit des peuples luttant con-

cée. De ces deux objets réunis, combien résulteroient de connoissances, soit pour les Arts, qui ne sont que l'imitation de la nature, soit pour les Gouvernements & la Législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur? Mais sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudroit, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les Philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont puissants pussent être Philosophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conspirassent à une entreprise utile, & qui n'est que pour le bonheur des hommes.

tre centx des Rois, Charles I. sur le Trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de

(7) Descartes avoit vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pour la premiere fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté; mais s'il y vit un terrain nouveau, créé, pour ainsi dire, & arraché à la mer, s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des villes de la Hollande, il fut aussi témoin des querelles sanglantes des Gomaristes & des Arminiens. On fait comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faire servir ces querelles de Religion à sa grandeur. Barneveldt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, & mourut sur l'échaffaut, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses Ministres; & faisoit avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ses Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples le Maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 & 1620 en Baviere, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Boheme. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie; pénétra dans le Nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Meklembourg, & de-là dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul & son valet. Les Mariniers, à qui son air doux & tranquille & sa petite taille n'en

DESCARTES à travers tous ces grands objets s'agrandit , s'élève , fermente. La Religion , la

imposoient pas apparemment beaucoup , formerent le complot de le tuer , afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendit leur langue , ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se leva tout à coup , change de contenance , tire l'épée avec fierté , & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida , & Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événements de ce monde ! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise penserent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Epire en Italie , auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin , qui pour avoir été couronné Roi , étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours , & à perdre des batailles. La Princesse Elisabeth sa fille , que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse , avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mere , & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année , Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols , & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trêve entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle , qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix Provinces , & signoit des ordres pour livrer des batailles , à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne , l'Amérique & les Indes sous un habit de Cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie ; il traversa la Suisse où il observa plus la nature que les hommes ; s'arrêta quelque temps dans la Val-Telline ; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique , cérémonie bizarre & pompeuse , instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux , devenue nécessaire , parce qu'elle se trouve établie ; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il

politique , la liberté , la nature , la morale , tout contribue à étendre ses idées & à multiplier leurs rapports ; car l'on se trompe , si l'on croit que l'ame du Philosophe doit se concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embrasser , tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités se touchent ; & la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rappotts. Pour voir de plus près le genre humain sous toutes les faces, DESCARTES se mêle dans ces jeux sanglants des Rois , où le génie s'épuise à détruire , & où des milliers d'hommes assemblés contre des milliers d'hommes , exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainsi Socrate porta les armes dans sa jeu-

y fut témoin d'un Jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de Nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un Philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparoit tous les caractères de tous ces peuples réunis , comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux , les manières des différentes Ecoles de Peinture. En 1625 il passa par la Toscane , Galilée étoit alors âgé de soixante ans , & l'Inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand Homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre , & en 1634 celui de Danemarck , l'Espagne & le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

(8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse. D'abord en Hollande , sous le célèbre Maurice de Nassau , qui affermit la liberté fondée par son pere , & mérita de balancer la réputation de Farnese ; de-là en Allemagne , sous Maximilien de Baviere , au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux Religions opposées , l'ambition des Chefs , le fanatisme des peuples , la fureur des partis , l'abus des succès , l'orgueil du pouvoir , & trente Pro-

nessé. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyse l'esprit humain. Il observe les opinions, suit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur source. De ces opinions, les unes naissent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la Religion, d'autres de la forme des Langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, plusieurs de toutes ces causes réunies. Il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain & de la constitution de l'homme,

vines dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohême. Il passa ensuite au service de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoy, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, & de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siège de la Rochelle il combattit comme volontaire dans une bataille contre la Flotte Angloise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avidé de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états; & malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de son ame, mais dans la suite un coup d'œil plus philosophique ne lui laissoit voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables; & ne savoit quel nom donner à ces Nations qui vont s'égorger en riant, & plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpents de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

& celles-là sont à peu-près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes & par les fleuves ; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes. Toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un Philosophe , sur-tout lorsqu'élevé à une grande distance , sa vue plonge sur cet amas de préjugés & d'erreurs ! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc , dit-il , la raison humaine ! Dès ce moment il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances : il voulut y porter la main pour achever de le renverser ; mais il n'avoit point encore assez de force , & il s'arrêta. Il poursuit ses observations ; il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans toute son étendue , comme ne formant qu'un seul & immense ouvrage ; tantôt il la suit dans ses détails. La nature vivante & la nature morte , l'Etre brut & l'Etre organisé , les différentes classes de grandeurs & de formes , la chaîne des existences successives , les destructions & les renouvellements , les variétés & les rapports , rien ne lui échappe , comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes , élevé par la situation au-dessus de l'Europe entière & plus encore par son génie ; suivant de l'œil la course du Pô , du Rhin , du Rhône & du Danube , & de-là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher , pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses ; quelquefois observant à ses pieds les especes innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers ; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace , qui semblent jetées dans les vallons des Alpes pour

les combler , ou méditant profondément à la lueur des éclairs & au bruit des tonnerres (9). Ah ! c'est dans ces moments que l'ame du philosophe s'étend , devient immense & profonde comme la nature. C'est alors que ces idées s'élèvent & planent sur l'Univers , pour en saisir les rapports & en embrasser l'étendue. Infatiable de voir & de connoître , par-tout où il passe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt ; il la poursuit de pays en pays. Dans les Villes prises d'assaut , ce sont les savants qu'il cherche. Maximilien de Baviere voit dans Prague , dont il s'est rendu maître , la Capitale d'un Royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente ; il interroge tous ceux qui l'ont connu ; il suit les traces de ses pensées ; il rassemble , dans les conversations , les restes épars d'un grand homme. Ainsi voyageoient autrefois les Pythagore & les Platon ; lorsqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes savantes , archives des Nations & monuments des découvertes antiques. DESCARTES , à leur exemple ,

(9) Ce fut en 1625 , au retour de son voyage d'Italie , que Descartes fit ses observations sur la cime des Alpes. Il est peu d'ames sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspirent de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse & sauvage , le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées , & le Philosophie s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son système , sur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce Prince célèbre , qui sur mer au milieu d'une affreuse tempête , tenoit son crayon , & s'applaudissoit en dessinant ces beautés terribles de la nature.

ramasse tout ce qui peut servir d'aliment à son génie ; semblable à ces chênes vigoureux dont les fibres & les racines étendues dans le sein de la terre , y vont chercher , à une grande distance , tous les sucs propres à former leur sève , tandis que dans les airs leurs cimes élevées vont au-devant des nuages , rassembler les vapeurs humides , & pomper les particules d'air destinées aussi par la nature à les nourrir. En est-ce assez ? Et l'ame de DESCARTES est-elle formée ? Non : tant d'idées rassemblées dans ses voyages ne lui auroient encore servi de rien , s'il n'avoit eu l'art de se les approprier par des méditations profondes , art si nécessaire au Philosophe , si inconnu au vulgaire , & peut-être si étranger à l'homme. En effet , qu'est-ce que méditer ? C'est ramener au-dedans de nous notre existence répandue toute entière au dehors ; c'est nous retirer de l'Univers pour habiter dans notre ame ; c'est anéantir toute l'activité des sens pour augmenter celle de la pensée , c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit ; c'est mesurer le temps , non plus par le mouvement & par l'espace , mais par la succession lente ou rapide des idées. Ces méditations , dans DESCARTES , avoient tourné en habitude (10). Elles

(10) Dès son enfance , Descartes avoit l'habitude de méditer. Lorsqu'il étoit à la Flèche , on lui permettoit , à cause de la foiblesse de sa santé , de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études ; & il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps où le sommeil a réparé les forces , où les sens sont calmes , où l'ombre & le demi-jour favorisent la rêverie , & où l'ame ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle , lui paroissoit le plus

le suivoient par-tout. Dans les voyages , dans les camps , dans les occupations les plus tumultueuses , il avoit toujours un asyle prêt où son ame se retiroit au besoin. C'étoit là qu'il appelloit ses idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faisoit naître. L'esprit géométrique venoit les enchaîner. Dès sa jeunesse il s'étoit avidement attaché aux mathématiques , comme au seul objet qui lui présentait l'évidence (11). C'étoit là que son ame se reposoit

propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ses découvertes , & arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619 , étant en quartier d'hiver sur les frontières de Bavière , dans un lieu très-écarté , il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde , uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une Science nouvelle. Sa tête , fatiguée sans doute par la solitude , ou par le travail , s'échauffa tellement , qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes , il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point , dit l'Historien de sa vie , que ces songes ne vinssent du ciel ; & il y mêla un sentiment de religion. Au reste , ces sortes de faiblesses ne doivent pas étonner même un grand Homme. Ne connoit-on pas le génie de Socrate , le spectre de Brutus , le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon , l'abyme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal ? Ce sont les fruits d'une imagination ardente , échauffée par quelque grand intérêt , ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un Philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

(11) La première étude qui attacha véritablement Descartes , fut celle des mathématiques. Dans son enfance il les étudia avec transport & en particulier l'Algebre & l'analyse des Anciens. A l'âge de dix-neuf ans , lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs , & qu'il passa deux ans dans la retraite , il employa tout

de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ces spécula-

ce temps à l'étude de la Géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problème à résoudre. Descartes vit un grand concours de passants qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha ; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un Mathématicien nommé Bekman, Principal du Collège de Dordrecht. Le Principal, homme grave, voyant un petit Officier François en habit d'uniforme, crut qu'un problème de Géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui ; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problème. C'étoit une espece de défi. Descartes l'accepta ; le lendemain matin le problème étoit rendu. Beckman fut fort étonné ; il entra en conversation avec le jeune homme ; & il se trouva que le Militaire de vingt ans en favoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux Professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, Mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algebre, & il traitoit Descartes assez lestement, comme un jeune Officier aimable, & qui ne paroïsoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir du mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, & ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savants Géometres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problèmes qu'on lui adressoit dans sa retraite ; car c'étoit alors la méthode entre les Géometres, à peu près comme les anciens Sages, & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la rou-

tions qui s'égarerent & se perdent hors des bornes du monde physique, le desir de se rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il se livroit à toutes les sciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la Géométrie, qu'elle ne doit qu'à la simplicité de son objet; mais il y transportoit du moins la méthode des Géometres. C'est d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le sens des termes, & à n'en abuser jamais, à décomposer l'objet de son étude, à lier les conséquences aux principes, à remonter par l'analyse, à descendre par la synthèse. Ainsi l'esprit géométrique affermissoit sa marche; mais le courage & l'esprit d'indépendance brisoit devant lui les barrières, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace du génie; & sans doute les événements dont il avoit été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne,

lette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le Pere Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente, usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis les Géometres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Leibnitz, & les Bernouilli, y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand Géometre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la Géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

en Hollande , dans la Hongrie & dans la Bohême , avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'esprit naturelle. Il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raison. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient sur la terre , il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir ? Comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage , & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous ? Il falloit , pour ainsi dire , détruire son ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour secouer toutes ses opinions. Il demande compte à ses sens de toutes les idées qu'ils ont portées dans son ame , il examine tous les tableaux de son imagination , & les compare avec les objets réels , il descend dans l'intérieur de ces perceptions qu'il analyse ; il parcourt le dépôt de sa mémoire , & juge tout ce qui y est rassemblé. Par-tout il poursuit le préjugé , il le chasse. de retraite en retraite ; son entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées , devient un désert immense , mais où désormais la vérité peut entrer (12).

(12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes , & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement , en nous donnant ses découvertes , il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même ; mais la plupart nous ont caché leur marche , & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Ils semblent qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes ou de s'humilier à leurs yeux ,

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES ; voilà ses idées anciennes détrui-

en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit , voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans , il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses maîtres que des opinions ; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus , c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans ayant fini ses études , il s'examina sur ce qu'il avoit appris ; il rougit de lui-même ; & puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres , il conclut que les hommes ne savoient rien ; & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf , il se mit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un , il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées , il apprenoit , dit-il , à se défier de l'esprit humain , & à ne point regarder l'exemple , la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois , se trouvant dans une solitude profonde , il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit , fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus , entrepris & achevés par un seul homme : c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'Architecture ; dans les statues , dans les tableaux , & même dans les plans de législation & de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pieces de rapport , grossies des opinions de chaque Philosophe , tous d'un esprit & d'un caractère différent. Cet assemblage , cette combinaison d'idées souvent mal liées & mal assorties , peut-elle autant approcher de la vérité que le feroient les raisonnements justes & simples d'un seul homme ? Son troisieme pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes , notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires , qui nous ont été dictés par nos sens , par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-

tes. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres, pour faire la révolution du monde. Car , pour char-

ils pas plus de vérité & plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusques-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut son quatrième pas. Il vouloit, pour ainsi dire, recomposer sa raison afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'assurer, pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut être que très-rude, & qui sont encore plus difficiles à relever, quand ils sont abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais comme il seroit juste de blâmer un homme qui entreprendroit de renverser toutes les maisons d'une Ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistoit à détruire; & ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'aperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas plus aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne fais si je me trompe; mais cette marche de l'esprit de Descartes me paroît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appelloit la Confrairie des Rose-Croix. Un de ses principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour Fondateur un Allemand né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en

ger les Nations , il ne suffit point d'abattre ,
il faut reconstruire. Dès ce moment , Des-

Arabie , en Turquie , en Afrique , en Espagne , avoit vu sur la terre des sages & des cabalistes , avoit appris plusieurs secrets de la nature , & s'étoit retiré en Allemagne , où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de 106 ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant la vie & après sa mort. Son histoire ne ressemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré ; & ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La Confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit , dit-on , chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant , elle ne paroissoit pas ; & Descartes , malgré toutes ses recherches , ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existoit : car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne ; on écrivoit pour & contre , & même en 1623 , on fit l'honneur à ces Philosophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Descartes déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins , résolut désormais de se passer des Livres & des Savants. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand Livre du monde* , & s'occupoit à ramasser des expériences. A vingt-sept ans , il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques & la Physique ; les unes lui paroissoient trop vuides , l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale ; mais à la première occasion , il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui , il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espéroit trouver plus de secours pour cette science ; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris , comme à Rome & dans Venise , il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives & ce flux orageux d'idées contraires , entraîné par l'ardeur de son génie tantôt vers un objet , tantôt vers un autre , inquiet & tourmenté , & combattant sans cesse

CARTES ne pense plus qu'à élever une philosophie nouvelle. Tout l'y appelle , tout l'y invite ; les exhortations de ses amis , le besoin de son ame , le désir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ses idées , je ne fais quel instinct qui domine le grand homme , & plus que tout cela l'ambition de faire des découvertes dans la nature , pour rendre les hommes de tous les siècles moins misérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil dessein , il sentit qu'il falloit se cacher Hommes du monde , si fiers de votre politesse & de vos avantages , souffrez que je vous dise la vérité ; ce n'est jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on pensera de grandes choses. Vous polissez l'esprit , mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il besoin de vos vains ornemens ? C'est un colosse dont la grandeur fait la beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être ; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son ame. Auroit-il besoin des hommes ? N'a-t-il pas avec lui la nature ? & il ne la voit point à travers les petites formes de la société , mais dans sa grandeur

avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle ; mais il résolut de ne point embrasser de Secte , & de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révolution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il seroit à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance , & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout Philosophe doit , au moins une fois dans sa vie , faire l'examen & la revue de ses idées , & juger tout ce qui est dans son ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à sa terre.

primitive, dans sa beauté originale & pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instants sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, & le sage à lui même. C'est dans la solitude sur-tout que l'ame a toute l'énergie de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme & la superstition secouent sur leurs esclaves : elle est libre comme la pensée de l'homme qui existeroit seul dans l'univers. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande passion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point ; ces deux passions tiennent l'une à l'autre. La vérité est l'aliment nécessaire d'une ame fiere & libre, tandis que l'esclave n'ose même lever les yeux

(13) L'indépendance dont il est ici question, est ce sentiment honnête & vertueux qui ne reconnoît d'autre assujettissement que celui des Loix ; qui pratique tous les devoirs de Citoyen & de Sujet, mais qui ne peut souffrir d'autre chaîne ; respecte les titres, mais n'estime que le mérite ; ne fait sa cour à personne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même ; se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Une telle indépendance ; loin d'être criminelle, est le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté sans élévation dans l'ame. Celui qui est trop soumis aux hommes, ne sera pas long-temps soumis aux Loix : & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homere que cette idée, que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son ame. On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. *Je mets*, dit-il, dans une de ses lettres, *ma liberté à si haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter* ; ce sentiment influa sur la conduite de toute sa vie.

jusqu'à elle. C'est cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à faire tous les engagements, à rompre tous les petits liens des sociétés, à renoncer à tous ces emplois, qui ne sont trop souvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre humain. DESCARTES ne fut donc ni Magistrat, ni Militaire, ni homme de Cour (14). Il consentit à n'être qu'un Philosophe, qu'un homme de génie, c'est-à-dire, rien aux yeux du peuple. Il renonce même à son pays ; il choisit une retraite dans la Hollande. C'est dans le sanctuaire de la liberté qu'il va fonder

(14) Descartes fut très-long-temps incertain sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Val-Telline, il eut quelque envie d'être Intendant de l'armée : mais ses sollicitations ne purent être assez vives pour qu'il réussît : il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéressoit que sa fortune. En 1625, il fut sur le point d'acheter la Charge de Lieutenant-Général de Châtellerault, & comme il étoit persuadé que pour exercer une Charge il falloit être instruit, il manda à son pere qu'il iroit se mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la Pratique. Il faut avouer que c'étoit là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes ; il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réussi, il est à croire que Descartes auroit fait comme le Président de Montesquieu, & qu'il ne fût pas long-temps resté Juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes,

une philosophie libre. Il dit adieu à ses parents, à ses amis , à sa patrie. Il part (15). L'amour

(15) Ce fut en 1629, sur la fin de Mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande : & il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru fort extraordinaire, il n'en avertit ni ses parents, ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver. Mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagerent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang froid & du calme nécessaire pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins. Mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite, & le desir de vivre dans une solitude profonde. En France il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens & ses amis. Il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'est imposés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devoit être assujetti que lorsqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il espéroit vivre parfaitement inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occupoit de son commerce, tandis que lui s'occupoit à penser. Comme son grand but étoit la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datoit ses lettres du lieu où il demouroit, mais de quelque grande Ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant sa réputation par-tout où elle le poursuivoit, & se déroband aux importuns qui vouloient seulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes Villages ; mais il préféroit ordinairement les Villages ou les Bourgs, & le plus souvent les maisons solitaires tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maison sur le bord de

de la vérité n'est plus dans son cœur un sentiment ordinaire; c'est un enthousiasme sacré;

la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam. l'espece de chaumière où logeoit le Czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande. C'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet : on la verra peut-être avec plaisir. » Je ne suis point étonné, » lui dit-il, qu'une ame grande & forte telle que la » vôtre, ne puisse se plier aux usages serviles de la » Cour. J'ose donc vous conseiller de venir à Amster- » dam, & de vous y retirer, plutôt que dans des » Chartreuses, où même dans les lieux les plus agréa- » bles de France ou d'Italie. Je préfère même son » séjour à cette solitude charmante où vous étiez » l'année dernière. Quelque agréable que soit une mai- » son de campagne, on y manque de mille choses » qu'on ne trouve que dans les Villes. On n'y est pas » même aussi seul qu'on le voudroit. Peut-être y » trouverez-vous un ruisseau dont le murmure vous » fera rêver délicieusement, ou un vallon solitaire » dont la vue vous jettera dans l'enchantement; mais » aussi vous aurez à vous défendre d'une quantité de » petits voisins qui vous assiégeront sans cesse. Ici, » comme tout le monde, excepté moi, est occupé au » commerce, il ne tient qu'à moi de vivre inconnu à » tout le monde. Je me promene tous les jours à » travers un peuple immense, presque aussi tranquille- » ment que vous pouvez le faire dans vos allées. Les » hommes que je rencontre me font la même impres- » sion que si je voyois les arbres de vos forêts, ou » les troupeaux de vos campagnes. Le bruit même de » tous ces Commerçants ne me distrait pas plus que » si j'entendois le bruit d'un ruisseau. Si je m'amuse » quelquefois à considérer leurs mouvements, j'é- » prouve le même plaisir que vous à considérer » ceux qui cultivent vos terres : car je vois que le

c'est un sentiment religieux qui élève & remplit son ame. Dieu, la nature, le genre humain,

„ but de tous ces travaux est d'embellir le lieu que
 „ j'habite, & de prévenir tous mes besoins. Si vous
 „ avez du plaisir à voir les fruits croître dans vos
 „ vergers, & vous promettre l'abondance, pensez-
 „ vous que j'en aie moins à voir tous les vaisseaux qui
 „ abordent sur mes côtes, m'apporter les productions
 „ de l'Europe & des Indes? Dans quel lieu de l'uni-
 „ vers trouverez-vous plus aisément qu'ici, tout ce
 „ qui peut ou intéresser la vanité, ou flatter le goût?
 „ Y a-t-il un pays dans le monde où l'on soit plus
 „ libre, où le sommeil soit plus tranquille, où il y
 „ ait moins de dangers à craindre, où les loix veil-
 „ lent mieux sur le crime, où les empoisonnements, les
 „ trahisons, les calomnies soient moins connues, où il
 „ reste enfin plus de traces de l'heureuse & tranquille in-
 „ nocence de nos peres? Je ne sais pourquoi vous êtes
 „ si amoureux de votre ciel d'Italie? La peste se mêle
 „ avec l'air qu'on y respire; la chaleur du jour y
 „ est insupportable; les fraîcheurs du soir y sont mal
 „ saines; l'ombre des nuits y couvre des larcins &
 „ des meurtres. Que si vous craignez les hivers du
 „ Nord, comment à Rome, même avec des bosquets,
 „ des fontaines, & des grottes, vous garantirez-vous
 „ aussi-bien de la chaleur, que vous pourrez ici avec
 „ un bon poêle ou une cheminée, vous garantir du
 „ froid? Je vous attends avec une petite provision d'i-
 „ dées philosophiques qui vous feront peut-être quel-
 „ que plaisir; & soit que vous veniez ou que vous ne
 „ veniez pas, je n'en serai pas moins votre tendre
 „ & fidèle ami. » Cette lettre est très-intéressante.
 D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour
 la Hollande, & la maniere dont il y vivoit. Elle nous
 montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il
 savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie
 de dessécher l'esprit; je ne sais s'il y a rien dans tout
 Balzac où il y ait autant d'esprit & d'agrément. L'ima-
 gination brillante de Descartes se décele par-tout dans
 ses ouvrages; & s'il n'avoit voulu être ni Géomètre,
 ni Philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être
 le plus bel esprit de son temps.

voilà quels vont être, le reste de sa vie, les objets de ses pensées. Il se consacre à cette occupation sublime aux pieds des autels. O jour ! ô moment remarquable dans l'histoire de l'esprit humain : Je crois voir DESCARTES, avec le respect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le Temple, & s'y prosterner. Je crois l'entendre dire à Dieu : Esprit éternel, puisque tu m'as créé, je ne veux point mourir sans avoir médité sur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, si tu l'as mise sur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puisque je suis homme. Soutiens ma foiblesse, aggrandis mon esprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment : l'ouvrage de la nature est achevé. DESCARTES est créé pour l'Univers. Elle a préparé long-temps avant sa naissance tout ce qui devoit influer sur lui ; elle lui a donné les prédécesseurs dont il avoit besoin ; elle a jeté dans son sein les semences qui devoient y germer ; elle a établi entre son esprit & son ame les rapports nécessaires ; elle a fait passer sous ses yeux tous les grands spectacles & du monde physique & du monde moral ; elle a rassemblé autour de lui, ou dans lui, tous les ressorts ; elle a mis dans sa main tous les instruments ; son travail est fini : c'est peut-être un travail de vingt siècles. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'histoire de ses pensées. On verra une espèce de création. Elle embrassera tout ce qui est, le temps & l'espace, l'esprit & la matière ; elle présentera une machine immense, mue avec peu de ressorts ; on y trouvera le grand caractère de la simplicité.

l'enchaînement de toutes les parties, & souvent, comme dans la nature physique, un ordre réel caché sous un désordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jeter les fondemens; il faut creuser jusqu'à la source de la vérité; il faut établir l'évidence, & distinguer son caractère. Nous avons vu DESCARTES renverser toutes les fausses opinions qui étoient dans son ame; il fait plus, il s'élève à un doute universel. (17). Celui qui s'est trompé

(16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes à bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ses idées, le plan & la méthode de sa philosophie, & sur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées; sans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connoissances est enchaîné, & pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le Tableau de l'esprit d'un grand homme.

(17) Le discours sur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ses essais de Philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis, pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors. C'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses principes & dans la première de ses méditations métaphysiques. Il falloit qu'il sentit bien vivement l'importance & la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, & le garant sûr des progrès qu'on

une fois, peut se tromper toujours. Aussi-tôt les cieux, la terre, les figures, les sons, les couleurs, son corps même, & les sens avec lesquels il voyage dans l'Univers, tout s'anéantit à ses yeux. Rien n'est assuré: rien n'existe. Dans cette destruction générale, où trouver un point d'appui? Quelle sera la premiere vérité qui servira de base à toutes les vérités? Pour Dieu, cette premiere vérité est par tout. DESCARTES la trouve dans son doute même. Puisque je doute, je pense; puisque je pense, j'existe. Mais à quelle marque la reconnoît-il? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui est évident, c'est-à-dire, ce qui est clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel est ce fameux doute philosophique de DESCARTES (18). Tel est le premier pas qu'il fait pour en sortir, & la premiere regle qu'il éta-

pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences: Descartes s'en servit pour les reconstruire.

(18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On fait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses ouvrages & dans ses lettres, qu'il distinguoit le Philosophe du Chrétien; & que s'il parloit avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions & de sa grande maxime *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

blit. C'est cette regle qui a fait la révolution de l'esprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyse au doute. Décomposer les questions & les diviser en plusieurs branches; avancer par degrés des objets les plus simples aux plus composés, & des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui est entre les idées éloignées, & le remplir par les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement que toutes se déduisent aisément les unes des autres, & que les énoncer, ce soit pour ainsi dire les démontrer: voilà les autres regles qu'il a établi, & dont il a donné l'exemple. (19). On entrevoit déjà toute la marche

(19) Les regles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, & rassemblées en partie dans un Manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé, *Règles pour conduire notre esprit dans la recherche de la vérité*. En voici à-peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous, mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, & à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions & toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguïser votre esprit,

de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident & simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuyera sur des axiomes, & déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer. DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît, c'est-à-dire, par les principes : mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir & à diviser, qu'à connoître ; à tirer les conséquences, qu'à découvrir les principes.

& le préparer à découvrir un jour par lui-même ? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez sur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'effaie peu-à-peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois ; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des sens, pour comparer ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, & découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connoissances en propositions simples & en questions. Les questions sont de deux sortes : ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre ; ou la connoissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire, douze pour chacune de ces divisions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai comment il portoit l'esprit de système & d'analyse dans toutes ses recherches, & avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi dire, tout le mécanisme du raisonnement.

Celle des Scholastiques , absurdement subtile , laissoit les réalités pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un assemblage de caracteres magiques pour interroger sans entendre , & répondre sans être entendu. C'est DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame , par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées , calcule sa marche , ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver , esprit de raison plutôt que de raisonnement , & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée : il a fait comme ces grands Architectes , qui concevant des ouvrages que l'esprit humain n'avoit point imaginés avant eux , commencent par se faire de nouveaux instruments & des machines nouvelles. Aidé de ce secours , il entre dans la métaphysique. Il y jette d'abord un regard. Qu'apprenoit-il ? Une audace puérile de l'esprit humain , des êtres imaginaires , des rêveries profondes , des mots barbares ; car dans tous les temps , l'homme , quand il n'a pu connoître , a créé des signes pour représenter des idées qu'il n'avoit pas , & il a pris ces signes pour des connoissances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphysique ; Dieu , l'ame & les principes généraux des sciences : voilà ses objets. (10). Je m'élève avec lui jusqu'à la

(20) Les méditations métaphysiques de Descartes parurent en 1631. C'étoit de tous les ouvrages celui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne foi ; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques , d'une ma-

premiere cause. Newyton la chercha dans les mondes ; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'existence de son ame ;

niere plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise sur-tout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns, & rejetée par les autres ; & qu'il est le premier où la distinction de l'esprit & de la matiere soit parfaitement développée : car avant Descartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au Public que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitoit depuis trois ans pour ses essais de philosophie, il avoit résolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire & m'instruire en silence ? Il crut cependant qu'il ne devoit pas supprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumieres sur la nature de l'ame. Mais avant de le risquer, il le communiqua à tous les hommes les plus savants de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta. Arnaud n'avoit alors que vingt huit ans. Descartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponses à la suite des méditations ; & pour leur donner encore plus de poids, le Philosophe dédia son ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité, disoit-il, puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Il n'avoit point encore pris assez de précautions. Ce livre, approuvé par des Docteurs, discuté par des Savants, dédié à la Sorbonne, & où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu & la spiritualité de l'ame, fut mis vingt deux ans après à l'Index à Rome.

il avoit senti en lui l'Être qui pense , c'est-à-dire , l'Être qui doute , qui nie , qui affirme , qui conçoit , qui veut , qui a des erreurs , qui les combat. Cet Être intelligent est donc sujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection suppose l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée ? Comment l'homme , dont les facultés intellectuelles morales sont bornées de toutes parts , l'homme qui passe sa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle , où à chaque point il se sent pressé par une barrière qui l'arrête & le repousse , comment cet Être si foible a-t-il pu embrasser & concevoir l'infini ? Cette idée ne lui est-elle pas étrangère ? Ne suppose-t-elle pas hors de lui un Être qui en soit le modèle & le principe ? Cet Être n'est-il pas Dieu ? Toutes les autres idées claires & distinctes que l'homme trouve en lui , ne renferment que l'existence possible de leur objet : l'idée seule de l'Être parfait renferme une existence nécessaire. Cette idée est pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les Êtres créés sont une émanation de l'Être incréé ; si toutes les loix , qui sont l'ordre physique & l'ordre moral , sont , ou des rapports nécessaires que Dieu a vus , ou des rapports qu'il a établis librement , en connoissant ce qui est le plus conforme à ses attributs , on connoîtra les loix primitives de la nature. Ainsi la connoissance de tous les Êtres se trouve enchaînée à celle du premier Être. C'est elle aussi qui affermit la marche de l'esprit humain , & sert de base à l'évidence. C'est elle qui , en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper , m'ordonne de regarder comme vrai ,
tout

tout ce que ma raison me présentera comme évident.

Appuyé de ce principe , & sûr de sa marche , DESCARTES passe à l'analyse de son ame. Il a remarqué que , dans son doute , l'étendue , la figure & le mouvement s'anéantissoient pour lui. Sa pensée seule demeuroid ; seule elle restoit immuablement attachée à son Etre , sans qu'il lui fût possible de s'en séparer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe , sans que rien n'existe autour de lui. L'ame se conçoit donc sans le corps. De-là naît la distinction de l'Etre pensant & de l'Etre matériel. Pour juger de la nature des deux substances , DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'est l'étendue dans la matiere ; dans l'ame c'est la pensée. De l'étendue naissent la figure & le mouvement ; de la pensée naît la faculté de sentir , de vouloir , d'imaginer. L'étendue est divisible de sa nature ; la pensée simple est indivisible. Comment ce qui est simple appartiendrait-il à un Etre composé de parties ? Comment des milliers d'éléments , qui forment un corps , pourroient-ils former une perception ou un jugement unique ; cependant il existe une chaîne secrète entre l'ame & le corps. L'ame n'est-elle qu'une semblable au Pilote qui dirige le vaisseau ? Non , elle fait un tour avec le vaisseau qu'elle gouverne. C'est donc de l'étroite correspondance qui est entre les mouvements de l'un , & les sensations ou pensées de l'autre , que dépend la liaison de ces deux principes si divisés & si unis (21).

(21) On a été étonné que dans ses méditations métaphysiques, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité.
Part. II.

C'est ainsi que DESCARTES tourne autour de son Être, & examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ses sens, c'est son ame qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais

talité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu ; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la distinction de l'ame & de la matiere, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoir périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme Chrétien, mais même comme Philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle. Eh comment se refuser à un dogme si consolant & si doux ! Pent-on croire à un premier Être, juste & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler ? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus ? Ah ! sans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées, où l'homme juste soit remis à sa place, où les oppressions cessent, où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir, où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a souffert ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu : Être juste & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance ? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissants, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avillir à mes propres yeux ; car plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

que le Philosophe concevra sans peine : DESCARTES est plus sûr de l'existence de son ame que de celle de son corps. En effet , que sont toutes les sensations , sinon un avertissement éternel pour l'ame qu'elle existe ? Peut-elle sortir hors d'elle-même , sans y rentrer à chaque instant par la pensée ? Quand je parcours tous les objets de l'Univers , ce n'est jamais que ma pensée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immense qui est entr'elle & la matiere ? Ici DESCARTES reprend son analyse & le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps , il consulte d'abord ses idées. Il trouve dans son ame les idées générales d'étendue , de grandeur , de figure , de situation , de mouvement , & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'existence de la matiere , comme objet mathématique ; mais ne lui disent rien de son existence physique & réelle. Il interroge ensuite son imagination. Elle lui offre une suite de tableaux où des corps sont représentés : sans doute l'original de ces tableaux existe , mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens. Ce sont eux qui font la communication de l'ame & de l'Univers ; ou plutôt ce sont eux qui créent l'Univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail ; par une métamorphose rapide , la sensation devient idée ; & l'ame voit dans cette idée , comme dans un miroir , le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'ame ; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté la véracité de l'Etre suprême ; de l'autre , le penchant irrésistible de l'homme à rapporter ses sensations à des objets

réels qui existent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il se refaisit de l'Univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme , malgré la circonspection de sa marche , s'égarant dans la métaphysique , & créant son système des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à la grandeur de son génie. Accoutumé à des méditations profondes , habitué à vivre loin des bornes des sens , à chercher dans l'intérieur de l'ame ou dans l'essence de Dieu , l'origine , l'ordre & le fil de ses connoissances , pouvoit-il soupçonner que l'ame fût entièrement dépendante des sens pour les idées ? N'étoit-il pas trop avilissant pour elle qu'elle ne fût occupée qu'à errer sur le monde physique , pour y ramasser les matériaux de ses connoissances , comme le Botaniste qui cueille ses végétaux ; ou à extraire des principes de ses sensations , comme le Chymiste qui analyse les corps ? D'ailleurs , peut-être que DESCARTES vit dans les idées innées , un pont de communication entre l'ame & la matiere. Depuis on a eu l'audace de rompre le pont ; mais qui maintenant pourra nous expliquer comment se fait le passage ? Qui nous dira aussi ce que c'est que l'ame des bêtes ? Quels sont ces êtres singuliers si supérieurs aux végétaux par leurs organes , si inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel est ce principe , qui , sans leur donner la raison , produit en eux des sensations , du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embrasse , la raison se trouble , la dignité de l'homme s'offense , ou la Religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur ; chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES est entraîné par la force des conséquences & l'enchaînement de ses

idées vers un système aussi singulier que hardi, & qui est digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus sublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organisation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les ressorts sont différents selon les différentes espèces & les différents buts de la création ; où tout est prévu, tout combiné pour la conservation & la reproduction des êtres ; où toutes les opérations sont le résultat toujours sûr des loix du mouvement ; où toutes les causes qui doivent produire des millions d'effets, sont arrangées jusqu'à la fin des siècles, & ne dépendent que de la correspondance & de l'harmonie de quelque partie de matière. Avouons-le ; ce système donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géomètre, comme l'appelloit Platon. C'est ce même caractère de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz, caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant, dans une grande idée, que de traîner leur ame sur des détails d'observations & sur quelques vérités éparses & isolées.

DESCARTES s'est élevé à Dieu, est descendu dans son ame, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ses connoissances, il va maintenant s'élancer dans l'Univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connoître ; mais auparavant il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin. C'est ici une des parties les plus solides de la gloire de DESCARTES ; c'est ici qu'il a tracé un sillon, dont la profondeur sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit

humain. L'algebre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphysique qui exprime tous les rapports par des signes universels , qui facilite le calcul en le généralisant , opere sur les quantités inconnues , comme si elles étoient connues , soumet à l'esprit ce qui semble être hors de sa sphère , accélère sa marche , & augmente son étendue en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses ; cette science inventée par les Arabes , ou du moins transportée par eux en Espagne , cultivée par les Italiens , avoit été aggrandie & perfectionnée par un François : mais malgré les découvertes importantes de l'illustre Viète , malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre , il restoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le sort de DESCARTES , qu'il ne pouvoit approcher d'une science , sans qu'aussi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille sur les méthodes de l'analyse pure. Pour soulager l'imagination , il diminue le nombre des signes ; il représente par des chiffres les puissances des quantités , & simplifie , pour ainsi dire , le mécanisme algébrique. Il s'élève ensuite plus haut ; il trouve la fameuse méthode des *indéterminées* , artifice plein d'adresse , où l'art , conduit par le génie , surprend la vérité en paroissant s'éloigner d'elle ; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation , par la combinaison successive de signes ; règle aussi utile que simple , que la jalousie & l'ignorance ont attaquée , que la rivalité nationale a disputée à DESCARTES , & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'est ainsi que les grands Hommes

* Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences , an. 1741.

découvrent, comme par inspiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algebre ainsi perfectionnée, il restoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Apollonius & d'Archimede, qui fut celle de tous les anciens Géometres, exacte & rigoureuse pour les démonstrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépensent une quantité prodigieuse de forces pour peu de mouvement, elle consumoit l'esprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un instrument qui élevât le Géometre à une hauteur d'où il pût dominer sur toutes ses opérations, & sans fatiguer la vue, voir d'un coup d'œil des espaces immenses se resserrer comme en un point. Cet instrument, c'est DESCARTES qui l'a créé: c'est l'application de l'algebre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les surfaces & les solides en caractères algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit, après la résolution du problème, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes sur lesquelles est fondée cette analyse créée par DESCARTES. Ces vérités abstraites & pures, faites pour être mesurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'Eloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par son analyse DESCARTES fit faire plus de progrès à la Géométrie, qu'elle

n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégéa les travaux , il multiplia les forces , il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui , dans les mains des Leibnitz , des Newton & des Bernouilli , a produit cette Géométrie nouvelle & sublime qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel est donc cet homme extraordinaire qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés , qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir , & qui dans le sien avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre ? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité ; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses , il ne s'aperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit , & qui sont des points d'appui nécessaires à la faiblesse ; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain , & de l'accoutumer aux grands efforts ; soit enfin que , tourmenté par des rivaux jaloux & faibles , il voulût une fois les accabler de son génie , & les épouvanter de toute la distance qui étoit entr'eux & lui (22).

(22) La géométrie de Descartes parut en 1637 avec le traité de la méthode , son traité des météores & la dioptrique. Ces quatre traités réunis ensemble formoient ses essais de philosophie. Sa géométrie étoit si fort au-dessus de son siècle , qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton ; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que la géométrie étoit très-profonde & entièrement nou-

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'esprit de DESCARTES, c'est qu'il est le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les sciences, & de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit transporté dans sa logique la méthode des Géomètres. Il se servit de l'analyse logique pour perfectionner l'algebre ; il appliqua ensuite l'algebre à la géométrie ; la géométrie & l'algebre à la mécanique ; & ces trois sciences combinées ensemble à l'astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique ; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche

velle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ses lettres qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les Géomètres en Europe qui sont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvements de vanité. Mais l'orgueil qui aime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il feroit peut-être aussi dangereux qu'inutile de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériorité. C'est peut-être un contrepoids nécessaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette géométrie si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimoit les *Météores* ; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

à la nature; il entreprend de déchirer ses voiles, & d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses: voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que présente l'histoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matiere & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la pensée entre la terre & les cieux, & de-là il embrasse l'Univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une seule & immense machine, dont les roues & les ressorts ont été disposés, au commencement, de la maniere la plus simple, par une

(23) Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La premiere est toute métaphysique, & contient les principes des connoissances humaines. La seconde est la physique générale, & traite des premieres loix de la nature, des éléments de la matiere, des propriétés de l'espace & du mouvement. La troisieme est l'explication particuliere du système du monde & de l'arrangement des corps célestes. La quatrieme contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de chose de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'aient influé sur les vérités nouvelles; & dans les idées même qui sont les plus abandonnées, on retrouve un génie inventeur, qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le Philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'Univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du mécanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvements, il cherche la disposition des centres. Chaque corps a son centre particulier; chaque système a son centre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systèmes de la nature. Mais où est-il, & dans quel point de l'espace? DESCARTES place dans le Soleil le centre du système auquel nous sommes attachés. Ce système est une des roues de la machine; le Soleil est le point d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que seroit-ce si on pouvoit suivre la marche excentrique des Comètes? Cette roue de l'Univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, & ainsi de suite dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'espace. Toutes, par la communication du mouvement, se balancent & se contre-balancent, agissent & réagissent l'une sur l'autre, se servent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où résulte l'équilibre de chaque système, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle est l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'est cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de mécanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'espace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties

sont enchaînées, que nulle part le mécanisme n'est interrompu, & que la matiere seule peut agir sur la matiere, il faut que tout soit plein. Il admet donc un fluide immense & continu, qui circule entre les parties solides de l'Univers; ainsi le vuide est prosrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matiere: car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matiere, & c'est la matiere qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'Univers est donc illimité; il semble que l'ame de ce grand Homme eût été trop resserrée par les bornes du monde; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les loix du mouvement: mais qu'est-ce que le mouvement? C'est le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme ne saura comment le mouvement d'un corps peut passer dans un autre. Il faut donc se borner à connoître par quelles loix générales il se distribue, se conserve ou se détruit; & c'est ce que personne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'est lui qui le premier a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous les résultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puisque dans les mers, sur la terre & dans les cieux, tout s'opere par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il se trompa: je le sais. Mais malgré son erreur, il n'en est pas moins l'Auteur des loix du mouvement. Car pendant trente siècles les Philosophes

n'y avoient pas même pensé ; & dès qu'il en eut donné de fausses , il s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres les trouverent en même temps ; c'étoit l'effet de ses recherches & de la secousse qu'il avoit donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matiere , chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matiere primitive , unique , élémentaire , source & principe de tous les êtres , divisée & divisible à l'infini , qui se modifie par le mouvement , qui se compose & se décompose , qui végete ou s'organise , qui par l'activité rapide de ses parties devient fluide , qui par leur repos demeure inactive & lente , qui circule sans cesse dans des moules & des filieres innombrables , & par l'assemblage des formes constitue l'Univers. C'est avec cette matiere qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerais point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois éléments si connus , formés par des millions de particules entassées , qui se heurtent ; se froissent & se brisent ; ces éléments emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres , & marchant par tourbillons ; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire ; chaque élément qui se place à différentes distances , à raison de sa pesanteur ; la matiere la plus déliée qui se précipite vers le centres & y va former des Soleils ; la plus massive rejetée vers les circonferences ; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister , & les emportent dans leur cours ; tous ces tourbillons roulant dans l'espace immense , & chacun en équilibre , à raison de leur masse & de leur vitesse. C'est au physicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce système , que l'Europe

adopta avec transport , qui a présidé si longtemps au mouvement des cieux , & qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus sçavants du siècle passé & du nôtre , en vain les Huyghens , les Bulfinger , les Mal-lebranche , les Leibnitz , les Kirker & les Bernouilli , ont travaillé à réparer ce grand édifice ; il menaçoit ruine de toutes parts , & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce système , tel qu'il est , ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avoit conçu une machine aussi grande ni aussi vaste ; personne n'avoit eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles , & d'en bâtir un système général du monde ; personne n'avoit fait un usage aussi magnifique des loix de l'équilibre & du mouvement ; personne d'un petit nombre de principes simples n'avoit tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les loix du mécanisme étoient si peu connues , où les observations astronomiques étoient si imparfaites , il est beau d'avoir même ébauché l'Univers. D'ailleurs tout sembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le système de la nature ; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères , leur rotation sur leur propre centre , leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun , les loix de l'impulsion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent , l'analogie de la terre avec les cieux , l'enchaînement de tous les corps de l'Univers , enchaînement qui doit être formé par des liens physiques & réels ; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble , & sont entraînées par un fluide invifible & immense qui circule autour d'elles.

Mais quel est ce fluide ? Quelle est cette impulsion ? Quelles sont les causes qui la modifient , qui l'alterent & qui la changent ? Comment toutes les causes se combinent ou se divisent-elles pour produire les plus étonnans effets ? C'est ce que DESCARTES ne nous apprend pas ; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien ; car la géométrie , qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique , n'a de prise que sur les objets simples. Aussi Newton , tout grand qu'il étoit ; a été obligé de simplifier l'Univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres : dès-lors plus de fluide , plus de résistances , plus de frottemens ; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde ne sont plus que des rapports de gravitation , des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir ; un tel Univers est bien plus aisé à calculer que celui de DESCARTES , où toute action est fondée sur un mécanisme. Le Newtonien tranquille dans son cabinet , calcule la marche des sphères , d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie qui préside à l'Univers , saisisse le Géometre & le transporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens , monte , franchis l'intervalle qui te sépare des cieux , approche de Mercure , passe l'orbe de Vénus , laisse Mars derrière toi , viens te placer entre Jupiter & Saturne ; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant ; vois tu ces grands corps qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme. Vois leurs agitations & leurs balancemens , semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête , dans un fluide qui presse

& qui bouillonne , vois & calcule si tu peux ces mouvements. Ainsi quand le système de DESCARTES n'eût point été aussi défectueux , ni celui de Newton aussi admirable , les Géomètres devoient par préférence embrasser le dernier ; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie , profitant des nouveaux phénomènes connus & des découvertes nouvelles , osera reconstruire avec plus d'audace & de solidité ces tourbillons , que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible ? ou , rapprochant deux Empires divisés , entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion , en découvrant la chaîne qui les joint ? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour , qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux , & de ceux de la terre ? Mais l'exécution de ce projet est encore reculée. Au siècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le système du monde. Ce temps n'est pas venu pour nous. Peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance. Combien de siècles faudra-t-il encore pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité ? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous & descendent dans la partie inférieure de leurs orbites ? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire , ou de Satellites nouveaux , ou de nouveaux phénomènes des Satellites déjà connus ? Combien de mouvements irréguliers assigner à leurs véritables causes ? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances , ou par la réfraction , ou par la réflexion de la lumière ? Combien attendre de hazards qui serviront mieux la philosophie que des siècles d'observations ? Combien découvrir

de chaines & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les Etres qui nous environnent, ensuite entre les Etres éloignés? Et peut-être après ces collections immenses de faits, fruits de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversements & de révolutions ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'esprit humain dans cette vaste étude de la nature? Heureux, si après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egyte & dans l'Inde, poursuivi dans la Grece, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, s'achevera peut-être; ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelque endroit sauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Australes? tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de DESCARTES, & son nom retentira dans les lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il poursuit sa création: des cieux il descend sur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé, construit les corps célestes, travaillent à la composition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La pesanteur est l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pousse vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper; ainsi la matiere n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit

changer ; la pesanteur est devenue une qualité primitive & inhérente , qui s'étend à toutes les distances & à tous les mondes , qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres , retient la Lune dans son orbite , & fait tomber les corps sur la terre. On devoit faire plus : on devoit peser les astres ; monument singulier de l'audace de l'homme ! Mais toutes ces grandes découvertes ne sont que des calculs sur les effets : DESCARTES plus hardi , a osé chercher la cause. Il continue sa marche : l'air, fluide , léger , élastique & transparent , se détache des parties terrestres plus épaisses , & se balance dans l'athmosphère ; le feu naît d'une agitation plus vive , & acquiert son activité brûlante ; l'eau devient fluide , & les gouttes s'arrondissent ; les montagnes s'élèvent , & les abymes des mers se creusent ; un balancement périodique souleve & abaisse tour à tour les flots , & remue la masse de l'Océan , depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs ; c'est le passage de la Lune au-dessus du méridien , qui presse & resserre les torrents de fluide contenus entre la Lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organise , une chaleur féconde part du centre de la terre , & se distribue dans toutes ses parties ; les sels , les bitumes & les soufres se composent ; les minéraux naissent de plusieurs mélanges ; les veines métalliques s'étendent ; les volcans s'allument , l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate , mugit & donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent , la vertu magnétique se déploie , l'aimant attire & repousse ; il communique sa force , & se dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps , & le frottement le rend actif. Tels sont

les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il souleve une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible & flottante, qui est entraînée du même mouvement que la terre, presse sur sa surface & y attache tous les corps ; c'est l'athmosphère, Océan élastique, & qui comme le nôtre est sujet à des altérations & à des tempêtes ; région détachée de l'homme, & qui par son poids a sur l'homme la plus grande influence ; lieu où se rendent sans cesse les particules échappées de tous les Etres ; assemblage des ruines de la nature, ou volatilisée par le feu, ou dissoute par l'action de l'air, ou pompée par le Soleil ; laboratoire immense, où toutes ces parties isolées & extraites d'un million de corps différents, se réunissent de nouveau, fermentent, se composent, produisent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philosophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déjà on commençoit dans toute l'Europe à étudier la

(24) *Traité des Météores*, imprimé en 1637, comme on l'a déjà dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique. Mais quelquefois aussi les hommes font grâce à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert sa pesanteur. Toricelli avoit mesuré la pression de l'athmosphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même base & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ses principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne ; * expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES ? N'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur & son ressort le rendent un des agents les plus universels de la nature. De son élasticité naissent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître sous l'impression du Soleil qui raréfie les vapeurs de l'athmosphère ; suivre entre les tropiques le cours de cet astre, d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; se charger de particules glacées, en traversant des montagnes couvertes de neiges ; devenir secs & brûlants, en parcourant la Zone torride ; obéir sur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux, se combiner par mille causes différentes des lieux, des météores & des saisons ; former par-tout des courants ou lents ou rapides,

* Le Pui-de-Dôme en Auvergne.

plus réguliers sur l'espace immense & libre des mers, plus inégaux sur la terre, où leur direction est continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les brisent, & qui les réfléchissent. Il pénètre ensuite dans les ateliers secrets de la nature, il voit la vapeur en équilibre se condenser en nuage; il analyse l'organisation des neiges & des grêles; il décompose le tonnerre, & assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain & l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu, la verdure des campagnes est humectée; la nature rafraîchie se repose en silence; le Soleil brille; un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air. DESCARTES en cherche la cause. Il la trouve dans l'action du Soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue. Les rayons partis de cet astre, tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, & vont tomber sur l'œil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer

(25) Les Anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le mécanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet; c'est un des monuments les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de Dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son Evêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des Anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Des-

DESCARTES d'une gloire étrangere ; je fais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumiere ; mais je fais que ce Prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une maniere plus précise & plus vraie ; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions , & de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs , c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumiere ; c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs , que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre , & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent , que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton ; mais quoique DESCARTES ne connût pas bien la nature de la lumiere , quoiqu'il la crût une matiere homogene & globuleuse répandue dans l'espace , & qui , poussée par le Soleil , communique en un instant son impression jusqu'à nous ; quoique la fameuse observation de Rômer , sur les Satellites de Jupiter , n'eût point encore appris aux hom-

cartes le suivit , le rectifia , & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes , & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siecle leve une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complete. Il est bien étonnant , dit un de nos plus célèbres Philosophes , que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue , & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

mêmes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du Soleil à la terre; DESCARTES n'en explique pas avec moins de précision & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle suit dans son mouvement, & son action sur l'organe de l'homme. Il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, & unit à l'existence individuelle de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige. Elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit, pour ainsi dire, avec ses mains; par l'autre, on touche avec ses yeux. Mais pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses. Ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparents ou fluides. DESCARTES suit la lumière dans sa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme se mouvoir en ligne droite; il la voit se réfléchir sur la surface des corps solides, & toujours sous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorsqu'elle traverse différents milieux changer son cours, & se briser selon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite, ou réfléchie, ou brisée, parvient jusqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel est cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une existence successive; où les espaces, les figures & les mouvements qui m'environnent sont créés; où les astres qui existent à cent mil-

lions de lieues , deviennent comme partie de moi-même ; où dans un demi-pouce de diametre est contenu l'Univers ? Quelles loix président à ce mécanisme ? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes ? DESCARTES analyse & dessine toutes ces parties ; & celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue ; & celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir ; & ces humeurs d'une nature comme d'une densité différente ; où la lumière souffre trois réfractions successives ; & cette membrane si déliée , composée des filets du nerf optique , où l'objet vient se peindre ; & ces muscles si agiles qui impriment à l'œil tous les mouvements dont il a besoin. Par le jeu rapide & simultané de tous ces ressorts, les rayons rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets ; & les houppes nerveuses transmettent par leur ébranlement leur impression jusqu'au cerveau. Là finissent les opérations mécaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts : il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée ; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double ; il faut la simplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure & de grandeur ; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'assure d'abord de la distance , par le sens du toucher & le mouvement progressif. Elle juge ensuite les grandeurs relatives par les distances , en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des distances & des grandeurs combinées résulte la connoissance des figures. Ainsi le sens de la vue se perfectionne & se

se forme par degrés ; ainsi l'organe qui touche , prête ses secours à l'organe qui voit ; & la vision est en même temps le résultat de l'image tracée dans l'œil , & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles , fruits de l'expérience. DESCARTES sur tous ces objets donne des regles que personne n'avoit encore développées avant lui ; il guide la nature , & apprend à l'homme à se servir du plus noble de ses sens. Mais dans un être aussi borné & aussi foible , tout s'altère. Cette organisation si étonnante est sujette à se déranger. Enfin le genre humain est en droit d'accuser la nature , qui l'ayant placé & comme suspendu entre deux infinis , celui de l'extrême grandeur , & celui de l'extrême petitesse , a également borné sa vue des deux côtés , & lui dérobe à jamais les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'industrie humaine appliquée aux productions de la nature , à l'aide du sable dissous par le feu , on a su faire de nouveaux yeux à l'homme , prescrire de nouvelles routes à la lumière , rapprocher l'espace , & rendre visible ce qui ne l'est pas. Roger Bacon , dans un siècle barbare , prédit le premier ces effets étonnans. Alexandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Metius , artisan Hollandois , forma le premier télescope. Galilée en expliqua le mécanisme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges ; il en développe & perfectionne la théorie ; il les crée , pour ainsi dire , de nouveau , par le calcul mathématique ; il y ajoute une infinité de vues ; soit pour accélérer la réunion des parties de la lumière , soit pour la retarder , soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction , soit pour combiner celles qui réunies feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'Artiste qui

façonne les verres , & , le compas à la main , il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ses travaux. Tels sont les objets ; telle est la marche de la dioptrique de DESCARTES (26), un des plus beaux monuments de ce grand Homme , qui suffiroit seul pour l'immortaliser , & qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué avec autant d'étendue que de succès la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jeté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons , qui peut être à tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art , qui chez les Anciens tenoit aux mœurs , & faisoit partie de la constitution des Etats , qui chez les modernes est à peine créé depuis un siècle , qui chez

(26) *Traité de la dioptrique*, imprimé aussi en 1637 à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait aussi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite , on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage ; l'une est , que par-tout il y est observateur , & qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré : l'autre , qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie , qu'il applique continuellement à la physique.

(27) *Traité de musique* composé par Descartes en 1618 , dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté & traduit en plusieurs langues ; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célèbre , dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort , & qu'on a justement appelé le Descartes de la Musique.

quelques Nations est encore à son berceau; art étonnant & incroyable qui peint par le son, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les passions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvements; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & sont comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottements, le rapport des vitesses & des masses, la combinaison des plus grands effets par les plus petites puissances possibles; tout est ou développé ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jetées presque au hasard (28). Mais comme, jusques dans les plus petits ouvrages, sa marche est toujours grande & philosophique, c'est d'un seul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient se présenter à lui; une machine plus étonnante composée de parties innombrables dont plusieurs sont d'une finesse qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant, machine qui par ses parties solides représente des leviers, des cordes, des

(28) Il s'en faut de beaucoup que le traité de mécanique qu'on a de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, pere du fameux Huygens. C'étoit un présent que le génie offroit à l'amitié. Il espéroit dans la suite refondre cet ouvrage, & lui donner une juste étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

prêt à disséquer. L'anatomie créée par Hippocrate , cultivée par Aristote , réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Érasistrate , rassemblée en corps par Galien , suspendue & presque anéantie pendant près de onze siècles , avoit été ranimée tout-à-coup par Vésale. Depuis cent ans elle faisoit des progrès en Europe ; mais ses progrès étoient lents , comme toutes les connoissances humaines qui sont filles du temps. DESCARTES eut aussi la gloire d'être un des premiers Anatomistes de son siècle ; mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoissances & les ordonner entr'elles , que pour faire des observations , il porta dans l'anatomie ce caractère qui le suivoit par-tout. En découvrant l'effet , il remontoit à la cause ; en analysant les parties , il examinoit leurs rapports entr'elles , & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le courber long-temps sur un petit objet ; il veut voir l'ensemble de tout ce qu'il embrasse. Son esprit impatient & rapide court au-devant de l'observation. Il la précède plus qu'il ne la suit. Il lui indique sa route ; elle marche ; il revient ensuite sur elle ; il généralise d'un coup d'œil & en un instant tout ce qu'elle lui rapporte ; souvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il résulter d'une pareille marche dans un homme de génie ? Quelques erreurs & de grandes idées , des masses de lumière à travers des nuages. C'est aussi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES sur l'homme (29). Il le

(29) Tout le monde connoît Descartes comme Métaphysicien , comme Physicien & comme Géomètre : mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand Anatomiste. Comme le but général de ses travaux étoit

composa après quinze ans d'observations anatomiques. Il suppose d'abord une machine en-

l'utilité des hommes , au lieu de cette philosophie vaine & spéculative , qui , jusqu'alors avoit régné dans les écoles , il vouloit une philosophie pratique , où chaque connoissance se réalisât par un effet , & qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devoient être la médecine & la mécanique. Par l'une , il vouloit affermir la santé de l'homme , diminuer ses maux , étendre son existence , & peut être affoiblir l'impression de la vieillesse : par l'autre , faciliter ses travaux , multiplier ses forces , & le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes étoit sur-tout épouvanté du passage rapide & presque instantané de l'homme sur l'Univers. O nature , tu as fait des êtres muets & inanimés , qui subsistent pendant plusieurs siècles de suite , ou qui subsisteront même pendant tout le cours d'une révolution du monde ; & l'Être intelligent qui seul te comprend & te connoît , meurt presque à l'instant de sa naissance. Il paroît & s'éclipse ; Être mortel , témoin de la vieillesse immortelle des astres qui l'éclairent aujourd'hui , & qui demain luiront sur sa tombe. Descartes crut qu'il ne seroit peut-être pas impossible de prolonger l'existence de l'homme. Si c'est un songe , c'est du moins un beau songe ; & il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée ; & les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet , n'étoient pas moins grands : c'étoit de saisir & d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les éléments , l'eau , l'air , le feu & l'homme ; entre toutes les productions de la terre & l'homme ; entre toutes les influences du soleil & des astres , & l'homme ; entre l'homme enfin , & tous les points de l'Univers les plus rapprochés de lui : idée vaste & sublime , & qui , comme toutes les autres idées de ce grand génie , accuse la foiblesse de l'esprit humain , & ne paroît toucher à des erreurs , que parce que pour la réaliser , ou peut-être même pour la bien concevoir , il faudroit une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensoit sur la médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une

tièrement semblable à la nôtre : quand il en sera temps , il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le mécanisme seul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met seulement dans le cœur un feu secret & actif, semblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs

infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile & dangereux , il pensoit que ce qu'on savoit jusqu'à présent n'étoit presque rien en comparaison de ce qui restoit à savoir. Il vouloit donc que la médecine , c'est-à-dire , la physique appliquée au corps humain , fût la grande étude de tous les Philosophes. Qu'ils se liguent tous ensemble , disoit-il dans un de ses ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes & les travaux de plusieurs siècles , on formera un vaste dépôt de connoissances , & l'on assujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans , observant tout & expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point , comme on l'a déjà dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la Chymie , laissant toujours les livres & regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il compola son *Traité de l'homme*. Dès qu'il parut , on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut être même aucun dont la marche soit aussi hardie & aussi neuve. La manière dont il y explique tout le mécanisme & tout le jeu des ressorts , dut étonner le siècle des *qualités occultes & des formes substantielles*. Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame , & celles qui ne sont que le résultat des mouvements de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui sont indépendantes de l'ame. La respiration appelle & chasse l'air tour à tour. L'estomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution & à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différents canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent & développent la masse solide de la machine, & deviennent une portion d'elle même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, ramené par les veines des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'est de là qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvements s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs qui s'épanouissent & se développent aux extrémités, & vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière; les autres les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes, ceux-là par les esprits & les sels qui se détacheront des aliments & des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties grossières des corps solides: ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau: là est le réservoir de ces esprits subtils & rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aériennes ou enflammées, &

invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces souffles volatils courent rapidement dans les nerfs; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques qui se tendent ou se détendent; des cordes qui s'allongent ou se racourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvements. Les esprits animaux, principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle agitation: & tandis que les uns achevent de se former & se volatilisent dans le laboratoire, que les autres au premier signal s'élancent rapidement, une foule innombrable dispersée déjà dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la souplesse. Prenez maintenant une ame & mettez-la dans cette machine; aussi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup, de toutes les sensations; c'est de-là que part le principe des mouvements; c'est là qu'elle est avertie par des messagers rapides de tout ce qui se passe aux extrémités de son empire; c'est de-là qu'elle distribue les ordres. Les nerfs sont ses ministres & les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient pour ainsi dire le résultat de tous les sens du dehors. Là se forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il est présent; & c'est la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet est éloigné; & c'est l'imagination. Elle en fait au besoin renaitre l'idée avec la conscience de l'avoir eue, & c'est

la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correspond une modification particulière dans les fibres du cerveau , ou dans le cours des esprits ; & c'est la chaîne invisible des deux substances. Mais l'ame a deux facultés bien distinctes : elle est à la fois intelligente & sensible. Dans quelques-unes de ses fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choisit, elle compare ; dans d'autres elle est passive : ce sont des émotions qu'elle éprouve , mais qu'elle ne se donne pas , & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle est l'origine des passions, présent utile & funeste. Le Philosophe errant aux pieds du Vésuve , ou à travers les rochers noircis de l'Islande , ou sur les sommets sauvages des Cordelières , entraîné par le desir de connoître , approche de la bouche des volcans ; il en mesure de l'œil la profondeur ; il en observe les effets ; assis sur un rocher de soufre , il calcule à loisir & médite profondément sur ce qui fait le ravage du monde. Ainsi DESCARTES observe & analyse les passions (30). Avant lui on en avoit développé le moral ; lui seul a tenté d'en expliquer le physique. Lui

(30) Descartes composa son traité des passions en 1646, pour l'usage particulier de la Princesse Elisabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la Reine de Suède sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis en 1649. Son dessein , dit-il , dans la composition de cet ouvrage , étoit d'essayer si sa physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale. Aussi n'y traite-t-il guere les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit presque à chaque pas l'ame & le corps agir & réagir l'un sur l'autre ; & on croit , pour ainsi dire , toucher les liens qui les unissent,

seul a fait voir jusqu'où les loix du mécanisme influent sur elle, & où ce mécanisme s'arrête. Il a marqué dans chaque passion primitive le degré de mouvement & d'impétuosité du sang, le cours des esprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produisent dans les organes intérieurs. Il les suit au dehors; il rend compte de leurs effets sur la surface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits se dérange; quand les couleurs ou s'embellissent ou s'effacent; quand les muscles se tendent ou se relâchent; quand le mouvement se ralentit ou se précipite; quand le son inarticulé de la douleur ou de la joie se fait entendre, & sort par secousses du sein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la sensibilité, ou ces marques terribles du désespoir impuissant; quand l'excès du sentiment affoiblit par degrés, ou consume en un moment les forces de la vie. Ainsi les passions influent sur l'organisation, & l'organisation influe sur elles; mais elles n'en sont pas moins assujetties à l'empire de l'ame. C'est l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impression des objets. L'ame les gouverne & les dompte par l'exercice d'une volonté fiere & libre, en réprimant à son gré les mouvements physiques, en donnant par la force de son empire un nouveau cours aux esprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuse ne suffit pas; il faut qu'elle soit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui existe. C'est par l'étude de ces rapports qu'il saura quand il doit étendre

son existence hors de lui-même par le sentiment, & quand il doit la resserrer. Ainsi la morale est liée à une foule de connoissances qui l'agrandissent & la perfectionnent : ainsi toutes les sciences réagissent les unes sur les autres. C'étoit là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaste & profonde avoit construit un système de science universelle dont toutes les parties se tenoient, & qui toutes se rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet Univers intelligible ; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles immenses tracés autour de lui, & qui passaient par tous les points de la nature. DESCARTES sentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir seul ; mais pressé par le temps, il se hâtoit d'en exécuter quelques parties : & croyoit que les siècles & le genre humain acheveront le reste. Il invitoit les hommes de toutes les Nations & de tous les siècles à s'unir ensemble ; & pour rassembler tant de forces dispersées, pour faire disparaître les distances, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux & dans les temps, il osa concevoir l'idée d'une Langue universelle qui établiroit des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet aussi singulier que hardi, que plusieurs Philosophes célèbres ont renouvelé, qui sans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet des pensées humaines ; & qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre DESCARTES dans tous ses ouvrages ; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé

quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie & d'en saisir l'ensemble. On l'a vu commencer par tout abattre , afin de tout reconstruire ; on l'a vu jeter des fondements profonds ; s'assurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; descendre dans son ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redescendre à tous les Etres créés ; attacher à cette cause tous les principes de ses connoissances ; simplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue , car c'est la marche du génie comme de la nature ; appliquer ensuite ces principes à la théorie des planetes , aux mouvements des cieux , aux phénomènes de la terre , à la nature des éléments , aux prodiges des météores , aux effets & à la marche de la lumière , à l'organisation des corps brutes , à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande course par l'homme , qui étoit l'objet & le but de ses travaux ; développant par-tout des loix mécaniques qu'il a devinées le premier , descendant toujours des causes aux effets , enchaînant tout par des conséquences nécessaires , joignant quelquefois l'expérience aux spéculations ; mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie , éclairant la physique par la géométrie , la géométrie par l'algèbre , l'algèbre par la logique , la médecine par l'anatomie , l'anatomie par les mécaniques ; sublime même dans ses fautes , méthodique dans ses égarements (31), utile par ses erreurs , forçant

(32) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des pensées de Descartes sur toutes les sciences , il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs ,

l'admiration & le respect , lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

& comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs, qui composoit , pour ainsi dire , la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens ; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des spéculations intellectuelles qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine , & que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là , si l'on ose le dire , la première erreur de ce grand homme , & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexions lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent , mais le jugement que nous portons de nos sensations , jugement tout-à-fait étranger aux sensations mêmes. Descartes , persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen assuré de connoître , remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes , auxquels toutes les vérités étoient attachées , & d'après lesquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées , Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples ; & cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence ; car puisqu'il faut que l'esprit humain dans ses opérations aille toujours du plus simple au plus composé , il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens & de la réflexion. Descartes au contraire devoit croire d'après son système que c'étoient des notions abstraites , c'est-à-dire , des principes. Dès-lors il dut rejeter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les causes , au-lieu de commencer par les effets. Aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause , qui est Dieu. De ce sommet , élevé

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois, Bacon, Leibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la surface des connoissances humaines ; il jugea les siècles passés, & alla au-

il crut embrasser toutes les causes générales ; & liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes détruire toutes les vérités possibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme ; & laissant à d'autres le travail obscur & lent des observations subalternes, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand : mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il est aisé de voir comment de conséquence en conséquence, Descartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature sont & seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner ? Comment lier ensuite toutes les parties du système de l'Univers, sans qu'il y ait jamais de vuide ? Quand Descartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture ? Dès-lors l'esprit de système prenoit la place de la vérité. Enfin suivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits ? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote, & Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général ou du renversement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées ; l'un celle des connoissances acquises par les sens, l'autre celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui, averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon ; & c'est aujourd'hui celle que l'on suit dans toute l'Europe.

devant des siècles à venir ; mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta ; il construisit l'échafaud d'un édifice immense , & laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la Philosophie une hauteur d'intelligence digne des ouvrages de Dieu : mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux ; & ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner & accabler l'homme que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle , & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pesanteur ; Képler, les loix des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; DESCARTES, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connoissances pour la physique, & plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étoient immenses, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche DESCARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avoit des vues aussi nouvelles & bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat & l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance & de réalité dans sa grandeur ;

qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même ; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités ; Géometre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie ; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé ; plus universel dans ses connoissances comme dans ses talents, quoique moins sage & moins assuré dans sa marche ; ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable sans doute pour la connoissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits & sur les siècles.

C'est ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'est là sa grandeur. Il n'est plus ; mais son esprit vit encore. Cet esprit est immortel ; il se répand de nation en nation, & de siècle en siècle. Il respire à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipsik, à Florence. Il pénètre à Petersbourg ; il pénétrera un jour jusques dans ces climats où le genre humain est encore ignorant & avili ; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les sciences au moment où DESCARTES parut ; comment l'autorité enchaînoit la raison ; comment l'être qui pense avoit renoncé au droit de penser. Il en est des esprits comme de la nature physique : l'engourdissement en est la mort : il faut de l'agitation & des secousses. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des tempêtes, que si tout demeuroit dans un éternel repos. DES-

CARTES donna l'impulsion à cette masse immobile. Ce mouvement causa plus d'un naufrage ; mais la nature languissante fut ranimée, les efforts affaiblis se releverent, & la vie circula. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorsqu'on vit paroître tout-à-coup cette Philosophie si hardie & si nouvelle ! Peignez-vous des esclaves qui marchent courbés sous le poids de leurs fers : si tout-à-coup un d'entr'eux, jaloux des droits de l'homme défigurés en lui, brise sa chaîne d'indignation, & fait retentir à leurs oreilles le nom doux & sacré de liberté, ils s'agitent, ils frémissent, ils secouent leurs fers, & des débris de leurs chaînes rompues, ils accablent leurs tyrans. Tel est le mouvement qui se fit dans les esprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connoissances que DESCARTES y avoit jettée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées, & par un si grand exemple, chacun appelle son ame & juge ses pensées. Chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui existoit il y a quinze siècles, elle est dans l'ame de chacun ; elle est dans l'évidence & dans la clarté des idées. La pensée esclave depuis deux mille ans, se relève avec un noble orgueil, & avec la conscience de sa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les suit. On interroge la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent sur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ses erreurs. Tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus simples. L'algebre portée si loin par DESCARTES, est perfectionnée par

Halley, & le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est appliquée au calcul de l'infini, & produit une nouvelle branche de géométrie sublime. Plusieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immense : l'Allemagne & l'Angleterre se divisent sur cette grande découverte, comme l'Espagne & le Portugal sur la conquête des Indes. L'application de la Géométrie à la Physique devient plus étendue & plus vaste. Newton fait sur les mouvements des corps célestes, ce que DESCARTES avoit fait sur la dioptrique, & sur quelques parties des météores. Les loix de Képler sont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planetes est expliquée. La gravitation universelle étonne l'univers par la fécondité & la simplicité de son principe. Cette application de la Géométrie s'étend à toutes les branches de la Physique, depuis l'équilibre des liqueurs, jusqu'aux derniers balancements des cometes dans leurs routes les plus écartées. Ces astres errants sont mieux connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planetes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours, & fixe la marche de vingt-quatre cometes. Les inégalités de la Lune sont calculées. On découvre l'anneau & les satellites de Saturne. On fait des satellites de Jupiter l'usage le plus important pour la navigation. Les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme ; son équateur s'élève, & ses poles s'applatissent ; & la différence de ses deux diametres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stokholm, & parmi les glaces de la

Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La Physique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit sa marche par les expériences. Il est vrai qu'il avoit peu suivi cette route; mais sa méthode, plus puissante que son exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité se multiplient. Les déclinaisons de l'aiguille aimantée s'observent selon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui sert de point fixe, où la déclinaison commence, & qui, bien constatée, peut-être pourroit tenir lieu de longitude. L'optique devient une science nouvelle, par les découvertes sublimes sur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'est plus la borne de l'esprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On substitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit presque isolée, s'unit aux autres sciences. On l'applique à la fois à la Physique, à l'Histoire naturelle, & à la Médecine. La circulation du sang découverte par Harvey, embrassée & défendue par DESCARTES, devient la source d'une foule de vérités. Le mécanisme du corps humain est étudié avec plus de zèle & de succès. On découvre des vaisseaux inconnus & de nouveaux réservoirs. Borelli tente d'assujettir au calcul géométrique les mouvements des animaux. Leuwenhoek, le microscope à la main, surprend ces atômes vivants qui semblent être les éléments de la vie de l'homme. Ruysch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui est mort. Malpighi transporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps

d'exécuter. Son génie respire encore après lui dans la métaphysique. C'est lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des sens. C'est lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées innées, fait l'analyse de l'esprit humain, & pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué & renversé les systèmes (33) Son in-

(33) On va donner une notice très-courte de tous les Philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction, en 1687, son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une Charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille livres de bien.

Halley, célèbre Astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Léibnitz, né à Leipzick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts & toutes les espèces de génie. Il publia en 1674 ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès

fluence ne s'est point bornée à la Philosophie. Semblable à cette ame universelle des Stoïciens

fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Leibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit. Il alloit un jour par mer de Venise à une ville voisine, c'étoit dans une petite barque où il se trouvoit seul & sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête. Le Pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cause de ce malheur. En conséquence il proposa à ses camarades de le jeter dans la mer. Leibnitz qui heureusement les entendit, tira aussi-tôt de sa poche un chapelet & le tourna entre ses mains d'un air dévot. C'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, & l'autre à son courage. Leibnitz est mort en 1716.

Huyghens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand Astronome & grand Géometre, fils d'un des amis les plus intimes de Descartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troisième Satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, & fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey, célèbre Médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle le devoit contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, & en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de 80 ans. Il avoit été Médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre Professeur de Philosophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en

répandue dans toute la nature , & agitant toute sa masse , l'esprit de DESCARTES est par-

1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Leuwenhoek , fameux observateur , passa plus de soixante ans à faire des microscopes & à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique , sur le sang , sur la sève des plantes , sur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre , c'est la découverte des animaux spermatiques , qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Harvoeker , beaucoup plus jeune que lui , & qui n'avoit alors que vingt-un ans , la lui disputa , & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près semblable à celui de Leibnitz & de Newton sur un objet très-différent.

Ruysch , un des plus grands hommes de la Hollande , Anatomiste , Médecin & Naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter , qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainsi , c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers , & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés , dont les membres avoient toute leur mollesse , & qui conservoient un teint fleuri , sans dessèchement & sans rides. Les momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie , dit M. de Fontenelle , au-lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoient des hommes endormis , prêts à parler à leur reveil. Pour embellir ce spectacle , il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux , avec des bouquets de plantes aussi injectées & des coquillages très-rares , le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs Poètes. Le Czar Pierre , à son premier voyage en Hollande en 1698 , fut transporté de ce

tout. On l'a appliqué aux Lettres & aux Arts comme aux Sciences. Si dans tous les genres

spectacle. Il baïsa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. A son second voyage en 1717 il acheta le cabinet & l'envoya à Petersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruysch, qu'un de ses confreres appelloit modestement *le plus misérable des Anatomistes*, & que l'Europe appelloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, & mourut à Amsterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célèbre Anatomiste Italien, & Professeur en Médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit en la même idée.

Mallebranche, un des plus grands Philosophes de son siècle, un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hazard sur le *traité de l'homme* de Descartes. Il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & se sentit né pour elle. Il acheta le Livre, le lut avec empressement, & même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battements de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son Livre *de la recherche de la vérité*. L'Auteur y est carthésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre, né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles premier, il fut élevé dans l'Université
on

on va saisir les premiers principes ; si la métaphysique des arts est créée ; si on a cherché dans les idées éternelles de la nature , les règles du goût pour tous les pays & pour tous les siècles ; si on a secoué cette superstition antique qui jugeoit mal , parce qu'elle admiroit trop , & donnoit des entraves au génie , en resserrant trop sa sphere ; si on porte le flambeau dans l'intérieur de toutes nos connoissances ; si l'esprit fermente & s'agite pour reculer toutes les bornes ; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme ; c'est là l'ouvrage de DESCARTES. L'Astronome , le Géometre , le Métaphysicien , le Grammairien , le Moraliste , l'Orateur , le Politique , le Poète , tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal & Corneille , Locke & Bourdaloue ,

d'Oxford , & sentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers Livres qui lui donnerent du goût pour la philosophie furent ceux de Descartes. Sa méthode sur-tout fit une forte impression sur lui ; & il est très-vrai que c'est-là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade , il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande , il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre ; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les Livres n'étoient pas de lui : mais la place ne lui fut point rendue. Sous le regne de Guillaume , Prince d'Orange , on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695 il fut fait Commis du Commerce & des Colonies Angloises , place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700 , à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704 , âgé de 73 ans.

Newton & Montesquieu. Telle est la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment ; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération qui étonne la nature , & change la direction des choses pour plusieurs siècles. Ainsi peut-être , s'il étoit vrai que l'axe incliné de la terre pût être un jour relevé par le mouvement d'un de ces astres qui souvent se rapprochent de nous , son passage dans notre orbite seroit rapide , & à peine de quelques jours ; mais les effets de ce passage seroient éternels , & se répandroient sur des générations qui n'auroient jamais vu luire cet astre sur leur tête (34).

(34) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la Géométrie , sur la Physique , sur les Lettres , sur les Arts & sur toutes les Sciences , il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation & au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux Sociétés la plus grande somme de bonheur possible , est une des branches de philosophie des plus intéressantes ; & peut-être dans toute l'Europe est-elle moins avancée que n'étoit la Physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissants à renverser. Il y a d'anciens systèmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funestes , & qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu , qu'un mal qui se fait depuis cent ans , leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets , de les examiner piece à piece , comme il examina toutes ses idées , de faire une revue générale des Coutumes , des Usages & des Loix , comme il fit la revue des systèmes , & de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'évidence. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage , & qui voudroït

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui ce foible genre humain a eu tant d'obligation, & à qui la postérité la plus reculée, sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant ? Quelles statues lui a-t-on élevées dans la patrie ? Quelles acclamations retentissoient sur son passage, dans les pays qu'il habitoit ? Quels hommages a-t-il reçus de l'Univers ?... Que parlons-nous, d'hommages, & de statues, & d'honneurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & de la rage des persécutions, & de l'acharnement de la haine, & des tourments de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-dessus de son siècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoissoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les prisons (35). La

rendre les hommes heureux : mais seroit-il permis de se flatter du succès ? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes ? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent ! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

(35) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déjà quatre ans que Descartes travailloit en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers. Alors les ouvrages de Des-

coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les gémissements plaintifs de Roger Bacon sous les voûtes d'un cachot, l'incendie excité contre Ramus, & les poignards qui l'assassinerent (36), les buchers allumés en cent

cartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion donnée aux esprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard ; & la nature en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

(36) L'histoire de Socrate est trop connue ; & il est inutile d'en parler. Tout le monde sait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conséquence il fut chargé de fers & traîné en prison. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un Sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athenes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où fatigué des persécutions & des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert né en Auvergne dans le dixième siècle, & l'un des plus grands génies qu'aient produit ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit mécanicien, chymiste & géometre. Il est vrai que par la suite il devint Pape sous le nom de Silvestre II. Roger Bacon, Anglois & Moine, homme encore plus supérieur à son siècle, & qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivants, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions mécaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son Général le fit mettre au cachot. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie & savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus,

lieux pour consumer des malheureux qui ne pensoient pas comme leurs concitoyens, tant d'autres qui avoient été errants & proscrits sur la terre, sans asyle & sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertissoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, semblable au feu qui agit en tout sens pour rompre sa prison, fait effort pour se répandre. Elle n'est point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'Univers, & cherche à s'y élancer. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il se dévoua donc (37); & grâces aux passions humaines, il ne

un des hommes les plus savans du seizieme siecle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François premier, parce qu'il combattoit Aristote & invitoit les Savants à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta; on le flétrit; on brûla ses Livres; on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ses ennemis profiterent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il seroit très-aisé de grossir cette liste: mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

(37) Il est très-sûr que Descartes prévint toutes les persécutions qui l'attendoient. Il avoit souvent résolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton après lui eut le même sentiment; & au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste Des-

tarda point à recueillir les fruits de sa généreuse résolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme, insultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foiblesse par leur audace, & leur bassesse par leur orgueil, intrigants fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu & l'outragent, n'affectent de la Religion que pour nuire, ne font servir le glaive des loix qu'à assassiner, ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes, especes de monstres nés pour persécuter & pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un

cartes ne fut jamais plus Philosophe que lorsque ses ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut embraser quelques têtes; mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leur garde. Descartes crut donc qu'il valoit mieux miner insensiblement les barrières, que les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité, comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples. Mais il s'en falloir bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes. La persécution les animoit encore & ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile : mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (38). Il ne seroit peut-être pas inutile à l'histoire

(38) Gisbert Voëtius, fameux Théologien Protestant & Ministre d'Utrecht, né en 1589 & mort en 1676. Il vécut quatre vingt-sept ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639 par des theses sur l'Athéisme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y inférer toutes ses opinions comme celles d'un Athée. En 1640, secondes & troisiemes theses, où étoit renouvelée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & Professeur de Médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle de l'Athéisme. Ordonnance des Magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641 Voëtius se fait élire Recteur de l'Université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatriemes theses publiques contre Descartes. En 1642 décret des Magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part ; & le Philosophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643 Voëtius eut recours à des troupes auxiliares. Il alla les chercher dans l'Université de Groningue, où un nommé Schookius s'affocia à ses fureurs. C'étoit un de ces méchants subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour l'attaquer par eux-mêmes, sont assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros Livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *scepticisme*, à l'*athéisme* & à la *phrénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déjà écrit une petite lettre sur Voëtius : & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuse & attentatoire à la

de l'esprit humain & des passions , de peindre toutes les intrigues & la marche de ce persécut-

Religion réformée , dans la personne d'un de ses principaux Pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau Livre , Descartes se proposoit trois choses ; d'abord de se justifier lui-même , car jusqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles ; ensuite de justifier ses amis & ses disciples ; enfin de démasquer un homme aussi odieux que Voëtius , qui par une ignorance hardie , & sous le masque de la religion , séduisoit la populace & aveugloit les Magistrats. Mais les esprits étoient trop échauffés ; il ne réussit point. Sentence contre Descartes , où ses lettres sur Voëtius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les Magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrètement , & sans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme Athée & comme Calomniateur ; comme Athée , parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu ; comme Calomniateur , parce qu'il avoit repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà , dans de certains moments , quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espece de hazard qu'on lui faisoit son procès. Il s'adressa à l'Ambassadeur de France , qui heureusement , par l'autorité du Prince d'Orange , fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il fut alors toutes les noirceurs de ses ennemis : il fut toutes les intrigues de Voëtius. Ce scélérat , pour faire circuler le poison , avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignoit aux Catholiques comme Athée , aux Protestans comme ami des Jésuites. Il y avoit dans tous les esprits une si grande fermentation , que personne n'osoit plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée , & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide ! En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes , on pourroit demander s'il est du devoir du Philosophe , de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider

teur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le dessein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord sourdement & en silence; semant dans les esprits des idées & des soupçons vagues d'athéisme; nourrissant ces soupçons par des libelles & des noirceurs anonymes; suivant de l'œil & sans se découvrir les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la première place de son Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magistrats, & les fureurs sacrées des Ministres; le peignant à tous les yeux comme un Athée qui commençoit par briser les autels, & finiroit par bouleverser l'Etat; invoquant à grands cris la Religion & les Loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, & sur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier on travailla à le condamner en silence, & sans qu'il en pût être averti; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu; comment il avoit déjà transigé avec le bourreau d'Utrecht pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple.

cette question? Qui parmi nous se croit assujetti à un devoir si noble? Qui même a le courage de le reconnaître? Un Misanthrope demanderoit: les hommes en valent-ils la peine? Non, sans doute, répondroit un autre, mais la vérité!

Le Barbare eût voulu que la flamme du bûcher pût être apperçue en même-temps de tous les lieux de la Hollande , de la France , de l'Italie , & de l'Angleterre. Déjà même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé des sept Provinces , DESCARTES fût banni du monde entier , & que par-tout où il arriveroit, il se trouvât devancé par la honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails ; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur ; c'est à elle à flétrir ces Magistrats insensés , qui, dupes d'un scélérat , servoient d'instrument à la haine , & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs bûchers ? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité ? Croyoient-ils faire disparaître la gloire d'un grand homme ? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuste , de forger des chaînes , & de dresser des échafauds ; mais il ne dépend point d'elle d'anéantir la vérité , & de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu , regardé avec indifférence par les uns , attaqué & combattu par les autres , recherché de quelques Grands comme un vain spectacle de curiosité , ignoré ou calomnié à la Cour. (39) Je vois sa famille le traiter avec mépris. Je

(39) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande , il fit trois voyages en France en 1644 , 1647 & 1648. Dans le premier , il vit très-peu de monde , & n'eut qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux , fut la connoissance de M. de Chanut , depuis Ambassadeur en Suede. Comme leurs ames se convenoient , leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut méloit à l'admiration pour un grand homme ,

vois son frere , dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom , parler avec dédain d'un frere qui , né Gentilhomme , s'étoit abaissé jusqu'à se faire Philosophe (40) , & mettre au

un sentiment plus tendre & plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du Cardinal Mazarin , alors Ministre , une pension pour Descartes. On ne sait pourquoi la pension fut refusée. En 1648 , les Historiens prétendent qu'il fut appelé en France par les ordres du Roi. L'intention de la Cour , disoit-on , étoit de lui faire un établissement honorable & digne de son mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension ; & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance il arriva à Paris. Il se présenta à la Cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parents l'expédition du brevet , & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet ; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appelé furent curieux de le voir , non pour l'entendre & profiter de ses lumieres , mais pour connoître sa figure. » Je » m'aperçus dit-il dans une de ses lettres , qu'on » vouloit m'avoir en France , à peu près comme les » grands Seigneurs veulent avoir dans leur ménagerie » un éléphant , un lion , ou quelques autres animaux » rares. Ce que je puis penser de mieux sur leur » compte , ce fut de les regarder comme des gens qui » auroient été bien aise de m'avoir à diner chez eux ; » mais en arrivant , je trouvai leur cuisine en désor- » dre , & leur marmite renversée ». Au reste , il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au Chancelier Seguier , qui distingua Descartes comme il le devoit , & le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle & sa Nation.

(40) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendit justice , & sentit l'honneur que Descartes lui faisoit. Il est vrai que son pere l'aimoit tendrement ; il l'appelloit toujours son cher Philo-

nombre des jours malheureux , celui où Descartes naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugés ! O imbécille fierté des places & du rang ! Il importe de conserver

sophe. Mais le frere aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considération. *Ses parents*, dit l'Historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, & ne le regardant plus que sous le titre odieux de Philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son pere. Ce vieillard respectable, Doyen du Parlement de Bretagne, mourut en 1640 âgé de soixante & dix-huit ans. On n'instruisit Descartes ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déjà près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un pere qu'il aimoit. Il lui marquoit le desir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction ; car alors les peres bénissoient encore leurs enfans, & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chere partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déjà un mois que son pere étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille ; & on lui écrivit par bienfaisance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son pere. Il n'eut pas plus à se louer de son frere dans les arrangements qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frere étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit bien que les Philosophes n'aiment point à plaider. En conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

ces traits à la postérité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, sou-rioient dédaigneusement, & disoient avec une risible hauteur, c'est un homme qui écrit. Ils ne sont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ses compatriotes; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, & qui est sous la garde de la justice & de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération de son vivant; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DESCARTES persécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs & ses disciples, la fameuse Princesse Palatine, Princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la Philosophie à côté du trône (41). Elle étoit digne d'interroger Des-

(41) Elisabeth de Bohême, Princesse Palatine, fille de ce fameux Electeur Palatin qui disputa à Ferdinand II les Royaumes de Hongrie & de Bohême, née en 1618. On fait qu'elle fut la première disciple de Descartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut son amie: car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elisabeth avoit été recherchée par Ladislas IV, Roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un trône. Sa mere dans son enfance lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les Belles-Lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers Ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu

CARTES; & DESCARTES étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de mensonges de la part de DESCARTES , de protection & de hauteur de la part d'Elisabeth. Dieu , la nature, l'homme , ses malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux , ses devoirs & ses foiblesses , la chaîne morale de tous ses rapports , voilà le sujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'est ainsi que les Philosophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit destinée à DESCARTES une autre disciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Gustave Adolphe, c'étoit l'immortelle Christine. (42) Elle

de temps elle fut au niveau de sa géométrie & de sa métaphysique. Bientôt après Descartes lui dédia ses principes. Il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances , dans un âge où la plupart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie ; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. Comment , dit-il , à la tête d'un Ouvrage où je jette les fondemens de la vérité , oserois-je le trahir ? Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princesse fut malheureuse. Descartes la consolait alors. Malheureux & tourmenté lui-même , il trouvoit dans son propre cœur cette éloquence douce , qui va chercher l'ame des autres , & adoucit le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante , & presque sans asyle , Elisabeth se retira enfin dans une Abbaye de la Westphalie , où elle fonda une espece d'Académie de Philosophes à laquelle elle présidoit. Le nom de Descartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans , & mourut en 1686.

(42) C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle ,

étoit née avec une de ces ames encore plus singulieres que grandes, qui semblent jetées hors

qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Quoi qu'ait dit un Sage austere, les graces qui leur sont naturelles, n'empêchent point qu'elles ne puissent avoir l'étendue & la profondeur de l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est qu'elles ne sont presque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le sentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par leurs lumieres. Heureusement elles commencent à sentir un peu plus leur avantage. Si Descartes vivoit dans ce siecle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Elisabeth, ni Christine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux & consolent de l'envie. Je ne m'entendrai point sur l'histoire de Christine; tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les Ouvrages de Descartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistoit le *souverain bien*. La plupart des Princes, ou ne font pas de ces questions-là, ou les font à des Courtislaus plutôt qu'à des Philosophes; & alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente. Il faisoit consister le souverain bien, dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conscience qui jonit de sa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour le remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son *Traité des passions*. En 1649 la Reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockholm, & déjà elle avoit donné des ordres à un de ses Amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suede. Le Philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps. Il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockholm. La Reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une Cour. Elle commença

des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthoufiaste du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES & Sobieski avoient droit dans son cœur aux mêmes sentiments. Viens, dit-elle à DESCARTES : je suis Reine, & tu es Philosophe. Faisons un traité ensemble. Tu annonceras la

par l'exempter de tous les assujettissemens des courtisans. Elle sentoît bien qu'ils n'étoient pas faits pour Descartes. Elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours, & recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ces rendez-vous d'un Philosophe & d'une Reine, étoient à cinq-heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine passionnée pour les sciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuser ; & n'avoit d'autre délassement que la conversation de ceux qui pouvoient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolu de le fixer dans ses Etats par toutes sortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de Seigneurie, des Terres considérables, dans les Provinces les plus méridionales de la Suede, pour lui & pour ses héritiers à perpétuité. Elle espéroit ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Descartes eut toujours un sentiment de préférence pour la Princesse Palatine ; soit que celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage, soit que les malheurs d'une jeune Princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un Philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Elisabeth ; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir : car la Reine de Suede, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point assez pour consentir à partager ce sentiment avec une autre.

vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon Palais seront tes ramparts. C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il éré se fixer auprès d'un thône? Qu'est-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois? Leur ame, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble, ils ne sont pas même faits pour se rapprocher; leur grandeur se choque & se repousse. Mais s'il fut forcé par le malheur de se réfugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le fond de la Nort-Hollande. Il osa y avoir des mœurs & de la vertu; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaisant des Princes ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la Philosophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont Petits, & rabaisseroient plutôt ceux qui sont Grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles pensées? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de son esprit passe à son ame? Celui qui mesure la distance des astres, & voit Dieu au-delà; celui qui se transporte dans le Soleil ou dans Saturne, pour y voir l'espace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable a travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de poussière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs ou quelques richesses? Non: il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs passions, & poursuit le cours de

ses pensées qui suivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans son ame l'ordre qu'il contemple; ou plutôt son ame se monte insensiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intrigant ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant, pauvre à la fois & généreux, simple comme le sont tous les grands Hommes; plein de respect, comme Newton, pour la Divinité, comme lui fidele à la Religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ses amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande & si consolante, les plus doux moments de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme aux siècles de nos peres. Mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoissance; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un grand Homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence; des ames vulgaires ne méritent point un tel honneur, Ainsi pensoit DESCARTES (43). Avec ses sentiments,

(43) Les qualités particulieres de Descartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré; la vertu est peut-être plus rare que les talents; & le Philosophe spéculatif n'est pas toujours Philosophe pratique. Descartes fut l'un & l'autre. Dès sa jeunesse il avoit raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour se conduire. Voici quels étoient les siens. 1°. D'obéir en tout temps aux Loix & aux Coutumes de son pays. 2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour

son génie & sa gloire, il dut trouver l'envie à

Pavenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier, s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de 6 ou 7000 liv. c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un desir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille liv. qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun Particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres; il les remercia, & se chargea de la reconnoissance sans se charger du bienfait. *C'est au Public, disoit-il, à payer ce que je fais pour le Public.* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, & sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair sanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin. Après avoir le matin arrangé une Planette, il alloit le soir cultiver une fleur. Sa santé étoit foible; mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en étoit vivement persuadé, & il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un

Stockolm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht,

fiécle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes ; mais , écrivoit-il un jour , *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie , j'en ai trouvé un autre bien plus sûr , c'est celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la solitude , autant par goût que par système. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide : *benè qui latuit , benè vixit. Vivre caché , c'est vivre heureux ;* & ces autres de Sénèque : *illi mors gravis incubat , qui notus nimis omnibus , ignotus moritur sibi. Malheureux en mourant , qui trop connu des autres ; meurt sans se connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une espece d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter , mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée ; mais le solitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion ; & les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignoit la réputation , & s'y déroboit. Il la regardoit sur-tout comme un obstacle à sa liberté & à son loisir , les deux plus grands biens d'un Philosophe , disoit-il. On se doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères , & où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu son esprit en lingot , plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs , la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre seul l'avoit rendu taciturne : mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas , c'est qu'elle ne lui avoit rien ôté de son enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté , quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes , mais elle apprend à les connoître & à s'en corriger. Descartes avouoit ses erreurs , sans s'apercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentoit son mérite , & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu , il auroit pris plus de soin de la déguiser. Il n'avoit point assez d'orgueil pour vouloir être modeste. Ce sentiment , quel qu'il fût , n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le

à la Haye, & dans Amsterdam. L'envie le suivoit

commerce une politesse douce, & qui étoit encore plus dans les sentiments que dans les manieres. Ce n'est point toujours la politesse du monde, mais c'est sûrement celle du Philosophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur est supérieur. Il les interdisoit à l'amitié; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ses ennemis d'autre tort que celui de les humilier par sa modération; & il eut ce tort très-souvent. La calomnie le bleffoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personnelle. *Quand on me fait une offense, disoit-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un sentiment pénible: & il s'étoit plutôt arrangé pour le mépris. Au reste, ces deux sentiments lui étoient comme étrangers; & ce qui se trouvoit naturellement dans son ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-sensible. Nous avons déjà vu son tendre attachement pour sa nourrice. Il traitoit ses Domestiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mathématiques & de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un pere; & quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, ou ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous, lui dit-il, vous êtes mon égal, & j'acquies une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déjà rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son pere. Je ne prétends pas le louer par-là; mais il est doux de s'arrêter sur les sentiments de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrètement; mais dans un de ces entretiens où l'ame

de ville en ville, & de climat en climat. Elle

abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde fait qu'il eut une Fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déjà il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de sa vie. Depuis il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cet enfant à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au Public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne fais si on fera le même reproche à Descartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues faiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là il les payoit avec sa gloire; mais il réservoir aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchements de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plupart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce baeu sentiment qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses Lettres. A l'égard de Dieu & de la Religion, voici comme il pensoit. Jamais Philosophe ne fut plus respectueux pour la di-

avoit franchi les mers avec lui; elle ne cessa de

vinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne sont-telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des Loix, disoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait les Loix dans son Royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlassent si souvent de *l'infini*, comme s'ils savoient ce que veut dire ce mot. Les Catholiques l'accuserent d'être Calviniste; les Calvinistes, d'être Pélagien; sur son doute, on l'accusa d'être Sceptique; plusieurs l'accuserent d'être Déiste; & l'honnête Voëtius d'être Athée. Voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, & à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec le plus grand respect de la Religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de Catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un Pèlerinage à Notre-Dame de Lorrette. Dans ses méditations métaphysiques & dans ses Lettres, il donna deux explications différentes de la transsubstantiation. Dans son séjour en Suede, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisoient dans la Chapelle de l'Ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa & communia de la main d'un Religieux, en présence de l'Ambassadeur & de toute sa famille. Est-ce là un Calviniste? Est-ce là un Pélagien? Est-ce un Déiste? Un Sceptique? Un Athée? Jusqu'à quand calomnier-t-on les hommes célèbres? Jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la Religion des armes pour les perdre plus sûrement, & faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne sauroit trop venger l'homme juste & religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots

le pour suivre , que lorsqu'elle vit entr'elle & lui un tombeau (44). Alors elle sourit un mo-

toutes ses qualités personnelles ; il y a souvent des rapports entre l'homme & le Philosophe qu'on est bien aise de saisir ; & quand il n'y en auroit pas, les détails d'un homme célèbre intéressent encore.

(44) Descartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid , & du changement qu'il fit à son régime , pour se trouver tous les jours au Palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut la victime de sa complaisance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les Médecins Suedois qui vouloient le saigner. *Messieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fièvre , *épargnez le sang françois*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit forte. Il eut du moins pendant sa maladie la triste consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade , & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre , pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah ! c'est dans ces moments où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant ferroit par reconnoissance les mains qui le servoient ; mais ses forces s'épuisoient par degrés , & ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après , il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut , il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami, mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel , comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit

ment

ment fut sa tombe , & courut dans Paris , où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne,

Hommes de génie , de quelque pays que vous foyez , voilà votre sort. Les malheurs , les persécutions , les injustices , le mépris des Cours ,

Le 11 Février à quatre heures du matin , âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut , accablé de douleur , envoya aussi-tôt son Secrétaire au Palais , pour avertir la Reine à son lever que Descartes étoit mort; Christine en l'apprenant versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois , & lui élever un mausolée. Des vues de Religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi des Catholiques. Un Prêtre , quelques flambeaux , & quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil , voilà quelle fut toute la pompé funebre de Descartes. M. de Chanut , pour honorer la mémoire de son ami & d'un grand Homme , fit élever sur son tombeau une pyramide quarrée , avec des inscriptions. La Hollande , où il avoit été persécuté de son vivant , fit frapper en son honneur une médaille , dès qu'il fut mort. Seize ans après , c'est-à-dire , en 1666 , son corps fut transporté en France. On coucha ses ossements sur les cendres qui restoit , & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris , où on les déposa dans l'Eglise de Sainte Genevieve. Le 24 Juin 1667 on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devoit après le service prononcer son Oraison funebre ; mais il vint un ordre qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple , contre la muraille , au-dessus de son tombeau , avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions , l'une latine en style lapidaire , & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son Eloge fût prononcé , il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans , & que cet Eloge ait été ordonné par une Compagnie de Gens de Lettres.

l'indifférence du peuple , les calomnies de vos rivaux , ou de ceux qui croiront l'être , l'indigence , l'exil , & peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie , voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes ? Non , sans doute ; & quand vous le voudriez en êtes-vous les maîtres ? Etes-vous les maîtres de dompter votre génie , & de résister à cette impulsion rapide & terribles qu'il vous donne ? N'êtes-vous pas nés pour penser , comme le Soleil pour répandre sa lumière ? N'avez-vous pas reçu , comme lui , votre mouvement ? N'êtes-vous pas une des plus nobles parties de la constitution de cet Univers ? Obéissez donc à la loi qui vous domine , & gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité ? Elle est éternelle , & le reste passe. La vérité fait votre récompense ; elle est l'aliment de votre génie ; elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes , ou insensés , ou indifférents , ou barbares , vous persécutent ou vous méprisent ; mais dans le même temps il y a des âmes sublimes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez que ces âmes souffrent & pensent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans , sont vos amis. Songez que dans les siècles à venir il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même , & que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour. Voulez-vous renoncer à ce grand héritage ? Voulez-vous que cette race immortelle & divine s'éteigne en vous ? Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée ,

comme la foule des Etres. Vivez pour tous les pays & pour tous les siècles. Etendez votre vie sur celle du genre humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu & votre ame ? Prenez devant lui cette noble assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit , vous entend , vous approuve , & vous seriez malheureux ! Enfin , s'il vous faut le témoignage des hommes , j'ose encore vous le promettre , non point foible & incertain , comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie , mais universel & durable , pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance , & qui dit à chacun de vous : Mon fils , essuie tes larmes ; je viens te rendre justice , & finir tes maux. C'est moi qui fais la vie des grands Hommes. C'est moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'est moi qui , du milieu des rochers & des glaces , ai transporté ses cendres dans Paris. C'est moi qui flétris les calomniateurs , & anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir. C'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs Temples à des hommes qui n'ont été que puissants , & qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. O mon fils ! souviens toi que ton ame est immortelle , & que ton nom le sera. Le temps fuit , les moments se succèdent , le songe de la vie s'écoule. Attends , & tu vas vivre ; & tu pardonneras à ton siècle ses injustices , aux oppresseurs leur cruauté , à la nature de t'avoir choisi pour instruire & pour éclairer les hommes.

L E T T R E
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A M. THOMAS.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, & la Lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Résident, chez qui le paquet est resté long-temps, a retardé mon plaisir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnoissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable; ce n'est point là un discours académique, c'est un excellent ouvrage d'éloquence & de philosophie. Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de Saint Sulpice. Aujourd'hui les sujets sont dignes de vous.

On ne lit plus Descartes, mais on lira son éloge, qui est en même-temps le vôtre. Ah ! Monsieur, que vous y montrez une belle ame, & un esprit éclairé ? Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé Voët contre Descartes ! Vous avez employé & fortifié les crayons de Démosthène pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un grand plaisir de ne pas oublier le petit Conseiller de Province qui méprisoit la Philosophie de son frere. Tout votre ouvrage m'enchanté d'un bout à l'autre, & je vais le

refire, dès que j'aurai dicté ma lettre, car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, & vous avez habilement montré combien l'Auteur même des Tourbillons étoit un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un Poème épique sur Pierre le Grand. Vous êtes fait pour célébrer les Grands hommes, c'est à vous à peindre vos Coufreres. Je m'imagine qu'il y aura une Philosophie sublime dans votre Poème. Le siecle est monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de Descartes un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi, comme un frere que l'Eloquence, la Poésie & la Philosophie m'ont donné. J'ai dans ma mazure un ami qui est comme moi votre admirateur, & avec qui je voudrois passer le reste de ma vie. C'est Monsieur d'Amilaville, qu'un malheureux emploi de Finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'Été nous avons un peu de monde, & même des spectacles, mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir. Vous seriez renaître ces temps que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talents & la Philosophie réunissoient des ames sous le même toit.

J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable, mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, & permettez-moi de le dire, pour votre ami.

EXTRAIT

Des Affiches de Paris. N°. 43.

DESCARTES étoit entièrement oublié. Le François, toujours extrême, avoit presque passé de l'adoration à l'outrage. Un Géometre Anglois qui dut peut-être à Descartes son existence philosophique, éclairé du moins par ses lumières & par ses erreurs, quarante ans après notre Philosophe, vient publier, avec l'appareil le plus imposant du calcul, un nouveau système de Physique. Ce système est aussi-tôt adopté par tout ce qui est Géometre & calculateur. Le François devenu Newtonien, rougit bientôt de Descartes & ne croit honorer Newton, qu'autant qu'il déprime son rival. Dans cet injurieux oubli du Restaurateur de nos connoissances, l'Académie françoise indique pour sujet du prix d'éloquence, fondé par l'ami de Descartes, l'éloge du Philosophe françois. Tout se réveille alors au nom de Descartes, & l'émulation fait multiplier sans fin les éloges. Cependant un seul emporte la palme : car si l'on a partagé le prix, ce qui suppose égalité de mérite entre les deux pieces du concours, le public qui les a jugées depuis est bien éloigné de reconnoître cette égalité. Il faut donc par respect pour le jugement de la première Académie du Royaume, donner à cet étrange partage l'interprétation la plus conforme aux lumières & à l'équité supérieures de la Compagnie. Or, nous pensons que l'Académie Françoise n'a pu com-

parer un instant , à l'éloquence mâle , à la singulière abondance , à la richesse , à la chaleur , aux traits de génie , au travail immense du discours de Monsieur Thomas , le foible ouvrage de son Concurrent , mais qu'en couronnant aussi ce dernier , elle a voulu récompenser des efforts qui lui ont paru faire espérer plus de succès. La maxime est en elle-même fort bonne , & Virgile l'a suggérée.

Hos successus alit : possunt , quia posse videntur.
VIRG. *Æneid.* Lib. IV.

FIN de la Seconde Partie.

T A B L E

DES ÉLOGES

Contenus dans la seconde Partie.

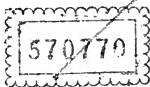
ÉLOGE de MAXIMILIEN DE
BÉTHUNE, DUC DE SULLY,
Surintendant des Finances. *Discours*
qui a remporté le prix de l'Académie
Françoise en 1763. Page 3

ÉLOGE de RENÉ DESCARTES.
Discours qui a remporté le prix de l'A-
cadémie Françoise en 1765. Page 95

LETTRE de M. de VOLTAIRE
à M. THOMAS. Page 220

Extrait des Affiches de Paris , N°. 43.
Page 222

FIN de la Table de la seconde Partie.



005730300